



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



VR2. 1781 (6)









ŒUVRES
POSTHUMES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.



Œ U V R E S
P O S T H U M E S

D E

J E A N - J A Q U E S R O U S S E A U ,

O U

R E C U E I L

D E P I E C E S M A N U S C R I T E S ,

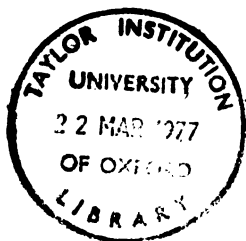
*Pour servir de SUPPLÉMENT aux
Éditions publiées pendant sa Vie.*

T O M E S I X I E M E .



G E N E V E ,

M. DCC. LXXXII.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY

22 MAR 1977

OF OXFORD

LIBRARY

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

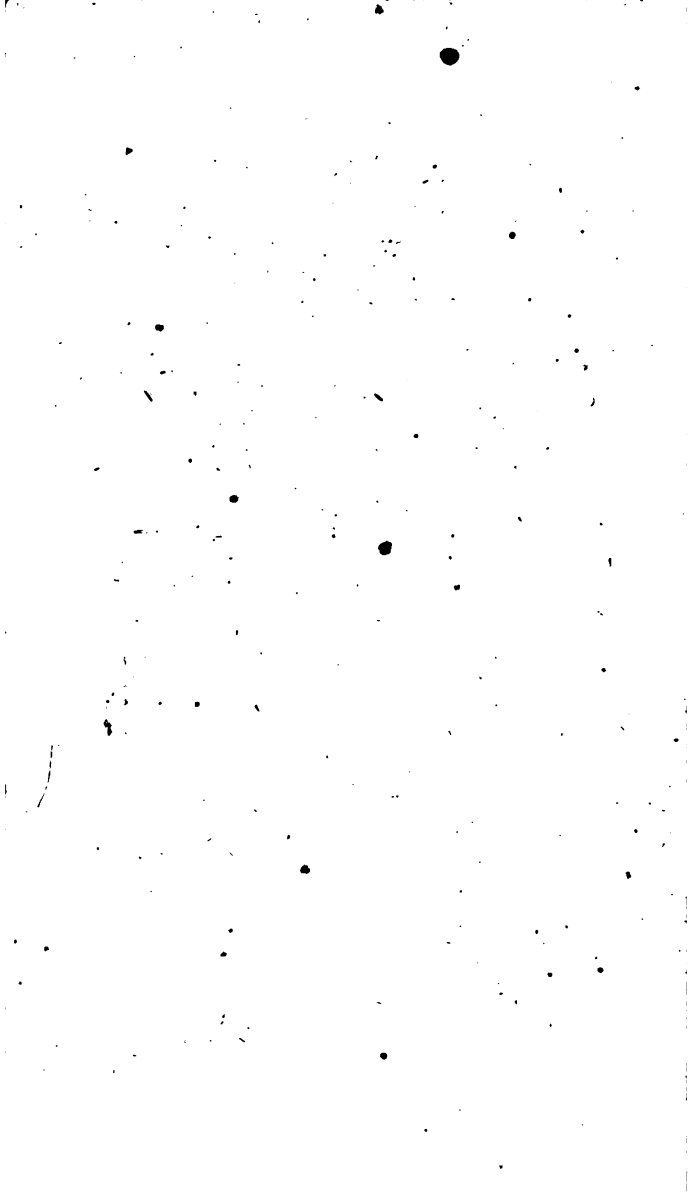
DIALOGUES.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

OVID. TRIST.

Suppl. Tome VI.

A





ROUSSEAU
JUGED E
JEAN-JAQUES.

Suite du deuxieme Dialogue.

LEFRANÇOIS.

L'AVIDITÉ ne raisonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animosité raisonne souvent plus mal encore. Cela se sent à merveilles quand on examine les allures de vos Messieurs, & leurs singuliers raisonnemens qui les déceleroient bien vite aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur passion.

Toutes ces objections m'étoient présentes quand j'ai commencé d'observer notre homme : mais en le voyant familièrement j'ai senti bientôt & je sens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute sa conduite se trouvent rarement dans son plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui si l'on ne veut s'abuser sans cesse.

D'abord comment ne sent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, savoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à son âge de maison en maison, faire sa cour aux Grands, aux riches, aux femmes, aux artistes, à tous ceux dont on le laisseroit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le sien, & parmi lesquels je ne serois pas sans vous.

Il a fait assez d'expériences de la façon dont le traiteroient les musiciens, s'il se mettoit à leur merci pour l'exécution de ses ouvrages, comme il y seroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manège il pourroit réussir, il devroit toujours

trouver trop chers des succès achetés à ce prix. Pour moi du moins pensant autrement que le public sur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez soi de la musique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y souffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaisant. Voilà ce que tout esprit judicieux devroit sentir lui-même; mais l'étude particulière de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. est indolent, paresseux comme tous les contemplatifs: mais cette paresse n'est que dans sa tête. Il ne pense qu'avec effort, il se fatigue à penser, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce soit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en sera tourmenté. Cependant il est vif, laborieux à sa manière. Il ne peut souffrir une oisiveté absolue: il faut que ses mains, que ses pieds, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice, & que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combi-

nent comme dans le sommeil sans le concours de la volonté: on laisse à tout cela suivre sa marche, & l'on jouit sans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger; c'est autre chose; on y met du sien. Si-tôt que le raisonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos; elle est une action très-pénible; & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la seule idée l'accable & le rend paresseux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute oeuvre où il faut que l'esprit agisse, quelque peu que ce puisse être. Il n'est avare ni de son tems, ni de sa peine, il ne peut rester oisif sans souffrir; il passeroit volontiers sa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à son aise: mais ce seroit pour lui le plus cruel supplice de la passer dans un fauteuil en fatigant sa cervelle à chercher des riens pour amuser les femmes.

De plus il déteste la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure & non pas à celle d'autrui. Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son tems qu'une simple au moment prescrit.

A-t-il une affaire; une visite, un voyage à faire; il ira sur le champ si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il se défit de sa montre, fut un des plus doux de sa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est!

S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, ce n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'est pas la raison qui l'empêche de l'être, c'est sa paresse; car les caprices sont des secousses de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne fait pas même obéir à la sienne, ou plutôt il trouve si fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie suivre une impression purement machinale qui l'entraîne sans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès sa jeunesse le joug propre des ames foibles & des vieillards, savoir celui de l'habitude. C'est par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, sans autre motif si ce n'est qu'il le fit hier. La route

étant déjà frayée , il a moins de peine à la suivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il est incroyable à quel point cette paresse de vouloir le subjugué. Cela se voit jusques dans ses promenades. Il répétera toujours la même jusqu'à ce que quelque motif le force absolument d'en changer : ses pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui , parce que cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il iroit de cette façon toujours rêvant jusqu'à la Chine sans s'en appercevoir ou sans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaisent ; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction est nécessaire pour tourner & revenir sur ses pas , & en compagnie il se met sans y penser à la suite des autres pour n'avoir pas besoin de penser à son chemin , aussi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait seul.

Tous les hommes sont naturellement paresseux , leur intérêt même ne les anime pas , & les plus pressans besoins ne les font agir que par secouffes ; mais à mesure que l'amour-propre s'éveille , il les excite , les pousse , les tient sans cesse en haleine parce qu'il est la seule passion qui leur parle toujours : c'est ainsi qu'on

les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher son bonheur loin de lui est le seul qui connoisse l'incurie & les doux loisirs, & J. J. est cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'est plus uniforme que sa maniere de vivre: il se leve, se couche, mange, travaille, sort & rentre aux mêmes heures, sans le vouloir & sans le savoir. Tous les jours sont jettés au même moule: c'est le même jour toujours répété; sa routine lui tient lieu de toute autre règle: il la suit très-exactement sans y manquer & sans y songer. Cette molle inertie n'influe pas seulement sur ses actions indifférentes, mais sur toute sa conduite, sur les affections mêmes de son cœur, & lorsqu'il cherchoit si passionnément des liaisons qui lui convinssent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le hasard lui présenta. L'indolence & le besoin d'aimer ont donné sur lui un ascendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occasion, le besoin du moment, l'habitude trop rapidement prise, ont déterminé tous ses attachemens & par eux toute sa destinée. En vain son cœur lui demandoit un choix, son humeur trop

facile ne lui en laissa point faire. Il est peut-être le seul homme au monde des liaisons duquel on ne peut rien conclure ; parce que son propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il se trouva toujours subjugué avant d'avoir eu le tems de choisir. Du reste l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. - Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit sans cesse le même air, reliroit toujours le même livre ; ne verroit toujours que la même personne. Enfin je ne l'ai jamais vu se dégoûter d'aucune chose qui une fois lui eût fait plaisir.

C'est par ces observations & d'autres qui s'y rapportent, c'est par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les singularités de sa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent sans avoir jamais approché du sien. C'est par paresse, par nonchalance, par aversion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la musique. Il fait sa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de sa journée, de son tems, de son travail, de son loisir à personne. Il n'a besoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun souci de rien, il n'a nulle dépense d'esprit à faire, il est

lui & à lui tous les jours , tout le jour ; & le soir quand il se délasse & se promène , son ame ne sort du calme que pour se livrer à des émotions délicieuses sans qu'il ait à payer de sa personne , & à soutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou savantes conversations qui feroient le tourment de sa vie sans flatter sa vanité.

Il travaille lentement , pesamment , fait beaucoup de fautes , efface ou recommence sans cesse , cela l'a forcé de taxer haut son ouvrage , quoiqu'il en sente mieux que personne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais , ni soins pour lui faire valoir son prix , & il y met des attentions qui ne sont pas sans effet & qu'on attendroit en vain des autres copistes. Ce prix même quelque fort qu'il soit seroit peut-être au-dessous du leur , si l'on en déduisoit ce qu'on s'amuse à lui faire perdre , soit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire , soit en le détournant de son travail en mille manieres dont les autres copistes sont exempts. S'il abuse en cela de sa célébrité , il le sent , & s'en afflige ; mais c'est un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire , & il ne sauroit faire autrement sans s'exposer à des inconvéniens qu'il

n'a pas le courage de supporter. Au lieu qu'avec ce modique supplément acheté par son travail, sa situation présente est du côté de l'aifance telle précisément qu'il la faut à son humeur. Bise des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne sont qu'apparens & qui sont les plus coûteux. Plus pauvre il sentiroit des privations, des souffrances; plus riche il auroit l'embarras des richesses, des soucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés: en possédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il est vrai qu'avancé déjà dans la vieillesse il ne peut espérer de vaquer long-tems encore à son travail; sa main déjà tremblotante lui refuse un service aisé, sa note se déforme, son activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems, un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaise volonté du public me rend plus onéreuse qu'utile. C'est l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduisent chez moi sous ce prétexte, & qui savent ensuite s'y cramponner malgré moi sans que je puisse pénétrer leur dessein.

qui, lui ôtant les ressources qu'il s'est ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentissage d'une frugalité bien austere. Il ne doute pas même que vos Messieurs n'ayant déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils sauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bënëficence, c'est-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il sent & prévoit très-bien tout cela, mais si près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient est inévitable, c'est folie de s'en tourmenter, & ce seroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au présent en ce qui dépend de lui, & laisse le soin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, se promenant toujours seul, pensant peu, rêvant beaucoup; travaillant presque machinalement, sans cesse occupé des mêmes choses sans s'en rebuter jamais; enfin plus gai, plus content, se portant mieux en menant cette vie presque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il consacra si cruellement pour lui & si peu utilement pour les autres; au triste métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-dessus de sa valeur. Dès que cette vie simple & laborieuse n'est pas jouée, elle seroit sublime dans un célèbre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'est que naturelle, parce qu'elle n'est l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raison, mais une simple impulsion du tempérament déterminé par la nécessité. Le seul mérite de celui qui s'y livre est d'avoir cédé sans résistance au penchant de la nature, & de ne s'être pas laissé détourner par une mauvaise honte, ni par une sotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ses journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour son humeur & pour sa santé; plus je vois que cette manière de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes, le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan, d'abord un prodige de vertu, puis un monstre de scélératesse, toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artisan, sensible, il est vrai, jusqu'au transport, idolâtre du beau, passionné pour la

justice , dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur & d'élévation , mais dont l'état habituel fut & fera toujours l'inertie d'esprit & l'activité machinale , & pour tout dire en un mot , qui n'est rare que parce qu'il est simple. Une des choses dont il se félicite est de se retrouver dans sa vieillesse à-peu-près au même rang où il est né , sans avoir jamais beaucoup ni monté , ni descendu dans le cours de sa vie. Le sort l'a remis où l'avoit placé la nature , il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces solutions si simples & pour moi si claires de mes premiers doutes m'ont fait sentir de plus en plus que j'avois pris la seule bonne route , pour aller à la source des singularités de cet homme tant jugé & si peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'est pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de sa conduite ; des gens si fins ne s'en doutent jamais (8) , mais c'est de n'avoir

(8) Les gens si fins , totalement transformés par l'amour-propre , n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature , & ne connoîtront jamais rien aux âmes honnêtes , parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Aussi les observations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par hasard , ne font point autorité chez les sages.

pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les savoir: Les gens même les plus équitables font portés à chercher des causes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'est à force d'être naturelle que celle de J. J. est peu commune: mais c'est ce qu'on ne peut sentir qu'après avoir fait une étude attentive de son tempérament, de son humeur, de ses goûts, de toute sa constitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour se juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à sa place, & souvent ils rencontrent juste parce qu'ils font tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en font le cortège, & sur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant; qui les jette toujours loin du présent & qui n'est rien pour l'homme de la nature.

Je ne connois pas deux François qui pussent parvenir à me connoître, quand même ils le desireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme est trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis seulement que je n'en connois pas deux.

Mais ils font si loin de remonter aux pures impulsions de cette nature & de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'est point par ostentation que J. J. se conduit si différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit aussi-tôt que c'est donc par bassesse d'ame, quelques-uns peut-être que c'est par une heroïque vertu, & tous se tromperoient également. Il y a de la bassesse à choisir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par son travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ses penchans pour faire son devoir, mais il n'y en a point à les fuivre pour se livrer à des occupations de son goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cause des faux jugemens portés sur J. J. est qu'on suppose toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, constitué comme il est, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes observations les plus certaines & dont le public se doute le moins est qu'impatient, emporté,

ſujet aux plus vives coleres , il ne connoît pas néanmoins la haine , & que jamais deſir de vengeance n'entra dans ſon cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait contraire aux idées qu'on a de l'homme , on lui donneroit auffi-tôt pour cauſe un effort ſublime , la pénible victoire ſur l'amour-propre , la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis , & c'eſt ſimplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit.

- Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même , & trop avide de ſon propre bien pour avoir le tems de ſonger au mal d'un autre , il ne s'aviſe point de ces jalouſes comparaiſons d'amour-propre , d'où naiſſent les paſſions haineuſes dont j'ai parlé. J'oſe même dire qu'il n'y a point de conſtitution plus éloignée que la ſienne de la méchanceté ; car ſon vice dominant eſt de s'occuper de lui plus que des autres , & celui des méchants , au contraire , eſt de s'occuper plus des autres que d'eux ; & c'eſt précifément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoiſme* dans ſon vrai ſens , ils ſont tous égoiſtes & qu'il ne l'eſt point , parce qu'il ne ſe met ni à côté , ni au-deſſus , ni au-deſſous de perſonne , & que le déplacement de perſonne n'eſt néceſſaire à ſon bonheur. Toutes ſes méditations ſont douces

parce qu'il aime à jouir. Dans les situations pénibles il n'y pense que quand elles l'y forcent ; tous les momens qu'il peut leur dérober sont donnés à ses rêveries ; il fait se soustraire aux idées déplaissantes & se transporter ailleurs qu'où il est mal. Occupé si peu de ses peines, comment le seroit-il beaucoup de ceux qui les lui font souffrir ? Il s'en venge en n'y pensant point non par esprit de vengeance, mais pour se délivrer d'un tourment. Paresseux & voluptueux, comment seroit-il haineux & vindicatif ? Voudroit-il changer en supplices ses consolations, ses jouissances & les seuls plaisirs qu'on lui laisse ici-bas ? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils sont tristes, & la retraite les attriste encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la solitude par le plaisir qu'on prend à s'y livrer ; mais ce triste & cruel plaisir dévore & consume celui qui s'y livre ; il le rend inquiet, actif, intrigant : la solitude qu'il cherchoit fait bientôt le supplice de son cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais solitaires, sa passion animée par ses chagrines réflexions cherche à se satisfaire, & bien-

tôt quittant sa sombre retraite il court attiser dans le monde le feu dont il veut consumer son ennemi. S'il sort des écrits de la main d'un tel solitaire, ils ne ressembleront furement ni à l'Emile, ni à l'Héloïse, ils porteront; quelque art qu'emploie l'auteur à se déguiser, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de sa solitude attestent les sentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus aussi-tôt qu'il vécut seul.

Cette répugnance à se nourrir d'idées noires & déplaisantes se fait sentir dans ses écrits comme dans sa conversation, & sur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui; & où son cœur s'est mis, pour ainsi dire, plus à son aise. Dans ses premiers ouvrages entraîné par son sujet, indigné par le spectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vices, il c'est permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne se complaisoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper. Il se félicité à la fin de l'Héloïse d'en avoir sou-

DIALOGUE. 21

tenu l'intérêt durant six volumes, sans le concours d'aucun personnage méchant ni d'aucune mauvaise action. C'est là, ce me semble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇOIS.

En comme vous vous abusez ! Les bons peignent les méchants sans crainte ; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'ose peindre son semblable ; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monfieur, cette interprétation si naturelle est-elle de votre façon ?

LE FRANÇOIS.

Non, elle est de nos Messieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'esprit de la trouver !

ROUSSEAU.

Du moins ; l'admettez-vous sérieusement pour bonne ?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchants, & je ne crois pas qu'il s'enfuive de-là que je sois un méchant moi-même.

Il s'enfuit tout le contraire, & non-seulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs discours sont remplis de peintures effroyables de toutes sortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre mais seulement pour les rendre odieuses : au lieu que les méchans ne se servent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les personnages qu'ils ont en vue. Ces différences se font bien sentir à la lecture, & les censures vives mais générales des uns s'y distinguent facilement des fatires personnelles des autres. Rien n'est plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui font le plus de son goût. Celui de J. J. en l'attachant à la solitude atteste par les productions dont il s'y est occupé, quelle espece de charme a pu l'y attirer & l'y retenir. Dans sa jeunesse & durant ses courtes prospérités n'ayant encore à se plaindre de personne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans sa misere. Il se partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant si cruellement défabusé, il se livre à son goût dominant sans partage. Ce

gout ne le tourmente, ni ne le rongé; il ne le rend ni triste, ni sombre; jamais il ne fut plus satisfait de lui-même, moins soucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ses persécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de son propre fait vivant dans l'adversité. S'il étoit tel qu'on nous le représente, la prospérité de ses ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuissance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la solitude qu'il cherche que le désespoir & la mort. Il y trouve le repos d'esprit, la douceur d'ame, la santé, la vie. Tous les mystérieux argumens de vos Messieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon esprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de visions délicieuses, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funestes & de sentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir? Pourquoi noyer son cœur de fiel & de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour? Ce choix si raisonnable n'est pourtant fait, ni par la raison, ni par la volonté; il est l'ouvrage d'un pur instinct. Il n'a pas le mérite de

la vertu, sans doute, mais il n'en a pas non plus l'instabilité. Celui qui durant soixante ans s'est livré aux seules impressions de la nature, est bien sûr de n'y résister jamais.

Si ces impulsions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaise. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ses vices bien plus nombreux, ne font de mal qu'à lui seul. Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence : sa paresse la lui a donnée, & sa raison l'y a souvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile, plus sublime & beaucoup plus difficile que celle-même de faire du bien : car souvent le bien qu'on fait sous un rapport devient un mal sous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal positif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abstenir de nuire que de s'abstenir tout-à-fait d'agir, & selon lui, le meilleur régime, tant moral que physique, est un régime purement négatif. Mais ce n'est pas celui qui convient à une philosophie ostentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ses sectateurs qu'à beaucoup se montrer. Cette

maxime

maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à sa paresse, mais qui se change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'est de ne se mettre jamais dans une situation qui lui fasse trouver son avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une situation pareille. Ils sont tous trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent sans crainte les tentations auxquelles ils se sentent si supérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'oser se fier à la sienne & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu sûr du succès d'un pareil combat.

Cette seule indolence l'eût perdu dans la société quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue insupportable, & ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces

petits détails , peut au surplus être noir , faux , fourbe , traître & méchant , peu importe ; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés , il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage , ou comme une monstrueuse ingratitude , & tel qui donneroit pour un autre sa bourse & son sang , n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de pure formule & que font également bons & mauvais , amis & indifférens , pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs qui n'ont rien de l'usage ordinaire & font peu de sensation , a fourni les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre , & je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même , qui n'en est pas un dans sa source & qui n'est tombé que sur lui , vient encore de cette indolence de caractère qui le domine & ne lui

fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il est ayde en ôtent la jouissance & le goût. Les pertes réelles, ni les espérances frustrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop désiré le bonheur pour désirer beaucoup la richesse, & s'il eut quelques momens d'ambition, ses desirs comme ses efforts ont été vifs & courts. Au premier obstacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'est rebuté, & retombant aussi-tôt dans sa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il fut toujours si peu agissant, si peu propre au manége nécessaire pour réussir en toute entreprise, que les choses les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, sa paresse les lui rendoit impossibles pour lui épargner les efforts indispensables pour les obtenir. Un autre oreiller de paresse dans toute affaire un peu longue quoiqu'aisée, étoit pour lui l'incertitude que le tems jette sur les succès qui dans l'avenir semblent les plus assurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque instant faire

avorter les desseins les mieux concertés. La seule instabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de simples probabilités. La peine qu'il faut prendre est certaine, le prix en est toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel est & fut toujours J. J. ; ardent & vif par tempérament, il n'a pu dans sa jeunesse être exempt de toute espece de convoitise, & c'est beaucoup s'il l'est toujours, même aujourd'hui. Mais quelque desir qu'il ait pu former, & quel qu'en ait pu être l'objet, si du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue persévérance à y aspirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste de sa carrière il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus sincérement dit à Dieu, *que ta volonté soit faite*, & ce n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament & de l'âge dût souvent enflammer ses desirs, il en put former d'assez vifs,

mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-furmontables qui l'arrêtoient. En désirant beaucoup il dût obtenir fort peu, parce que ce ne font pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du désir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'é luder les soins qu'elle sembloit exiger, & c'est encore ici des clefs de son caractère celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaitante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son désir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que désirer & jouir ne font pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un homme ainsi constitué soit sans

goût pour la vie active ? Pour lui pourchasser au loin quelques jouissances imparfaites & douteuses, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & sont toujours en son pouvoir. Il est plus heureux & plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le seroit par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins desirables qui existent réellement.

Mais cette même imagination si riche en tableaux rians & remplis de charmes, rejette obstinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais si vivement que sa volonté ne les puisse effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant son esprit des moyens de les éviter. Mais ces maux sont-ils arrivés ? Ils les sent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il se soulage & se tranquillise. Quand une fois le malheur est arrivé, il faut le souffrir sans doute, mais on n'est plus forcé d'y penser pour s'en garantir; c'est un grand tourment de moins dans son ame. En comptant d'avance sur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le

trouve tout prêt à le supporter, & s'il n'arrive pas, c'est un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que souffrir, il se refuse aux souvenirs tristes & déplaisans qui sont inutiles, pour livrer son cœur tout entier à ceux qui le flattent, quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeler, il en a perdu toute la mémoire & rétrogradant vers les tems heureux de son enfance & de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espere & qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur, & vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empirée au milieu des objets charmans & presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus , celle qui demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame est le pardon des injures & l'amour de ses ennemis. Le foible J. J. , qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il jusqu'à celle-là ? Je suis aussi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe , si son naturel aimant & paisible le mène où l'auroit mené la vertu ? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue ? Je l'ignore ; il l'ignore lui-même. Comment sauroit-il où l'eût conduit un sentiment qui jamais n'approcha de son cœur ? Il n'a point eu là-dessus de combat à rendre , parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ses facultés à ses jouissances pour les livrer aux passions irascibles & déchirantes n'en est pas même une pour lui. C'est le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoissent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette passion par choix , elle les tyrannise , & n'en laisse point d'autre en leur pouvoir.

Lorsqu'il entreprit ses confessions , cette œuvre unique parmi les hommes , dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre , il avoit déjà passé la maturité de l'âge & ignoroit encore l'adver-

fité. Il a dignement exécuté ce projet jusqu'au tems des malheurs de sa vie ; dès-lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries , il ne trouva ni courage , ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs ; il n'auroit même pu s'en rappeler l'effroyable tissu quand il s'y seroit obstiné. Sa mémoire a refusé de se souiller de ces affreux souvenirs ; il ne peut se rappeler l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus si funestes , si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre , une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés , lui faisant rejeter tout sentiment douloureux écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses , parce qu'il les oublie ; il n'aime pas ses ennemis , mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté , en ce que ne le perdant jamais de vue , sans cesse occupés de lui pour l'enlacer de plus en plus dans leurs pièges , & ne le trouvant ni assez attentif pour les voir,

ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui: Il s'aime & ils le haïssent; voilà l'occupation des uns & des autres; il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux: car quant à eux ils ne sont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'âme d'un innocent, & lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos benins Messieurs, se lamenter au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir & sentir son état; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se consoler avec lui-même des injustices des

hommes ; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul , il est heureux, & quand le spectacle de la haine le navre , ou quand le mépris & la dérision l'indignent , c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes & vives , mais rapides & peu durables , & cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux & sur son visage. On voit quand & comment il s'agite ou se calme , quand & comment il s'irrite ou s'attendrit , & si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte , il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractère ; mais pour peu qu'on le tire de sa chère inertie , ce qui par malheur n'est que trop aisé , je le défie de cacher à personne ce qui se passe au fond de son cœur , & c'est néanmoins de ce même naturel aussi ardent qu'indiscret qu'on a tiré par un prestige admirable , le plus habile hypocrite & le plus rusé fourbe qui puisse exister.

Cette remarque étoit importante, & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans est la prudence, c'est-à-dire, la dissimulation. Ayant tant de desseins & de sentimens à cacher, ils savent composer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, se rendre maîtres des apparences. Ils savent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de sagesse les noires passions dont ils sont rongés. Les cœurs vifs sont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans sont froids, posés, le venin se dépose & se cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu: jusqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus sûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardens & sensibles étant l'ouvrage de la nature, se montrent en dépit de celui qui les a; leur première explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux, ou par sa rougeur, ou

par la voix, ou par son maintien, ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces fortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général si les naturels ardens & vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence, & si-tôt que le signe de la colere s'efface sur le visage, elle est éteinte aussi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, si doux, si patiens, si modérés à l'extérieur, en-dedans sont haineux, vindicatifs, implacables; ils savent conserver, déguiser, nourrir leur rancune jusqu'à ce que le moment de l'assouvir se présente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïssent, les seconds haïssent beaucoup plus qu'ils n'aiment, si tant est qu'ils sachent aimer. Les âmes d'une haute trempe sont néanmoins très-souvent de celles-ci, comme supérieures aux passions. Les vrais sages sont des hommes froids, je

n'en doute pas ; mais dans la classe des hommes vulgaires, sans le contrepoids de la sensibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, & s'ils ne restent nuls, il les rendra méchans :

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & sensibles qui ne laissent pas d'être méchans, haineux & rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux sortes de vivacité ; celle des sentimens & celle des idées. Les âmes sensibles s'affectent fortement & rapidement. Le sang enflammé par une agitation subite porte à l'œil, à la voix, au visage ces mouvemens impétueux qui marquent la passion. Il est au contraire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés, & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux, dans le geste & accompagne la parole, mais par des signes tout différens, pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & passionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produisent avec une facilité extrême ; ils ont la parole à commandement, leur esprit toujours présent & pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves, des faillies, des réponses heureuses ; quelque force & quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude & le sel,

de leurs réparties, & ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé, qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du cœur, si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'est leur esprit seul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils sentent, soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche; il leur semble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils sentent devrait se faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministère de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de

prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse ou son propos? Je ne dis pas que tous feront aussi distraits, aussi étourdis, aussi stupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent, vif, sensible & tendre, soit jamais un homme bien preste à la riposte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs sensibles des cerveaux brûlés dont le seul desir de briller anime les discours, les actions, les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des femmes, jouent de leur mieux la sensibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'est-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent sur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laissent leurs cœurs vides de tout sentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement sensible & remarquable au-dehors. Ainsi tranquilles & de sang-froid sur toutes choses, ils ne songent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laissant jamais échapper aucune occasion, s'occupent

fans cefſe avec un ſuccès qui n'a rien d'étonnant, à rabaiſſer leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'eſt pas attaché à leur char. Que de tels hommes ſoient méchans ou malſaiſans, ce n'eſt pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre paſſion que l'égoïſme qui les domine; qu'ils aient une véritable ſenſibilité; qu'ils ſoient capables d'attachement; d'amitié, même d'amour, c'eſt ce que je nie. Ils ne ſavent pas ſeulement s'aimer eux-mêmes; ils ne ſavent que haïr ce qui n'eſt pas eux.

Celui qui fait régner ſur ſon propre cœur, tenir toutes ſes paſſions ſous le joug, ſur qui l'intérêt perſonnel & les deſirs ſenſuels n'ont aucune puiffance, & qui, ſoit en public, ſoit tout ſeul & ſans témoin ne fait en toute occaſion que ce qui eſt juſte & honnête, ſans égard aux vœux ſecrets de ſon cœur: celui-là ſeul eſt homme vertueux. S'il existe, je m'en réjouis pour l'honneur de l'eſpece humaine. Je ſais que des foules d'hommes vertueux ont jadis exiſté ſur la terre; je ſais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les ſiècles modernes, & parmi nous j'ai vu George Keith ſuivre encore leurs

sublimes vestiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocrisie & vanité. Mais ce qui se rapproche un peu plus de nous, ce qui est du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'est un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des passions expansives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à desirer, mais sensible, affectueux dans ses desirs, qui n'a que faire de gloire ni de trésors, mais de jouissances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choses, & pour peu l'opinion des hommes, cherche son bonheur en-dedans sans égard aux usages suivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne fera pas vertueux, puisqu'il ne vaincra pas ses penchans, mais en les suivant il ne fera rien de contraire à ce que ferait, en surmontant les siens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commisération, la générosité, ces premières inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austères devoirs; mais elles seront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera

guerres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats, mais non moins simples que dans sa première grossièreté. Les fantaisies d'autorité, de célébrité, de prééminence ne font rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable & qu'il possède en effet. L'esprit, les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite & ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable & bon, & qui lui font priser l'ordre, la justice, la droiture & l'innocence au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité & à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux

encore , mais qui pour réparer les injustices de la fortune & des hommes choisit son heure & non pas la nôtre , & dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive compte de ses moyens. L'homme de la nature est assujetti par elle & pour sa propre conservation à des transports irascibles & momentanés , à la colere , à l'emportement , à l'indignation ; jamais à des sentimens haineux & durables , nuisibles à celui qui en est la proie , & à celui qui en est l'objet , & qui ne menent qu'au mal & à la destruction sans fervir au bien ni à la conservation de personne ; enfin l'homme de la nature , sans épuiser ses débiles forces à se construire ici-bas des tabernacles , des machines énormes de bonheur ou de plaisir , jouit de lui-même & de son existence , sans grand souci de ce qu'en pensent les hommes , & sans grand soin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. sans affectation , sans apprêt , livré par goût à ses douces rêveries , pensant profondément quelquefois , mais toujours avec plus de fatigue que de plaisir & aimant mieux se laisser gouverner par une imagination riante , que de gouverner avec effort sa tête par la raison. Je l'ai vu mener par goût une vie égale , simple & routinière ,

Sans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve; montrent que son ame est en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il se lasseroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diversions que je ne lui vois point chercher, & si par un tour d'esprit difficile à concevoir, il s'obstinoit à s'imposer ce genre de supplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte sur son humeur, sur son teint, sur sa santé. Il jauniroit, il languiroit, il deviendroit triste & sombre, il dépériroit. Au contraire (9) il se porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constamment dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le tems qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité; il occupe son corps & repose sa tête; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé

(9) Tout a son terme ici-bas. Si ma santé décline & succombe enfin sous tant d'afflictions sans relâche, il restera toujours étonnant qu'elle ait résisté si long-tems.

dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire; c'est au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, si je ne m'en fusse particulièrement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque genie & de talens, par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire; qu'un homme aussi timide, aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pauvreté d'esprit, une vanité si puérile, un jugement si borné, que quiconque peut s'y résoudre ne fera

Jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes observations, il seroit toujours resté impossible à mes yeux que J. J. se donnant faussement pour l'auteur du Devin du Village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élevation pour avoir pu sortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me sembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma première conséquence de *tout ou rien*.

Une chose encore animoit le zèle de mes recherches. L'auteur du Devin du Village, n'est pas, quel qu'il soit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur, un charme, une simplicité surtout qui la distinguent sensiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni situations vives, ni belles sentences, ni pompeuse morale : il n'y a dans la musique ni traits savans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni harmonie pathétique. Le sujet en est plus comique qu'attendrissant, & cependant la piece touche, remue, attendrit jusqu'aux larmes ; on se sent ému sans savoir pourquoi. D'où ce charme secret qui coule ainsi dans les

cœurs tiré - t - il sa source ? Cette source unique, où nul autre n'a puisé, n'est pas celle de l'hypocrene: elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être aussi singulier que la piece est originale. Si connoissant déjà J. J. j'avois vu pour la premiere fois le Devin du Village sans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit sans balancer, c'est celui de la nouvelle Héloïse, c'est J. J., & ce ne peut être que lui. Colette intéresse & touche comme Julie sans magie de situations sans apprêts d'événemens romanésques, même naturel, même douceur, même ascent; elles sont sœurs ou je serois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou pensé. Maintenant on m'assure au contraire que J. J. se donne faussement pour l'auteur de cette piece & qu'elle est d'un autre: qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il est fait. Si ce n'est pas J. J., il doit du moins lui ressembler beaucoup, puisque leurs productions si originales, si caractérisées se ressemblent si fort. Il est vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en musique, puisqu'il n'en fait pas faire; mais je suis sûr que s'il en favoit faire, elles auroient un caractère très - approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement, cette musique est

est de lui ; par les preuves que l'on me donne, elle n'en est pas : que dois-je croire ? Je résolus de m'éclaircir si bien par moi-même sur cet article, qu'il ne me pût rester là-dessus aucun doute, & je m'y suis pris de la façon la plus courte, la plus sûre pour y parvenir.

L E F R A N Ç O I S.

Rien n'est plus simple. Vous avez fait comme tout le monde ; vous lui avez présenté de la musique à lire, & voyant qu'il ne faisoit que barbouiller, vous avez tiré la conséquence, & vous vous en êtes tenu là.

R O U S S E A U.

Ce n'est point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agissoit ; car il ne s'est pas donné, que je sache, pour un croquesol, ni pour un chanteur de Cathédrale. Mais en donnant de la musique pour être de lui, il s'est donné pour en savoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc proposé de la musique non à lire mais à faire. C'étoit aller, ce me semble, aussi directement qu'il étoit possible au vrai point de la question. Je l'ai prié de composer cette musique en ma présence sur des paroles

qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies sur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous assurer qu'il ne favoit pas lire la musique, n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en favoit pas composer?

R O U S S E A U.

Je n'en fais rien; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir, ni rendre celles des autres; & puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il fait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je fais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique, étoit m'assurer qu'il en favoit composer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui est curieux! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous payat-il? Il fit le fier, sans doute, & jetta la proposition avec hauteur?

R O U S S E A U.

Non, il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en offenser, & me parut

même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations & les âges. “ Confidérez, me dit-il, quelle différence vingt-cinq ans d'intervalle, de longs serremens de cœur, les ennuis, le découragement, la vieillesse doivent mettre dans les productions du même homme. Ajoutez à cela la contrainte que vous m'imposez, & qui me plaît parce que j'en vois la raison, mais qui n'en met pas moins des entraves aux idées d'un homme qui n'a jamais su les assujettir, ni rien produire qu'à son heure, à son aise & à sa volonté.

L E F R A N Ç O I S.

Somme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée ?

R O U S S E A U.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours présent, de la musique aussi fraîche, aussi chantante, aussi bien traitée que celle du Devin, & dont le style assez semblable à celui de cette pièce, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, est tout aussi naturel, tout

aussi expressif & tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. “ Le
 „ desir , me dit-il , que je vous ai vu de
 „ me voir réussir m’a fait réussir davan-
 „ tage. La défiance m’étourdit , m’ap-
 „ pesantit , & me resserre le cerveau
 „ comme le cœur ; la confiance m’anime
 „ m’épanouit & me fait planer sur des
 „ ailes. Le Ciel m’avoit fait pour l’ami-
 „ tié : elle eût donné un nouveau ressort
 „ à mes facultés , & j’aurois doublé de
 „ prix par elle “.

Voilà, Monsieur, ce que j’ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne suffit pas pour prouver qu’il a fait le Devin du Village , elle suffit au moins pour détruire celle des preuves qu’il ne l’a pas fait, à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous savez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre observation qui acheve de détruire mes doutes , & me confirme ou me ramene dans mon ancienne persuasion.

Après cette épreuve, j’ai examiné toute la musique qu’il a composée depuis son retour à Paris & qui ne laisse pas de faire un recueil considérable , & j’y ai trouvé une uniformité de style & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie si elle n’étoit autorisée ou

excusée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus souvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendresse eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute sa musique, quoique variée selon les sujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent pastoral des pipeaux, & cet accent se fait partout sentir le même que dans le Devin du Village. Un connoisseur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne se trompe au faire des Peintres. Toute cette musique a d'ailleurs une simplicité, j'oserois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre musique moderne. Non-seulement elle n'a besoin ni de trilles, ni de petites notes, ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune espèce, mais elle ne peut même rien supporter de tout cela. Toute son expression est dans les seules nuances du fort & du doux, vrai caractère d'une bonne mélodie; cette mélodie y est toujours une & bien marquée, les accompagnemens l'animent sans l'offusquer. On n'a pas besoin de crier sans cesse aux accompagnateurs; *doux, plus doux.* Tout cela ne convient encore qu'au seul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette pièce, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ses or-

dres pour lui composer de nouvelle musique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire sous son nom, car il n'y a que lui seul qui en fasse comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette musique, on n'y trouvera ni ressemblances, ni réminiscences, ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'est vrai d'aucune musique que je connoisse. Mais, soit que ces imitations soient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la manière dont l'auteur les emploie les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il est plein & qu'il associe à celles-là, ne peut laisser supposer que ce soit par stérilité de son propre fonds qu'il se les attribue; c'est paresse ou précipitation, mais ce n'est pas pauvreté: il lui est trop aisé de produire pour avoir jamais besoin de piller (10).

(10) Il y a trois seuls morceaux dans le Devin du Village qui ne sont pas uniquement de moi; comme dès le commencement je l'ai dit sans cesse à tout le monde; tous trois dans le divertissement.
 1°. Les paroles de la chanson qui sont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé.
 2°. Les paroles de l'ariette qui sont de M. Cahuzac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui se plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour sa voix dans son rôle; 3°. & l'entrée des Bergeres que, sur les vives instances de M. d'Holbach, j'arrangeai sur une pièce de Clavecin d'un recueil qu'il

Je lui ai conseillé de ressembler toute cette musique, & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & sûres qui ne le laissent ni détruire ni diviser : car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me semble, une forte preuve

me présenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Hofbach, mais il me pressa si fort d'employer quelque chose de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, résister obstinément à son désir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suisse, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pseaumes & tantôt je ne sais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainsi que toute la piece. Je la composai revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue, & dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre, on auroit bientôt découvert mes pillages si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois, Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer fausement le moindre.

que toute la musique qui le compose est d'un seul & même auteur (11).

Tout ce qui est sorti de la plume de J. J. durant son effervescence porte une empreinte impossible à méconnoître & plus impossible à imiter. Sa musique, sa prose, ses vers, tout dans ces dix ans est d'un coloris, d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répète, si j'ignorois quel est l'auteur du Devin du Village, je le sentirois à cette conformité. Mon doute levé sur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me rester sur son auteur. La force des preuves

(11) J'ai mis fidèlement dans ce recueil toute la musique de toute espece que j'ai composée depuis mon retour à Paris, & dont j'aurois beaucoup retranché si je n'y avois laissé que ce qui me paroît bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'attribue aussi fausement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux & jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu^e que les paroles soient grossieres & malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades & plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Messieurs & la plus sûre pour me décrier.

qu'on a qu'elle n'est pas de lui, ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celle des crimes dont on l'accuse, & tout cela ne me laisse plus qu'une surprise ; c'est comment tant de menfonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. étoit né pour la musique ; non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & sur l'art sont fécondes, intarissables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus simples, qui facilitent, les unes la composition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, sur d'avance qu'elle seroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles, sans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire aussi fort bien la musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il aura même en

(*) Les Editeurs sont persuadés que l'Auteur a laissé quelques écrits sur la découverte intéressante dont il parle, mais il ne leur a pas été possible de les recouvrer.

cet art l'impromptu de l'exécution, qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, & qu'il ne peut plus rappeler dès qu'il l'a perdu. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui? C'est qu'alors personne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, & qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête & ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connoisse point. Je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la première vue & la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné; il n'en dira pas une note, & voilà parmi les spectateur la conclusion tirée sans autre examen. J. J. est sur la musique & sur les choses qu'il fait le mieux, comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit le plus souvent; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort il étoit battu; la suffisance des autres l'intimide & le démonte infail-

ment. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même, c'est au degré de sa confiance que se monte celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici que sentant en lui sa capacité, pour désabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même, & toujours intimidé quoi qu'il fasse, il ne montre que son ineptie. L'expérience là-dessus a beau l'instruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les dispositions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela est encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle à son cœur; c'est pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, sur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'aussi bien appropriée à lui que la sienne. Il la chante avec une voix foible & cassée, mais encore animée & douce; il l'accompagne non sans peine, avec des doigts tremblans, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il se livre à cet amusement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, & il est aisé de voir qu'il s'en fait une aimable

diversion à ses peines. Quand des sentimens douloureux affligent son cœur, il cherche sur son clavier les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd ainsi sa sécheresse & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il se distraît des regards insultans des passans en cherchant des airs dans sa tête; plusieurs romances de sa façon d'un chant triste & languissant, mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractère lui plaît & le charme. Il est passionné pour le chant du rossignol, il aime les gémissemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ses airs: les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéressent. Sa passion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé; il croyoit se sentir fait pour l'être: il satisfait du moins cette fantaisie avec les animaux. Toujours il prodiga son tems & ses soins à les attirer, à les caresser; il étoit l'ami, presque l'esclave de son chien, de sa chatte, de ses fereins: il avoit des pigeons qui le suivoient par-tout, qui lui voloient sur les bras, sur la tête jusqu'à l'importunité: il apprivoisoit les oiseaux,

les poisons avec une patience incroyable, & il est parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans sa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laissoient même enfermer sans s'effaroucher. En un mot, ses amusemens, ses plaisirs sont innocens & doux comme ses travaux, comme ses penchans ; il n'y a pas dans son ame un goût qui soit hors de la nature, ni coûteux ou criminel à satisfaire, & pour être heureux autant qu'il est possible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui falloit que la santé, le nécessaire, le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me suis borné dans mes descriptions, non-seulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un oeil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien, ni mal en soi, ne peut être affecté long-tems par hypocrisie. Quant à ce qui quoique vrai n'est pas vraisemblable, tout ce qui n'est connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de soi-même avec bienveillance, n'espérez pas



que je vous en parle, non plus que ceux dont il est connu; si tout son prix est dans les suffrages des hommes, c'est à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ses vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut se taire, quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été si discret dans ses Confessions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en font que des conséquences, qu'en raisonnant bien, chacun peut aisément suppléer. Ils suffisent pour connoître à fond le naturel de l'homme & son caractère. Je ne saurois aller plus loin, sans manquer aux engagements par lesquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger & attendre de J. J. est qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raisonnée de sa conduite en toute occasion; car il seroit injuste & absurde d'exiger qu'il répondit aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter de moi à cela est de m'assurer, que cette

explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait : ainsi je m'arrête. Ou faites-moi sentir en quoi je m'abuse, ou montrez moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Messieurs, ou convenez enfin que deux êtres si différens ne furent jamais le même homme.

L E F R A N Ç O I S.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiser par mes idées, je vous ai suivi dans les vôtres, & si quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorsqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponse à des objections souvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus; évitez, si vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conséquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Messieurs ne sauroient être le même homme. L'un, j'en conviens

encore, semble avoir été fait à plaisir pour le mettre en opposition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel sont par exemple à mes yeux des choses inalliables avec les noires & fougueuses passions des méchants, & je répons que jamais un déterminé scélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira dans six ans huit mille pages de musique (12). Ainsi dès la première esquisse nos Messieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou mensonge d'une des deux parts; le mensonge n'est pas de la vôtre, j'en suis très-sûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'assurera qu'elle n'y est pas en effet? Vous accusez nos Messieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'est-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raisonnable. Il faudroit, pour

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & seulement par comparaison, j'ai mis tout trop au rabais, & c'est ce que je découvre bien sensiblement à mesure que j'avance dans mon registre, puisqu'au bout de cinq ans & demi seulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & sur lesquelles on ne peut contester.

démêler sûrement la vérité, des observations impartiales, & quelques précautions que vous ayez prises, les vôtres ne le sont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puissiez dire; n'est pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes-gens qui ne haïssent point J. J., c'est-à-dire, qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtrière. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, & n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, & ne croirai jamais que les

heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire; des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, & qu'il nie ensuite d'avoir empruntés; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres; mais ce qui est généralement vu par tout le monde ne sauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modestie, une timidité de vierge est si bien connu pour un satyre plein d'impudence, que dans les maisons même où l'on tâchoit de l'attirer à son arrivée à Paris, ou faisoit, dès qu'il paroïssoit, retirer la fille de la maison, pour ne pas l'exposer à la brutalité de ses propos & de ses manières. Cet homme qui vous paroît

si doux, si sociable, fuit tout le monde sans distinction, dédaigne toutes les caresses, rebute toutes les avances, & vit seul comme un loup-garou. Il se nourrit de visions, selon vous, & s'exalte avec des chimères: mais s'il méprise & repousse les humains, si son cœur se ferme à leur société, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'est avisé de l'éplucher avec plus de soin, on l'a trouvé non-seulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il se disoit honnête, modeste, on l'a trouvé cynique & débauché; il se vantoit de bonnes mœurs, & il est pourri de vérole, il se disoit désintéressé, & il est de la plus basse avidité; il se disoit humain, compatissant, il repousse durement tout ce qui lui demande assistance; il se disoit pitoyable & doux, il est cruel & sanguinaire; il se disoit charitable, & il ne donne rien à personne; il se disoit liant, facile à subjuguer, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en est dédaigné: on a beau prendre en l'accostant, un air béat, un ton patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres

à faire pleurer , lui signifier net qu'on va se tuer à l'instant si l'on n'est admis, il n'est ému de rien , il feroit homme à laisser faire ceux qui feroient assez sots pour cela , & les plaignans qui affluent à sa porte s'en retournent tous sans consolation. Dans une situation pareille à la sienne , se voyant observé de si près , ne devoit-il pas s'attacher à rendre contents de lui tous ceux qui l'abordent , à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres , les noires impressions qu'ils ont sur son compte , à substituer dans leurs ames la bienveillance à l'estime qu'il a perdue , & à les forcer au moins à le plaindre , ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par son humeur sauvage & par ses rudes manieres à nourrir , comme à plaisir , la mauvaise opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant si dur , si repoussant , si peu traitable , ils reconnoissent aisément l'homme féroce qu'on leur a peint , & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes , qu'on n'a point exagéré son caractere & qu'il est aussi noir que son portrait.

Vous me répéterez sans doute que ce n'est point là l'homme que vous avez vu : mais c'est l'homme qu'a vu

tout le monde excepté vous seul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres observations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc; mais ils sont tous d'accord sur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres; vous êtes seul contre tous; la vraisemblance est-elle pour vous? La raison permet-elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de tout le public? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre? Si ces preuves sont autant d'impostures & de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange à le suffoquer pour ainsi dire, dans le borbier de la diffamation? Tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence & de la noirceur de ses ennemis? Prenez garde, Monsieur Rousseau; c'est vous-même

qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier & le seul à l'avoir vu sous cet aspect? Ne reste-t-il donc que vous seul d'homme juste & sensé sur la terre? S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous, toutes vos observations sont anéanties, & vous restez seul chargé de l'accusation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous desiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette seule objection, mais répondez juste, & je me rends sur tout le reste.

R O U S S E A U . °

Pour vous rendre ici franchise pour franchise, je commence par vous déclarer que cette seule objection à laquelle vous me sommer de répondre, est à mes yeux un abyme de ténèbres où mon entendement se perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à son égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empresse d'adopter un plan si exécrationnable, la rend incompréhensible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchants, ni des

hommes : il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les méprise, ni ne les conçoit ; il ne fait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entière ignorance, que de se livrer par des interprétations cruelles, à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi : ma raison fait son office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si défavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre : car j'avoue que cette solution m'est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine & tortueuse de vos Messieurs, & confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme.

Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne fauroit être & n'être pas, & tout ce que disent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entièrement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matière de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui operent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tombérois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embaras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial?

Ne

Ne cherchant pas à vous surprendre je vous devois d'abord cette déclaration. A présent jettons un coup-d'œil sur vos difficultés, si ce n'est pour les résoudre, au moins pour y chercher, s'il est possible, quelque forte d'explication.

La principale & qui fait la base de toutes les autres, est celle que vous m'avez ci-devant proposée sur le concours unanime de toute la génération présente à un complot d'impostures & d'iniquité, contre lequel il seroit ou trop injurieux au genre-humain de supposer qu'aucun mortel ne reclame s'il en voyoit l'injustice, ou, cette injustice étant aussi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le sens commun, de croire qu'elle n'est apperçue par personne autre.

Faisons pour un moment cette supposition triviale que tous les hommes ont la jaunisse & que vous seul ne l'avez pas. Je prévien l'interruption que vous me préparez. *Quelle plate comparaison ! qu'est-ce que c'est que cette jaunisse ? Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous seul ? C'est poser la même question en d'autres termes, mais ce n'est pas la résoudre, ce n'est pas même l'éclaircir. Voulez-vous dire autre chose en m'interrompant ?*

Non ; poursuivez.

R O U S S E A U .

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puissiez dire , lorsque je fais entendre qu'il est , pour ainsi dire , des épidémies d'esprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une espèce de contagion , parce que l'esprit humain naturellement paresseux aime à s'épargner de la peine en pensant d'après les autres , sur - tout en ce qui flatte ses propres penchans. Cette pente à se laisser entraîner ainsi s'étend encore aux inclinations , aux goûts , aux passions des hommes ; l'engouement général , maladie si commune dans votre nation , n'a point d'autre source , & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappelez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la supposition de l'innocence de J. J. , que vous ne lui pardonneriez point votre injustice envers lui. Ainsi par la peine que vous donneroit son souvenir , vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce sentiment , naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre , peut-il l'être au vôtre où règne l'amour de la justice & de la raison ? Si vous eussiez réfléchi là - dessus pour chercher en vous - même la cause d'un

sentiment si injuste, & qui vous est si étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïssiez dans J. J. non-seulement le scélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ses vices en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à sa personne, & qu'innocent ou coupable il étoit devenu, sans que vous vous en aperçussiez vous-même, l'objet de votre aversion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, si je vous rappellois vos raisonnemens dans nos premiers entretiens, vous sentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une passion fougueuse qui vous dominbit à votre insu. Voilà, Monsieur, cette cause étrangère qui séduisoit votre cœur si juste, & fascinoit votre jugement si sain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaise face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer ; les perfidies, les trahisons, les mensonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorsqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous n'y trempassiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir sans horreur dans autrui : mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement passager, est devenu pour le public un

délire habituel, un principe constant de conduite, une jaunisse universelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altère pas seulement le sens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui seroit demeuré bien constitué sans elle. Si J. J. n'eût point existé, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à se reprocher. Otez ce seul objet d'une passion qui les transporte, à tout autre égard ils sont honnêtes-gens, comme tout le monde.

Cette animosité, plus vive, plus agissante que la simple aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne & se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier & badaud de s'arrêter, de se retourner, de le fixer, de le suivre, au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes-gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son mal-

heur. Voyez-le entrant au spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise ! A quoi sert cette barriere ? S'il veut la forcer résistera-t-elle ? Non sans doute. A quoi sert-elle donc ? Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent se font un plaisir d'être à son égard autant d'argouzins & d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui toutes les fois qu'il passe à portée & qu'on le peut sans être apperçu de lui ? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle on le verroit périr avec joie sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carrosse une chute très-

périlleuse ; on court à lui , mais si-tôt qu'on reconnoît J. J. tout se disperse , les passans reprennent leur chemin , les marchands rentrent dans leurs boutiques , & il seroit resté seul dans cet état , si un pauvre mercier rustre & mal instruit ne l'eût fait asseoir sur son petit banc , & si une servante tout aussi peu philosophe ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel est en réalité l'intérêt si vif & si tendre dont l'heureux J. J. est l'objet.

Une animosité de cette espèce ne fuit pas , quand elle est forte & durable , la route la plus courte , mais la plus sûre pour s'affouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Messieurs , le public qu'ils ont mis avec art dans leur confiance , n'a plus eu qu'à suivre cette route , & tous avec le même secret entr'eux ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'est-là ce qui s'est fait ; mais comment cela s'est-il pu faire ? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animosité une fois excitée ait altéré les facultés de ceux qui s'y sont livrés , au point de leur faire voir la bonté , la générosité , la clémence , dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie , rien n'est plus facile à concevoir. Chacun fait trop que les passions violentes , commençant toujours

par égarer la raison , peuvent rendre l'homme injuste & méchant dans le fait , & pour ainsi dire , à l'insu de lui-même , sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame , ou du moins d'aimer la justice & la vertu.

Mais cette haine envenimée, comment est-on venu à bout de l'allumer? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point l'homme du monde le moins fait pour la haine , qui n'eut jamais ni intérêt ni desir de nuire à autrui , qui ne fit , ne voulut , ne rendit jamais de mal à personne , qui sans jalousie , sans concurrence , n'aspirant à rien & marchant toujours seul dans sa route , ne fut en obstacle à nul autre , & qui au lieu des avantages attachés à la célébrité , n'a trouvé dans la sienne qu'outrages , insultes , misere & diffamation? J'entrevois bien dans tout cela la cause secrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit prise étoit trop contraire à la leur , pour qu'ils lui pardonnaissent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas suivre , & d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur convenoit pas de souffrir. Outre ces causes générales , & celles que vous-même avez assignées , cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Messieurs , en a d'au-

tres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'est ni convenable de dire ni facile de croire, & dont je m'abstendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop sensibles pour qu'on puisse douter de leur réalité, & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'affouissant. Mais plus cette haine individuelle se décele, moins on comprend comment on est parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même sur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adresse des chefs du complot, la passion qui les dirigeoit étoit trop visible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des soupçons si légitimes, l'ont-ils fait entrer si aisément, si pleinement dans toutes leurs vues, jusqu'à le rendre aussi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'est pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches souterraines sont trop ténébreuses pour qu'il soit possible de les y suivre. Je crois seulement appercevoir d'espace en espace au-dessus de ces gouffres, quelques soupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier en-

trétien plusieurs de ces manœuvres , que vous supposiez légitimes comme ayant pour objet de démasquer un méchant ; destinées au contraire à faire paroître tel un homme qui n'est rien moins , elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï soit qu'il mérite ou non de l'être , parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore ; mais ici l'effet va plus loin : il ne s'agit pas seulement de haine , il s'agit d'animosité ; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre , qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre , est de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas sa victime , personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place , qui peut & veut faire beaucoup de mal , peut exciter l'animosité par la crainte , & le mal qu'on en redoute peut inspirer des efforts pour le prévenir ; mais l'impuissance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement ; un méchant sans

pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue, loin de le poursuivre on le fuit, & rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant & moqueur. Laisant au ministère public le soin du châtement qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtement d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être exposé à la risée publique, quel est l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de justice & attacher le coupable au carcan? Il est si vrai qu'on n'a point généralement d'animosité contre les malfaiteurs, que si l'on en voit un poursuivi par la justice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera sauver s'il peut, son péril faisant oublier qu'il est criminel pour se souvenir qu'il est homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans; c'est une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper: mais la haine contre J. J. est active, ardente, infatigable; loin de fuir son objet, elle le cherche avec empresse-

ment pour en faire à son plaisir. Le tissu de ses malheurs ; l'œuvre combiné de sa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agissante où tout le monde s'empresse d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahisons & de pièges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de justification, toute possibilité de repousser les atteintes qu'on lui porte, de défendre son honneur & sa réputation, à lui cacher tous ses ennemis, tous ses accusateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense, on s'inquiète de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire ; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe, on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé, sa vie, sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public : on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr ; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne fussent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'in-

nocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne feroit - ce point pour le Corps des Gens de lettres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magistrats, pour tout le monde? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet n'est point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore, & à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler; on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui, & puisque vous-même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pétris d'amour-propre supporteroient - ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience & à sa douceur? Eh soyez cer-

tain que si c'étoit en effet un monstre on le fueroit davantage , mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi , pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis penser autre chose , sinon qu'on s'est servi pour exciter dans le public cette violente animosité , de motifs semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme , adoptant des principes tout contraires aux leurs , ne vouloir , ne suivre ni parti ni secte , ne dire que ce qui lui sembloit vrai , bon , utile aux hommes , sans consulter en cela son propre avantage ni celui de personne en particulier. Cette marche & la supériorité qu'elle lui donnoit sur eux fut la grande source de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux sa morale à son profit , de tenir si peu à son intérêt & au leur , & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la fanfanterie du métier d'auteur , sans se soucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établissoit , ni de la fureur qu'il alloit inspirer à ceux qui se vantent d'être les arbitres de la renommée , les distributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes , mais qui ne

se vantent pas , que je fache , de faire cette distribution avec justice & défintéressement. Abhorrant la satire autant qu'il aimoit la vérité , on le vit toujours distinguer honorablement les particuliers & les combler de sinceres éloges , lorsqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenser. Il faisoit sentir que le mal tenoit à la nature des choses & le bien aux vertus des individus. Il faisoit & pour ses amis & pour les auteurs qu'il jugeoit estimables , les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter , & l'on sent en lisant ses ouvrages le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus , & dont la conscience repoussoit en secret ces éloges , s'en irritant à mesure qu'ils les méritoient moins , ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien dévoilé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire , ni d'avoir par sa conduite , déprisé , tacitement , quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs , leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ses principes , par travestir un républi-

cain sévère en un brouillon féditieux, son amour pour la liberté légale en une licence effrénée, & son respect pour les loix en averfion pour les Princes. Ils l'accuferent de vouloir renverfer en tout l'ordre de la fociété, parce qu'il s'indignoît qu'ofant confacrer fous ce nom les plus funeftes défordres, on insultât aux miferes du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils font la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, fa haine contre les puiffans fripons qui les foutiennent, fon intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les rempliffent, on l'accufa de les méprifer personnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faisoit à tous furent tournés en autant de fatires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inspire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de fes intentions, l'audace de prononcer hautement & fans crainte des jugemens dictés par le feul amour de la justice & de la vérité : mais rien n'expose en même tems à tant de dangers & de rifques de la part d'ennemis adroits

que cette même audace , qui précipite un homme ardent dans tous les pièges qu'ils lui tendent , & le livrant à une impétuosité fans regle , lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tombe qu'une ame franche & généreuse , mais qu'ils savent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires , incapables de sentimens élevés & nobles , n'en supposent jamais que d'intéressés dans ceux qui se passionnent , & ne pouvant croire que l'amour de la justice & du bien public puisse exciter un pareil zele , ils leur controuvent toujours des motifs personnels semblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes sous des noms pompeux , & sans lesquels on ne les verroit jamais s'échauffer sur rien.

La chose qui se pardonne le moins est un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre social prétendu , qui couvre en effet les plus cruels désordres , tomboit bien plus sur la constitution des différens états que sur les sujets qui les remplissent , & qui par cette constitution même sont nécessités à être ce qu'ils sont. Il avoit toujours fait une distinction très-judicieuse entre les personnes & les conditions , estimant souvent les premières quoique livrées à l'esprit de leur état , lorsque le naturel

reprenoit de tems à autre quelque ascendant sur leur intérêt, comme il arrive assez fréquemment à ceux qui sont bien nés. L'art de vos Messieurs fut de présenter les choses sous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux il porte aux maux qu'ils se font. Il paroît qu'ils ne s'en sont pas tenus à ces imputations générales, mais que lui prêtant des discours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions ni mensonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, si elle est juste, peut aider à expliquer cette animosité générale. Il est persuadé que dans les écrits qu'on fait passer sous son nom, l'on a pris un soin particulier de lui faire insulter brutalement tous les états de la société, & de changer en odieuses personnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui est venu *) sur ce que dans plusieurs lettres, anonymes & autres, on

*) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier, parce que ces Messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

lui rappelle des choses , comme étant de ses écrits , qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une , il a , dit-on , mis *fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes*. Dans une autre , un officier lui avoue modestement que , selon l'expression de lui J. J. , lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ses camarades*. Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement avec la plus grande confiance , & qui sont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance , & pour lequel il avoit conservé de l'estime , ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui , on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomenter cette animosité si vive & si générale dont il est l'objet , & qui s'attachant particulièrement à sa diffamation couvre d'un faux intérêt pour sa personne le soin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte , à proportion que ceux qui s'y

livrent font plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siècle & à ses contemporains. Les fripons publics, les intriguans, les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion, de toute conscience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr & le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes-gens trompés. En l'entendant seulement nommer les premiers ont peine à se contenir, & la modération qu'ils tâchent d'affecter se dément bien vite s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverferoit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire est générale, frappante, incontestable, & pourroit fournir bien des conséquences: contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire de la justesse de mon explication.

Cette aversion une fois inspirée, s'étend, se communique de proche en proche, dans les familles, dans les sociétés, & devient en quelque sorte un sentiment inné qui s'affermi dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par

l'opinion publique. C'est encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération secrète de vos Dames & de vos Messieurs, ce qui reste de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine aussi envenimée que celle qui se propage dans la génération qui suit. Toute la jeunesse est nourrie dans ce sentiment par un soin particulier de vos Messieurs dont les plus adroits se sont chargés de cé département. C'est d'eux que tous les apprentifs philosophes prennent l'attache; c'est de leurs mains que sont placés les gouverneurs des enfans, les secrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne se fait que par leur direction, sans qu'ils paroissent se mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animosité dans les séminaires, dans les colleges, & toute la génération naissante leur est dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jésuites ils furent leurs plus ardens ennemis, sans doute par jalousie de métier, & maintenant, gouvernant les esprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les consciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils savent mieux se cacher en agissant, & substituant peu-à-peu l'intolérance philoso-

phique à l'autre, ils deviennent, sans qu'on s'en apperçoive, aussi dangereux que leurs prédécesseurs. C'est par eux que cette génération nouvelle, qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans son enfance, plus saine & mieux constituée dans tous les âges, loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir & à le déprimer avec plus de zèle encore que ceux même qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours que les plus insultans, les plus moqueurs, les plus acharnés, sont de jeunes gens qui d'un air ironiquement poli s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siècle. Mais celui-ci est particulièrement un siècle haineux &

malveillant par caractère *). Cet esprit cruel & méchant se fait sentir dans toutes les sociétés , dans toutes les affaires publiques , il suffit seul pour mettre à la mode & faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode , la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont accoutumés à porter dans la société ce même ton de maître sur lequel ils prononcent les oracles de leur secte , & à traiter avec un mépris apparent , qui n'est qu'une haine plus insolente , tout ce qui ose hésiter à se soumettre à leurs décisions. Ce gout de domination n'a pu manquer d'animer toutes les passions irascibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres , abreuve les cœurs des disciples. Devenus esclaves pour être tyrans , ils ont fini par

*) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe* , répondit à l'instant M. M***. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot , j'aurois deviné qu'il partoît d'une bouche philosophe ; & qu'il étoit de ce siècle-ci.

prescrire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute résistance la plus coupable rébellion. Une génération de despotes ne peut être ni fort douce ni fort paisible, & une doctrine si hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'est pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour soi, l'orgueil de ses sectateurs. De-là les inclinations haineuses qui distinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames, ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'est pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour savoir s'occuper de soi; on ne fait plus que haïr, & l'on ne tient point à son propre parti par attachement, encore moins par estime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les dispositions générales dans lesquelles vos Messieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, & qu'ils n'ont eu qu'à tourner ensuite contre J. J. *) qui tout

*) Dans cette génération nourrie de philosophie & de fiel, rien n'est si facile aux intriguans que de faire tomber sur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point prouvent encore moins leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime & d'attachement pour les uns ne font en effet que des actes de haine pour d'autres.

aussi peu propre à recevoir la loi qu'à la faire , ne pouvoit par cela seul manquer dans ce nouveau systême d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des disciples : la foule empressée à suivre une route qui l'égare ne voit pas avec plaisir ceux qui prenant une route contraire semblent par - là lui reprocher son erreur *).

Qui connoitroit bien toutes les causes concourantes , tous les différens ressorts mis en oeuvre pour exciter dans tous les états cet engoûement haineux , seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné , chacun suivant le torrent en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment , quand on le voit être celui de tout le monde ? comment douter que l'objet d'une haine aussi universelle soit réellement un homme odieux ? Alors plus les choses qu'on lui attribue sont absurdes & incroyables , plus on est prêt à

*) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs , qui est de satisfaire à mes dépens leurs passions haineuses , de faire le mal par leurs satellites & de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *systême de la nature* , la *philosophie de la nature* , la note du roman de Madame d'Ormy , &c. &c.

les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule est par cela seul assez prouvé. S'il s'agissoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ses propres yeux, ou bientôt une interprétation subite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croient ni à la vertu ni même à la bonté; il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, & il est presque impossible qu'un homme réellement bon demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour, persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique; mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance, & se compromettre vis-à-vis de lui, étoit risquer d'être découverts. Le système qu'ils ont adopté remplit mieux toutes leurs vues & prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sûreté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre; il est si doux d'assouvir faiblement une passion,

& de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance, „ ah que je suis „ généreux ! C'est pour son bien que je „ le diffame, c'est pour le protéger que „ je l'avilis ; & l'ingrat loin de sentir „ mon bienfait s'en offense ! mais cela ne „ m'empêchera pas d'aller mon train & „ de le servir de la sorte en dépit de lui „ Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui, les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M** *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit on puisse être équitable, & voir les choses comme elles sont ? On verroit Socrate, Aristide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainsi fasciés, qu'on croiroit toujours voir un monstre infernal.

Mais quelque facile que soit, cette pente, il est toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle soit universelle, que tous la suivent sans exception, que pas un seul n'y résiste & ne proteste, que la même passion entraîne en aveugle une génération toute entière, & que le consentement soit unanime dans un tel renversement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait est très-extraordinaire; mais en le supposant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe : car il faudroit que toute la génération présente se fût élevée par cette unique vertu à une sublimité qu'elle ne montre assurément en nulle autre chose, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un seul qui eût la maligne franchise de gâter la merveilleuse œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puissans, intrigans, concertés de longue main, abusant les uns par de fausses apparences, & animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout-d'un-coup toute entière, & sans aucune exception, en autant d'Anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger & à laisser libre, malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en em-

pêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paroit la plus raisonnable & la plus admissible ?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premièrement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal secret entre un petit nombre de conjurés ; ils n'ont laissé voir au reste des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix personnes qui sachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoissent assez leur victime, pour être sûrs qu'ils noircissent un innocent. Le secret du premier complot est concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reste des complices, plus ou moins coupables, se fait illusion sur des manœuvres qui, selon eux, tendent moins à persécuter l'innocence qu'à s'assurer d'un méchant. On a pris chacun par son caractère

particulier, par la passion favorite. S'il étoit possible que cette multitude de coopérateurs se rassemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils seroient frappés eux-mêmes des contradictions absurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des motifs non-seulement différens, mais souvent contraires, par lesquels on les a fait concourir tous à l'œuvre commune, sans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même fait bien distinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Mortiers, à Trye, à Monquin, les personnes d'un vrai mérite qui trompées plutôt que séduites, & sans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laissé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empressement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y restent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de bassesse que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manières, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dérision comme infortuné.

De plus, quoique personne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui seroit se compromettre à pure perte, pensez-vous que tout le monde y acquiesce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines souterraines, s'en indignent, refusent d'y concourir, & gémissent en secret sur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne sachant à quoi s'en tenir sur le compte d'un homme enlacé dans tant de pièges, refusent de le juger sans l'avoir entendu, & jugeant seulement ses adroits persécuteurs, pensent que des gens à qui la ruse, la fausseté, la trahison coûtent si peu, pourroient bien n'être pas plus scrupuleux sur l'imposture! Suspendus entre la force des preuves qu'on leur allégué, & celles de la malignité des accusateurs, ils ne peuvent accorder tant de zèle pour la vérité avec tant d'aversion pour la justice, ni tant de générosité pour celui qu'ils accusent, avec tant d'art à gauchir devant lui & se soustraire à ses défenses. On peut s'abstenir de l'iniquité, sans avoir le courage de la combattre. On peut refuser d'être complice d'une trahison, sans oser démasquer les traîtres. Un homme juste, mais foible, se retire alors de la foule, reste dans son coin, & n'osant s'exposer,

plaint tout bas l'opprimé, craint l'op-
presseur, & se tait. Qui peut savoir com-
bien d'honnêtes gens sont dans ce cas ?
ils ne se font ni voir, ni sentir : ils laissent
le champ libre à vos Messieurs jusqu'à ce
que le moment de parler sans danger ar-
rive. Fondé sur l'opinion que j'eus tou-
jours de la droiture naturelle du cœur
humain, je crois que cela doit être. Sur
quel fondement raisonnable peut-on sou-
tenir que cela n'est pas ? Voilà, Mon-
sieur, tout ce que je puis répondre à l'u-
nique objection à laquelle vous vous ré-
duisez, & qu'au reste je ne me charge pas
de résoudre à votre gré, ni même au
mien, quoiqu'elle ne puisse ébranler la
persuasion directe qu'ont produit en moi
mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre,
& j'ai compris que c'étoit pour me repro-
cher le soin superflu de vous établir un
fait dont vous convenez si bien vous-
même, que vous le tournez en objection
contre moi, savoir qu'il n'est pas vrai que
tout le monde soit entré dans le com-
plot. Mais remarquez qu'en paroissant
nous accorder sur ce point, nous sommes
néanmoins de sentimens tout contraires,
en ce que, selon vous, ceux qui ne sont
pas du complot pensent sur J. J. tout
comme ceux qui en sont, & que, selon

moi, ils doivent penser tout autrement. Ainsi votre exception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant sur des personnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire sur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à présent.

D'honnêtes-gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que disent y voir ses plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinssent de l'être & ne se vantaient pas de l'aimer! En me faisant cette objection, vous ne vous êtes pas rappelé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par son effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne sont pas du complot, & quand ils croient voir par leurs yeux, ils voyent, sans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces personnes dont vous parlez ne sont pas de mauvaise foi, du moins elles sont certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela seul voir & juger comme lui. Et comment vos Messieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage aussi loin qu'il pouvoit aller? Ceux qui dans cette persuasion

générale ont écarté la plus sûre épreuve pour distinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot : par cela seul ils en font aux miens ; & moi qui sens dans ma conscience qu'où ils croient voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur, mensonge, imposture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur persuasion, & que s'ils avoient aimé sincèrement la vérité, ils ne l'eussent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abusés ? Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur passion, & à force de subtilités donnent aux choses les plus contraires à leurs idées l'interprétation qui les y peut ramener. Les personnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions nécessaires pour surmonter ces illusions ?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rousseau, y pensez-vous, & qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chose aussi scrupuleusement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été dispensé sans doute, s'il se fût abstenu d'une décision si cruelle. Mais

en prononçant souverainement sur l'honneur & sur la destinée d'un homme, il n'a pu sans crime négliger aucun des moyens essentiels & possibles de s'assurer qu'il prononçoit justement.

Vous méprisez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puissent compatir avec des vices aussi bas que ceux dont il est accusé. Je pense exactement comme vous sur cet article ; mais je suis aussi certain que d'aucune vérité qui me soit connue, que cette abjection que vous lui reprochez est de tous les vices le plus éloigné de son naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. est foible sans doute & peu capable de vaincre ses passions. Mais il ne peut avoir que les passions relatives à son caractère, & des tentations basses ne sauroient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il seroit le plus vertueux des hommes, si sa force répondoit à sa volonté. Mais avec toute sa foiblesse il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans son âme un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le seul qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte, contre la-

quelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens desirs de son cœur, & le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables. Voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire, mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh! comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs eux-mêmes sont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal? La preuve en est manifeste. On ne s'inquiète point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils font; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue: tous ces procédés sont très-concordans de leur part; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne, & ces indignités auxquelles vous revenez, sont-elles mieux prouvées que les crimes sur les-

quels vous n'insistez plus? Non, Monsieur, après nos discussions précédentes, je ne vois plus de milieu possible entre tout admettre & tout rejeter.

Des témoignages que vous supposez impartiaux, les uns portent sur des faits absurdes & faux, mais rendus croyables à force de prévention: tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les basses friponneries: les autres sur des faits vrais, mais faussement interprétés; tels que sa dureté, son dédain, son humeur colere & repoussante, l'obstination de fermer sa porte aux nouveaux visages, sur-tout aux quidams cajoleurs & pleureux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accusé d'assassinat & d'empoisonnement, je n'entends pas non plus le justifier d'être un violateur de filles, un monstre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter sérieusement de pareilles opinions sur son compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre aussi, vous qui caressez des idées dont vous rougiriez comme ami de la justice, en y regardant de plus près, & faisant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du sexe! Eh! j'ai grand'peur que ce ne soit l'excès contraire qui l'a

perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il est bien aisé de faire à son arrivée retirer les filles de la maison; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon la maligne disposition des parens envers lui?

A - t - on l'exemple de quelque fait qui ait rendu nécessaire une précaution si bizarre & si affectée? & qu'en dut-il penser à son arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-familièrement dans une maison très-estimable, où la mere & trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de caresses? Est-ce en abusant de cette familiarité près de ces jeunes personnes, est-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant? & même encore aujourd'hui, des meres très-sages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible satyre, devant lequel ces autres-là n'osent laisser un moment les leurs, chez elles & en leur présence? En vérité, que des farces aussi grossieres puissent abuser un moment les gens sensés, il faut en être témoin pour le croire.

Supposons un moment qu'on eût osé

publier tout cela dix ans plutôt & lorsque l'estime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès sa jeunesse, étoit montée au plus haut degré : ces opinions, quoique soutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empressent de les adopter ? Non, sans doute ; ils les auroient rejetées avec indignation. Ils auroient tous dit : „ quand un homme est parvenu jusqu'à cet âge avec l'estime publique, quand sans patrie, sans fortune & sans asyle, dans une situation gênée, & forcé pour subsister de recourir sans cesse aux expédients, on n'en a jamais employés que d'honorables, & qu'on s'est fait toujours considérer & bien vouloir dans la détresse, on ne commence pas après l'âge mûr, & quand tous les yeux sont ouverts sur nous, à se dévoyer de la droite route pour s'enfoncer dans les sentiers bourbeux du vice, on n'associe point la bassesse des plus vils fripons avec le courage & l'élévation des ames fieres, ni l'amour de la gloire aux manœuvres des filoux ; & si quarante ans d'honneur permettoient à quelqu'un de se démentir si tard à ce point, il perdrait bientôt cette vigueur de sentiment, ce ressort, cette franchise intrépide qu'on n'a point avec des passions basses, & qui jamais ne survit à

l'honneur. Un fripon peut être lâche, un méchant peut être arrogant ; mais la douceur de l'innocence & la fierté de la vertu ne peuvent s'unir que dans une belle ame „

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou pensé, & ils auroient certainement refusé de le croire atteint de vices aussi bas, à moins qu'il n'en eût été convaincu sous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger si décidément & si cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, & avec l'impartialité que vous leur supposez, ils auroient tiré de leurs recherches la même conclusion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela ; les preuves les plus ténébreuses, les témoignages les plus suspects leur ont suffi pour se décider en mal sans autre vérification, & ils ont soigneusement évité tout éclaircissement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puissiez dire, ils sont du complot ; car ce que j'appelle en être n'est pas seulement être dans le secret de vos Messieurs, je présume que peu de gens y sont admis ; mais c'est adopter leur inique principe : c'est se faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au seul accusé le mal qu'on pense ou qu'on feint de penser de lui, & les rai-

sons sur lesquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les siennes : car si-tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, & il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la tramé dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéficence & de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, & dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la première accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'ame saine & croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit

possible, ou faire une action basse à Milord Maréchal *) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point, sur le compte d'un homme estimé durant toute sa vie, n'est pas une chose facile. Mais aussi ce premier pas fait, tout le reste va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un seul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'est moins surprenant que le passage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'est pas la peine de mesurer si soigneusement l'intervalle qui peut quelquefois séparer un scélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à son aise l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ses actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ses jugemens avec autant d'affurance que si ceux qu'on

*) Il est vrai que Milord Maréchal est d'une illustre naissance, & J. J. un homme du peuple; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité, & que l'histoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

leur substitue étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu soi-même ce qu'on fait ou qu'on croit savoir d'ailleurs. Rien n'est si manifeste aussi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas aperçu plutôt; mais c'est qu'on étoit si distrait ou si prévenu qu'on ne portoit pas son attention de ce côté, c'est qu'on est si bon soi-même qu'on ne peut supposer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoïement devenu général parvient à l'excès, on ne se contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce système, se pique d'y apporter du sien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne sont pas plus empressés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation passe en preuve invincible, & si l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'est commis un crime dans la lune, il seroit prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde que c'est J. J. qui en est l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée une fois bien établie, il est donc très-naturel qu'il en résulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce sera toujours à dessein; est-elle à son

avantage? c'est une friponnerie : est elle à son préjudice? c'est une ruse. Un homme ainsi vu, quelque sujet qu'il soit aux oublis, aux distractions, aux balourdises, ne peut plus rien avoir de tout cela: tout ce qu'il fait par inadvertence est toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis, les omissions, les bévues des autres à son égard, ne trouvent plus créance dans l'esprit de personne; s'il les relève, il ment; s'il les endure, c'est à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il restera chargé; & ce sera beaucoup si des laquais gagnés ou peu fideles, trop instruits des sentimens des maîtres à son égard, ne sont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ses dépens, bien sûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en sa présence, & que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres les tireroit d'affaire aisément.

J'ai supposé, comme vous, ceux qui traitent avec lui tous sinceres & de bonne foi; mais si l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité sa vivacité, son étourderie, ses distractions, sa mauvaise mémoire, ne donneroient-elles pas pour cela?

D'autres causes encore ont pu concou-

rir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Messieurs par les confessions qu'ils appellent ses mémoires, une prise sur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont si peu d'hommes étoient capables, & dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ses foiblesses, dans toutes ses fautes les plus secretes. L'espoir que ces confessions ne seroient vues qu'après sa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de se traiter avec une justice souvent même trop rigoureuse. Quand il se vit défiguré parmi les hommes au point d'y passer pour un monstre, la conscience qui lui faisoit sentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui seul peut-être eut & aura jamais de se montrer tel, qu'il étoit; il crut qu'en manifestant à plein l'intérieur de son ame, & révélant ses confessions, l'explication si franche, si simple, si naturelle, de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans sa conduite, portant avec elle son propre témoignage, feroit sentir la vérité de ses déclarations & la fausseté des idées horribles & fantastiques qu'il voyoit répandre de lui, sans en pouvoir découvrir la source. Bien loin de soupçonner alors

Vos Messieurs, la confiance en eux de cet homme si défiant alla, non-seulement jusqu'à leur lire cette histoire de son ame, mais jusqu'à leur en laisser le dépôt assez long-tems. L'usage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commise, & le plus sacré dépôt de l'amitié est devenu dans leurs mains l'instrument de la trahison. Ils ont travesti ses défauts en vices, ses fautes en crimes, les foiblesses de sa jeunesse en noirceurs de son âge mûr: ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis d'aimable & de bon dans son ame, & ce qui n'est que des singularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, est devenu par leurs soins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à son égard, & des allures dont le vent m'est parvenu, me portent à croire que pour décrier ses confessions après en avoir tiré contre lui tous les avantages possibles, ils ont intrigué, manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renseignements, pour défigurer toute sa vie, pour fabriquer avec art des mensonges qui en donnent l'air à ses confessions, & pour lui ôter le mérite de la franchise même

dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh ! puisqu'ils savent empoisonner les écrits qui sont sous les yeux de tout le monde, comment n'empoisonneroient-ils pas sa vie, que le public ne connoît que sur leur rapport ?

L'Héloïse avoit tourné sur lui les regards des femmes; elles avoient des droits assez naturels sur un homme qui décrivoit ainsi l'amour; mais n'en connoissant gueres que le physique, elles crurent qu'il n'y avoit que des sens très-vifs qui pussent inspirer des sentimens si tendres, & cela put leur donner de ce lui qui les exprimoit plus grande opinion qu'il ne la méritoit, peut-être. Supposez cette opinion portée chez quelques-unes jusqu'à la curiosité, & que cette curiosité ne fût pas assez-tôt devinée ou satisfaite par celui qui en étoit l'objet, vous concevrez aisément dans sa destinée les conséquences de cette balourdise.

Quant à l'accueil sec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai souvent été le témoin moi-même, & je conviens qu'en pareille situation cette conduite seroit fort imprudente dans un hypocrite démasqué, qui trop heureux qu'on voulût bien seindre de prendre le change, devroit se prêter avec une dissimulation

pareille, à cette feinte & aux apparens ménagemens qu'on feroit semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envisage les perfides empressemens des traîtres qui l'obsèdent, & qui tout en affectant le plus pur zele n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les pièges de ceux qui les employent? Il faudroit pour les accueillir qu'il fût en effet tel, qu'ils le supposent; il faudroit qu'aussi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendit trahison pour trahison. Tout son crime est d'être aussi franc qu'ils sont faux: mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'insensibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & sont auprès de lui comme il devoit être auprès d'eux s'il étoit tel qu'ils le représentent; & comment voulez-vous qu'il leur montre une

estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter, mais encore n'est-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage insidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames des sentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguier. Je ris de sa simplicité & je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront plus le courage de le haïr, & croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit; il le voit lui-même, & après tant de tristes expériences il doit enfin savoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, & les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévèrement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne, & victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins se livrer, pour ce qui l'entoure, à ses penchans naturels, dont vos Messieurs se sont servis si long-tems & avec tant de succès pour le prendre
dans

dans leurs filets. Il ne peut plus fans s'y précipiter lui-même agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidele. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intus & in cute*, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son âme que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les tems heureux de sa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs il ne s'en doutoit pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant & doux qu'il étoit & passoit pour être avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractère, les regrets des habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite, & seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames & vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étoient encore fraîches qu'on a pu les distinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exem-

ple frappant de ces différences. Grace à des personnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne fais comment les plus ardens fatellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, & j'ose dire de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes - gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer, & souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le tems adoucit le moins se réduisent à deux principales, qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La première est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & secourable aux malheureux, soit en lui enôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport que des fourbes, qui ne cherchent à l'intéresser pour eux qu'afin de s'insinuer dans sa confiance, l'épier & le trahir. La façon dont ils se présentent,

le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abstenir d'y mêler, tout décele en eux de petits histrions grimaciers qui ne savent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne sont, avec des lieux communs de college & des leçons bien magistrales sur ses devoirs envers ceux qui les écrivent, que de fottes déclamations contre les Grands & les riches par lesquelles on croit bien le leurrer, d'amers sarcasmes sur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme, l'auteur de la lettre, & par compagnie l'autre grand homme à qui elle s'adresse, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'existe point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte assistance dont on a besoin, suivies de fieres protestations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme résolution où l'on est de se tuer, & par l'avis que cette résolution sera mise en exécution *sonica*, si l'on ne reçoit bien vite une réponse satisfaisante à la lettre.

Après avoir été plusieurs fois très-fo-

tement la dupe de ces menaçans fuicides, il a fini par se moquer & d'eux & de sa propre bêtise. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & substitué, pour forcer sa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des serpens. Il faut avoir vu les affronts que sa femme est forcée de soutenir sans cesse, les injures & les outrages qu'elle effuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés, à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoient. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laisser subjuguier ? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre ; car son tems & sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs *). Il lui faudroit

*) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, & qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

dix mains & dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets, dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume & la grande bonté de son cœur; car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sincères. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des essaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise sans qu'il ose s'y dérober, & tout ce qui lui peut arriver de plus heureux est de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé par une réflexion très-simple à se conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de soins généreux, vos Messieurs parvenus à le rendre exécration à tout le monde ne lui ont plus laissé l'estime de personne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainsi défiguré; nul homme sensé n'en peut rien espérer de bon. Dans cet état, que peut-il donc penser de ceux qui s'adressent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des services ou son ami-

tié, qui dans l'opinion qu'ils ont de lui desireroient néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des scélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de personne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne seroit que leur nuire aussi bien qu'à lui, que tout l'effet de sa recommandation seroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres destinés à l'enlacer par ses propres bienfaits? En toute supposition possible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laisse pas de recourir à lui n'est-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils misérables? S'ils n'étoient pas des fourbes, ne seroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il méprise, n'est-il pas lui-même encore plus méprisable que lui?

Si tous ces empressés ne venoient que pour voir & chercher ce qui est, sans doute il auroit tort de les éconduire; mais pas un seul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la situation de J. J. pour espérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui sont payés veulent gagner leur argent,

& ils savent bien qu'ils n'ont qu'un seul moyen pour cela ; qui est de dire, non ce qui est, mais ce qui plaît, & qu'ils feroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mis par leur passion, ne verront jamais que ce qui la flatte ; aucun ne vient pour ce qu'il voit, mais pour interpréter à sa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur servent également. Donne-t-il l'aumône ? ah le caffard ! La refuse-t-il ? voilà cet homme si charitable ! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'est un tartuffe ; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'est un fatyre : s'il lit la gazette *), il médite une conspiration ; s'il cueille une rose, on cherche quel poison la rose contient. Trouvez à un homme ainsi vu quelque propos qui soit innocent, quelque action qui ne soit pas un crime, je vous en défie.

Si l'administration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne

*) A la grande satisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triste lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger sur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres ; habitée par des êtres qui ne me sont rien, elle est pour moi comme une autre sphere, & je suis aussi peu curieux désormais d'apprendre ce qui se fait dans le monde, que ce qui se passe à Bicêtre ou aux petites maisons.

foi, la constante uniformité de sa vie égale & simple l'eût bientôt défabulée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choses, & que c'étoit bien perdre son argent, son tems & ses peines, que d'espionner un homme qui vivoit ainsi. Mais comme ce n'est pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier son caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il se conduise bien ou mal, & qu'il soit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, est d'être assez au fait de sa conduite pour avoir des points fixes sur lesquels on puisse appuyer le système d'impostures dont il est l'objet, sans s'exposer à être convaincus de mensonge, & voilà à quoi l'espionnage est uniquement destiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ses accusateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai sans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux Rousseau ne s'en cache pas. Je ne pense même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement est à son égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'est ce qui m'est impossible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire,

la méthode qu'on fuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'est point aux méchans qu'on fait toutes ces choses-là, ce sont eux qui les font aux autres.

Pesez la conséquence qui fuit de là. Si l'administration, si la police elle-même trempe dans le complot pour abuser le public sur le compte de J. J., quel homme au monde, quelque sage qu'il puisse être, pourra se garantir de l'erreur à son égard?

Que de raisons nous font sentir que dans l'étrange position de cet homme infortuné, personne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni sur le rapport d'autrui, ni sur aucune espèce de preuve! Il ne suffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par soi-même, ou s'abstenir de juger. Ici, par exemple, il est clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté & d'incommisération, mérité ou non, lui seroit toujours également inévitable : car supposé un moment qu'il remplit de toutes ses forces les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance, dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendroit dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne seroit pas lui-même, à moins

qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tauroient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant & bon quand livré sans gêne à son naturel il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille pièges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans, maintenant qu'il ne fait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté, c'est ce tems qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie & se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandit, dont l'accuse aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par

moi-même, cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoissance au public ?

Ces réflexions sur les friponneries qu'il s'est mis à faire, & sur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il se cache si heureusement que tout le monde aussi-tôt qu'ils paroissent est instruit qu'il en est l'auteur. Quoi, Monsieur ! ce mortel si ombrageux, si farouche, qui voit à peine approcher de lui un seul homme qu'il ne sache ou ne croye être un traître, qui fait ou qui croit que le vigilant Magistrat, chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets, ne laisse pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier sans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand secret ? Ces livres s'impriment, se publient, se débitent hautement sous son nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être

pas connu, & mon butor, fans voir; fans foupçonner même cette manœuvre fi publique, fans jamais croire être découvert, va toujours prudemment fon train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours fe confiant à des confidens fi difcrets, & toujours ignorant qu'ils fe moquent de lui! que de stupidité pour tant de fineffe! que de confiance pour un homme auffi foupçonneux! tout cela vous paroît-il donc fi bien arrangé, fi naturel, fi croyable? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'est pas auffi fin que vos Messieurs, mais il n'est pas non plus auffi bête que le public, & ne fe payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à fa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui propofent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voifinage, ces vifites, ces lettres lui viennent de plus loin; & tandis que tant de gens fe tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuifire rougiroit d'être l'auteur, il pleure amèrement les dix ans de fa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monsieur, les raifons qui l'ont

forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, & de résister aux penchans de son cœur pour ne pas s'enlancer lui-même dans les pièges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que son naturel timide & son goût éloigné de toute ostentation ne sont pas propres à mettre en évidence son penchant à faire du bien ; & peuvent même , dans une situation si triste , l'arrêter quand il auroit l'air de se mettre en scène. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abstenir malgré lui d'une bonne œuvre qui se présentoit , ne pouvant se résoudre à fixer sur lui les regards malveillans de deux cents personnes ; & dans un quartier peu éloigné , mais moins fréquenté , je l'ai vu se conduire différemment dans une occasion pareille. Cette mauvaise honte ou cette blâmable fierté me semble bien naturelle à un infortuné sûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien sera mal interprété. Il vaudroit mieux sans doute braver l'injustice du public ; mais avec une ame haute & un naturel timide , qui peut se résoudre en faisant une bonne action qu'on accusera d'hypocrisie , de lire dans les yeux des spectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent ? Dans une pareille situation , celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme

d'une mauvaise œuvre, & ce ne feroit pas ce secret-là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la seconde, & la plus sensible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en secret, elle reste en réserve au fond de son cœur, il ne s'en est ouvert à personne, & je ne la saurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'est par elle que lui ôtant toutes les consolations qui restoient à sa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Messieurs par toute leur conduite à son égard, ce but paroît être de l'amener par degrés, & toujours sans qu'il y paroisse, jusqu'au plus violent désespoir, & sous l'air de l'intérêt & de la commisération, de le contraindre, à force de secretes angoisses, à finir par les délivrer de lui. Jamais tant qu'il vivra ils ne feront, malgré toute leur vigilance, sans inquiétude de se voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténèbres qu'ils renforcent sans cesse autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumière ne perce par quelque fissure & n'éclaire leurs travaux souterrains. Ils espèrent quand il n'y fera plus jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils se sont

abstenus jusqu'ici de disposer tout-à-fait de lui, soit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat aussi caché que les autres, soit qu'ils se fassent encore un scrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complète de sa misère. Quel que soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre à force de déchiremens le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singulièrement appliqués à le navrer de profondes & continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent & sincère dans tous ses attachemens : ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savoient que sensible à l'honneur & à l'estime des honnêtes-gens il faisoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens : ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobre son caractère, ils ont vanté son esprit pour déshonorer son cœur. Ils le connoissoient ouvert & franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystère & la fausseté ; ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténèbres, de duplicité.

Ils favoient combien il chériffoit fa patrie; ils n'ont rien épargné pour l'y rendre méprifable & pour l'y faire haïr. Ils connoiffoient fon dédain pour le métier d'Auteur, combien il déplorait le court tems de fa vie qu'il perdit à ce triste métier & parmi les brigands qui l'exercent : ils lui font incessamment barbouiller des livres, & ils ont grand foïn que ces livres, très-dignes des plumes dont ils fortent, déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la misere, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages fanglans mais tacites, à force d'atroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels & farouches, ou insultans & moqueurs, ils font parvenus à le chaffer de toute affemblée, de tout spectacle, des cafés, des promenades publiques; leur projet est de le chaffer enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir investi par leurs fatellites, & de lui rendre enfin la vie si douloureuse qu'il ne la puiſſe plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils favoient lui être les plus fenſibles, fans qu'il puiſſe en parer aucune, & ne

lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence & de la résignation. Malgré l'âge & l'adversité, sa santé s'est raffermie & se maintient : le calme de son ame semble le rajeunir ; & quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jetté sur vos objections & vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le répète, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux ; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le personnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'au.

tres choses que je fais très-certainement être fausses ; & quelle autorité peut rester pour être crus en aucune chose à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité ? Au reste , souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité pour vous ; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer , vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi , & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé , tant qu'il ne sera pas convaincu en personne , & moi présent ; d'être tel que l'ont peint vos Messieurs , je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A présent que j'ai fait ce que vous avez désiré , il est tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre d'après vos lectures comment vous l'avez vu dans ses écrits.

LE FRANÇOIS.

Il est tard pour aujourd'hui ; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxieme Dialogue.

ROUSSEAU

J U G E D E

J E A N - J A Q U E S .

T R O I S I E M E D I A L O G U E .

R O U S S E A U .

V O U S avez fait un long séjour en campagne.

L E F R A N Ç O I S .

Le tems ne m'y duroit pas. Je le passois avec votre ami.

R O U S S E A U .

Oh ! s'il se pouvoit qu'un jour il devînt le vôtre !

L E F R A N Ç O I S .

Vous jugerez de cette possibilité par l'effet de votre conseil. Je les ai lus enfin ces livres si justement détestés.

R O U S S E A U .

Monseigneur !

L E F R A N Ç O I S .

Je les ai lus, non pas assez encore pour les bien entendre ; mais assez pour y avoir

trouvé, nommé, recueilli des crimes irrémissibles qui n'ont pu manquer de faire de leur Auteur le plus odieux de tous les monstres, & l'horreur du genre-humain.

R O U S S E A U.

Que dites-vous? Est-ce bien vous qui parlez, & faites-vous à votre tour des énigmes? De grace, expliquez-vous promptement.

L E F R A N Ç O I S.

La liste que je vous présente vous servira de réponse & d'explication. En la lisant, nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'Auteur.

R O U S S E A U.

Voyons donc cette étrange liste.

L E F R A N Ç O I S.

La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample; sur-tout si j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur & le Corps des gens de lettres; mais ils sont si connus qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espèce auxquels je me suis borné, & que j'ai notés sans ordre comme ils se sont présentés, je n'ai fait qu'extraire & transcrire fidelement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire & des qualifications que dut espérer leur Auteur, si-tôt qu'on pût l'en charger impunément.

EXTRAITS.

LES GENS DE LETTRES.

1. „ **Q**UI est-ce qui nie que les savans sachent mille choses vraies que les ignorans ne saüront jamais? Les savans font-ils pour cela plus près de la vérité? Tout au contraire, ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumieres, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la dernière évidence que les Compagnies savantes de l'Europe ne font que des écoles publiques de mensonge, & très-surement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des sciences que dans tout un peuple de Hurons „ *Emile*
L. 3.

2. „ Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la ligue „ *Préface du Discours de Dijon.*

3. „ Les hommes ne doivent point être instruits à demi. S'ils devoient rester dans l'erreur, que ne les laissiez-vous dans l'ignorance? A quoi bon tant d'é.

coles & d'universités pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à savoir ? Quel est donc l'objet de vos colleges, de vos académies, de toutes vos fondations savantes ? Est-ce de donner le change au peuple, d'altérer sa raison d'avance, & de l'empêcher d'aller au vrai ? Professeurs de mensonge, c'est pour l'égarer que vous feignez de l'instruire, & comme ces brigands qui mettent des fanaux sur les écueils, vous l'éclairerez pour le perdre „ *Lettre à M. de Beaumont.*

4. „ On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.* On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle - là „ *Emile L. 4.*



L E S M É D E C I N S .

5. „ **U**N corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne fais, pour moi, de quelle maladie nous gué-

rissent les médecins, mais je fais qu'ils nous en donnent de bien funestes, la lâcheté, la pusillanimité, la terreur de la mort; s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? Ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains ».

» La médecine est à la mode parmi nous; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs qui ne sachant que faire de leur tems le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les effrayent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts ».

» Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la médecine. Mon objet n'est de la considérer que par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité: ils supposent toujours qu'en traitant une maladie on la guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve. Ils ne voyent pas qu'il faut

balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opère par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte par le tort que font les erreurs qui s'établissent en même tems. La science qui instruit & la médecine qui guérit sont fort bonnes sans doute; mais la science qui trompe & la médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer: voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge: si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abstinences seroient sages; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne disconviens pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes; mais je dis qu'elle est nuisible au genre - humain ».

» On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure; mais qu'elle vienne donc sans le médecin; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer des secours de l'art ».

Emile L. I.

6. » Vis selon la nature, sois patient,
&

& chasse les médecins. Tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, au lieu qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger au lieu de prolonger tes jours t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes. Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai, mais des milliers qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris, mais sur-tout vis jusqu'à ta dernière heure „ *Emile L. 1.*

7. „ Inoculerons-nous notre Eleve? Oui & non, selon l'occasion, les tems, les lieux, les circonstances. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître son mal d'avance; c'est quelque chose: mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préservé du médecin, c'est encore plus „ *Emile L. 3.*

8. „ S'agit-il de chercher une nourrice? on la fait choisir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? que la meilleure est toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc point chercher un accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai soin de la choisir moi-même. Je ne raisonnerai

pas là - dessus si difertement qu'un chirurgien , mais à coup sûr je serai de meilleure foi , & mon zèle me trompera moins que son avarice „. *Emile L. 1.*

LES ROIS , LES GRANDS ,
LES RICHES.

9. „ **N**OUS étions faits pour être hommes ; les loix & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les Rois , les Grands , les Riches , sont tous des enfans qui voyant qu'on s'empresse à soulager leur misere , tirent de cela même une vanité puérile , & sont tout fiers de soins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes faits „. *Emile L. 2.*

10. „ C'est ainsi qu'il dut venir un tems où les yeux du peuple furent fasci- nés à tel point que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes , *sois grand , toi & toute ta race* , aussi-tôt il paroïsoit grand aux yeux de tout le monde & aux siens , & ses descendants s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui ; plus la cause étoit reculée & incertaine , & plus l'effet s'aug-

mentoit ; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illustre „ *Disc. sur l'inégalité.*

11. „ Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne font plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté, que prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs, qui sous le leurre de la liberté ne font qu'aggraver leurs chaînes „ *Ep. dédic. du Disc. sur l'inégalité.*

12. „ *Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grece : car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh quels petits conducteurs ont trouveroit souvent aux plus grands Etats, si du Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle en secret ! Emile L. 2.*

13. „ Je me suppose riche. Il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau bénite „

„ Fort bien ; mais cette terre aura des

voisins jaloux de leurs droits, & desirieux d'usurper ceux des autres : nos gardes se chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres & leurs fèves par mes sangliers : chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail voudra du moins le chasser de son champ : après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des mâtons, des tambours, des cornets, des sonnettes. Avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil. Je songerai malgré moi à la misère de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être né Prince tout cela ne me toucheroit gueres ; mais moi nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier ».

„ Ce n'est pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chasseurs ; j'aurai des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galeres. Tout cela paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importu-

ner de leurs cris, il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé la récolte, viendront se plaindre de leur coté. Les uns seront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triste alternative ! Je ne verrai de tous cotés qu'objets de misère, je n'entendrai que gémissemens : cela doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds ».

» Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines ? Otez-en l'exclusion..... Le plaisir n'est donc pas moindre, & l'inconvénient en est ôté, quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes qu'on n'en reçoive aussi quelque mal - aise, & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer ». *Emile L. 4.*

14. » Tous les avantages de la société ne font-ils pas pour les puissans & les riches ? Tous les emplois lucratifs ne font-ils pas remplis par eux seuls ? Toutes les graces, toutes les exemptions, ne

leur sont-elles pas réservées , & l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur ? Qu'un homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres friponneries , n'est-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il distribue , les violences qu'il commet , les meurtres mêmes & les assassinats dont il se rend coupable , ne sont-ce pas des bruits passagers qu'on assoupit & dont au bout de six mois il n'est plus question ? Que ce même homme soit volé lui-même , toute la police est aussi-tôt en mouvement , & malheur aux innocens qu'il soupçonne ! Passe-t-il dans un lieu dangereux ? voilà les escortes en campagne : l'effieu de sa chaise vient-il à rompre ? tout vole à son secours : fait-on du bruit à sa porte ? il dit un mot , & tout se tait : la foule l'incommode-t-elle ? il fait un signe , & tout se range. Un charretier se trouve-t-il sur son passage ? ses gens sont prêts à l'affommer , & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seroient plutôt écrasés cent fois qu'un faquin oisif un moment retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou ; ils sont le droit de l'homme riche & non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! plus l'humanité lui doit , plus

la société lui refuse. Toutes les portes lui sont fermées quand il a le droit de se les faire ouvrir, & si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grace. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence. Il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter. Au moindre accident qui lui arrive chacun s'éloigne de lui. Si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, il aura du bonheur s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune Duc. En un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer; mais je le tiens pour un homme perdu s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable & un puissant voisin » *Disc. sur l'Econ. polit.*

LES FEMMES.

15. » **F**EMMES de Paris & de Londres, pardonnez-le moi; mais si une seule de vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions »
Emile L. 4.

16. „ Il jouit de l'estime publique , il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes , encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu , & la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince „ *Nouvelle Héloïse. 5^e. Partie ; lettre 13.*

LES ANGLAIS.

17. „ **L**ES choses ont changé depuis que j'écrivois ceci (en 1756), mais mon principe sera toujours vrai. Il est par exemple très-aisé de prévoir que dans vingt ans d'ici *) l'Angleterre avec toute sa gloire sera ruinée, & de plus aura perdu le reste de sa liberté. Tout le monde assure que l'agriculture fleurit dans cette Isle, & moi je parie qu'elle y déperit. Londres s'agrandit tous les jours, donc le royaume se dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans ; donc ils ne tarderont pas d'être esclaves „
Extr. du projet de paix perp.

*) Il est bon de remarquer que ceci fut écrit & publié en 1760, l'époque de la plus grande prospérité de l'Angleterre, durant le ministère de M. Pitt, aujourd'hui Lord Chattham.

18. „ Je fais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur peuple qu'ils appellent *good naturel people*. Mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux „. *Emile L. 2.*

Vous auriez trop à faire s'il falloit achever, & vous voyez que cela n'est pas nécessaire. Je savois que tous les états étoient maltraités dans les écrits de J. J.; mais les voyant tous s'intéresser néanmoins si tendrement pour lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point son crime envers chacun d'eux étoit irrémissible. Je l'ai compris durant ma lecture, & seulement en lisant ces articles, vous devez sentir comme moi qu'un homme isolé & sans appui, qui dans le siècle où nous sommes ose ainsi parler de la médecine & des médecins, ne peut manquer d'être un empoisonneur; que celui qui traite ainsi la philosophie moderne ne peut être qu'un abominable impie; que celui paroît estimer si peu les femmes galantes & les maîtresses des Princes ne peut être qu'un monstre de débauche; que celui qui ne croit pas à l'infailibilité des livres à la mode doit voir brûler les siens par la main du bourreau; que celui qui rebelle aux nouveaux oracles ose continuer de croire

en Dieu doit être brûlé lui-même à l'inquisition philosophique comme un hypocrite & un scélérat ; que celui qui ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de payfans contre de si respectables droits de chasse , doit être traité des Princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protègent que pour les tuer à leur aise & à leur mode. A l'égard de l'Angleterre , les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer , & celle de David Hume à l'y conduire , pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs & de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles , encore aggravés par les circonstances des tems & des lieux , prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable , & qu'il ne se soit bien attiré. Moliere , je le fais , plaisantoit les medecins ; mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter , il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis ; il étoit aimé de Louis-Quatorze , & les medecins , qui n'avoient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes , n'étoient pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art des secretes intrigues. Tout a bien changé pour eux , & depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les

affaires privées & publiques pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit, d'oser parler d'eux librement; jugez comme un J. J. y dut être bien venu! Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles & dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

19. „ Mais s'il est difficile qu'un grand Etat soit bien gouverné, il l'est beaucoup plus qu'il soit gouverné par un seul homme, & chacun fait ce qu'il arrive quand le Roi se donne des substituts „

„ Un défaut essentiel & inévitable qui mettra toujours le Gouvernement monarchique au-dessous du républicain, est que dans celui-ci la voix publique n'éleve presque jamais aux premières places que des hommes éclairés & capables qui les remplissent avec honneur: au lieu que ceux qui parviennent dans les monarchies ne sont le plus souvent que de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans, à qui les petits talens qui font parvenir dans les cours aux grandes places ne servent qu'à montrer au public leur ineptie aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe bien moins sur ce choix, & un homme d'un vrai mérite est presque aussi rare

dans le ministère qu'un sot à la tête d'une république. Aussi quand par quelque heureux hasard un de ces hommes nés pour gouverner prend le timon des affaires dans une monarchie abymée par ces tas de jolis régisseurs, on est tout surpris des ressources qu'il trouve, & cela fait époque dans un pays ». *Contrat Social* L. 3. ch. 6.

Je n'ajouterai rien sur ce dernier article, sa seule lecture vous a tout dit. Tenez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne; c'est qu'un étranger isolé, sans parens, sans appui, ne tenant à rien sur la terre, & voulant dire toutes ces choses-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

R O U S S E A U.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous assure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offense la vérité, & il s'y est attendu. Il savoit que les Grands, les Vifirs, les Robins, les Financiers, les Médecins, les Prêtres, les Philosophes, & tous les gens de parti qui font de la société un vrai brigandage, ne lui pardonneraient jamais de les avoir vus & montrés tels qu'ils sont. Il a dû s'attendre à la haine, aux persécutions de toute espece, non au déshonneur, à l'op-

probre, à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de misere & d'infortune, mais non d'infamie & de mépris. Il est, je le répète, des genres de malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé, & ce sont ceux-là précisément qu'on a choisis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'est laissé abattre, & ne s'est pas relevé sans peine : il lui a fallu du tems pour reprendre son courage & sa tranquillité. Pour les conserver toujours, il eût eu besoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des choses, non plus que le fort qu'on lui préparoit. Non, Monsieur, ne croyez point que la destinée dans laquelle il est enseveli soit le fruit naturel de son zele à dire sans crainte tout ce qu'il crut être vrai, bon, salutaire, utile ; elle a d'autres causes plus secretes, plus fortuites, plus ridicules, qui ne tiennent en aucune sorte à ses écrits. C'est un plan médité de longue main, & même avant sa célébrité : c'est l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de ses censures, eût vécu dans

P'infortune & dans la gloire, & les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir, l'auroient illustré davantage. Non, jamais un projet aussi exécutable n'eût été inventé par ceux même qui se font livrés avec le plus d'ardeur à son exécution : c'est une justice que J. J. aime encore à rendre à la nation qui s'empresse à le couvrir d'opprobres. Le complot s'est formé dans le sein de cette nation, mais il n'est pas venu d'elle. Les François en font les ardens exécuteurs, c'est trop, sans doute; mais du moins ils n'en font pas les auteurs. Il a fallu pour l'être une noirceur méditée & réfléchie dont ils ne font pas capables; au lieu qu'il ne faut pour en être les ministres qu'une animosité, qui n'est qu'un effet fortuit de certaines circonstances & de leur penchant à s'engoûer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoi qu'il en soit de la cause & des auteurs du complot, l'effet n'en est plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, font de ces traits dont la blessure ne se ferme jamais dans les cœurs qui s'en sentent atteints. De tous ceux qui se font avec tant d'ostentation ses patrons & ses protecteurs, il n'y en a

pas un fur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté jusqu'au vif. De quelle trempe font donc ces divines ames dont ces poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance & l'amour, & par le plus frappant de tous les prodiges, d'un scélérat qu'elles devoient abhorrer, ont fait l'objet de leur plus tendre sollicitude ?

Si c'est-là de la vertu, elle est bizarre, mais elle est magnanime, & ne peut appartenir qu'à des ames fort au-dessus des petites passions vulgaires; mais comment accorder des motifs si sublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en disent animés? Vous le savez: quelque prévenu, quelque irrité que je fusse contre J. J., quelque mauvaise opinion que j'eusse de son caractère & de ses mœurs, je n'ai jamais pu goûter le système de nos Messieurs, ni me résoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse que de fausseté dans cette maligne ostentation de bienfaisance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un détestable hypocrite & un monstre qui n'eût jamais dû naître; & cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant

de facilité qu'ils disoient avoir à le confondre, j'admirois leur patience & leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, & sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, & même en blâmant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlates dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystère. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé que je ne l'avois été de leur force, & je commençai à trouver sophistiques & foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt & de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux, & pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort que la commisération naturelle

& l'humanité ; qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela ; je le sentoais ; & le zele très-singulier de nos Messieurs pour l'impunité du coupable , ainsi que pour sa diffamation , me présentoit des foules de contradictions & d'inconséquences , qui commençoient à troubler ma première sécurité.

J'étois dans ces dispositions quand , sur les exhortations que vous m'aviez faites , commençant à parcourir les livres de J. J. , je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits & dont je n'avois auparavant nulle idée ; car en me parlant de ses durs sarcasmes , nos Messieurs m'avoient fait un secret de ceux qui les regardoient , & à la manière dont ils s'intéressoient à l'auteur , je n'aurois jamais pensé qu'ils eussent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte & le mystère qu'ils m'avoient fait acheverent de m'éclairer sur leurs vrais motifs ; toute ma confiance en eux s'évanouit , & je ne doutai plus que ce que sur leur parole j'avois pris pour bienfaisance & générosité , ne fût l'ouvrage d'une animosité cruelle , masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules. Elles ne font que des

branches de la vertu : je cherchois le tronc & ne le trouvois point. Comment nos Messieurs, d'ailleurs si vains, si haineux, si rancuniers, s'avisoient-ils une seule fois en leur vie d'être humains, généreux, débonnaires autrement qu'en paroles, & cela précisément pour le mortel, selon eux, le moins digne de cette commiseration qu'ils lui prodiguoient malgré lui? Cette vertu si nouvelle & si déplacée eût dû m'être suspecte quand elle eût agi tout à découvert sans déguisement, sans ténèbres; qu'en devois-je penser en la voyant s'enfoncer avec tant de soin dans des routes obscures & tortueuses, & surprendre en trahison celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits?

Plus, ajoutant ainsi mes propres observations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois sur ce même sujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été jusqu'alors sur le compte de nos Messieurs, & ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fausseté. Mais la duplicité de leur manœuvre & l'adresse avec laquelle ils cachotent leurs vrais motifs n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injustes un acte de justice,

& tout ce que je conclusois de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même, que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent son nom. La seule chose qui pût me faire bien penser de lui étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un si bel éloge, & dont j'avois ouï quelquefois parler avantageusement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur, il ne me restoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impressions que j'avois reçues sur son compte, & il n'étoit pas étonnant qu'un homme aussi abominable en toute chose fût assez impudent & assez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis sur notre premier entretien, & sur la lecture éparse & rapide qui me défabusa sur le compte de nos Messieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une espece de complaisance pour l'intérêt que vous paroissiez y prendre. L'opinion où je continuoais d'être que ces livres étoient d'un autre auteur, ne me laissoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curiosité.

Je n'allai pas loin fans y joindre un autre motif qui répondit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à sentir en lisant ces livres qu'on m'avoit trompé sur leur contenu, & que ce qu'on m'avoit donné pour de fastueuses déclamations, ornées de beau langage, mais découfues & pleines de contradictions, étoient des choses profondément pensées & formant un système lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à épilucher çà & là quelques phrases éparfes & séparées, mais me consultant moi-même & durant ces lectures & en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez désiré, dans quelles dispositions d'ame elles me mettoient & me laissoient, jugeant, comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'auteur en les écrivant, & l'effet qu'il s'étoit proposé de produire. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'au lieu des mauvaises intentions qu'on lui avoit prêtées, je n'y trouvai qu'une doctrine aussi saine que simple, qui fans épicuréisme & fans caffardage ne tendoit qu'au bonheur du genre-humain. Je sentis qu'un homme bien plein de ces sentimens devoit donner peu d'importance à la fortune & aux affaires de cette vie ;

J'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie & le quiétisme, que de devenir factieux, turbulent & brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur & qu'il vouloit rendre ses disciples.

S'il ne se fût agi que de cet auteur, j'aurois dès-lors été défabusé sur le compte de J. J. : mais cette lecture en me pénétrant pour l'un de l'estime la plus sincère, me laissoit pour l'autre dans la même situation qu'auparavant, puisqu'en paroissant voir en eux deux hommes différens, vous m'aviez inspiré autant de vénération pour l'un que je me sentois d'aversion pour l'autre. La seule chose qui résultât pour moi de cette lecture, comparée à ce que nos Messieurs m'en avoient dit, étoit que, persuadés que ces livres étoient de J. J., & les interprétant dans un tout autre esprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient imposé sur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, savoir de m'ôter toute l'estime & la confiance qui m'avoient fait livrer aux impressions de la ligue, mais sans changer de sentiment sur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être si dangereux n'étoient rien moins : ils

inspiroient des sentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur : mais si J. J. ne l'étoit pas, de quoi servoient-ils à sa justification ? Le soin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion sur son compte, & restant dans celle que vous m'aviez donnée, que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractère, je ne pouvois assez m'étonner que jusques-là vous eussiez été le premier & le seul à sentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empressement l'histoire de vos observations, pour savoir à quoi m'en tenir sur le compte de notre homme ; car déjà flottant sur le jugement que, fondé sur tant de preuves, j'en portois auparavant, inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaise foi de nos Messieurs. Ne pouvant plus les estimer, falloit-il donc n'estimer personne & ne trouver par-tout que des méchans ? Je sentoient peu-à-peu germer en moi le desir que J. J. n'en fût pas un. Se sentir seul plein de bons sentimens & ne trouver personne qui les partage, est un état trop cruel. On est alors tenté de se croire la

dupe de son propre cœur, & de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvai si peu de rapport avec les relations des autres, que forcé d'opter pour l'exclusion je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute estime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvé trompeurs en tant de choses, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, & à me familiariser avec l'idée qui m'avoit paru jusqu'alors si ridicule, de J. J. innocent & persécuté. Il falloit, il est vrai, supposer dans un pareil tissu d'impostures un art & des prestiges qui me sembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'absurdités entassées dans l'obstination pour mon premier sentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je résolus de relire ses écrits avec plus de suite & d'attention que je n'avois fait jusqu'alors. J'y avois trouvé des idées & des maximes très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un système aussi nouveau pour moi. Ces livres-là ne sont pas comme ceux

d'aujourd'hui des agrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire; elles demandent une attention suivie qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil, il y faut revenir avec effort & plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu, pour la liberté, pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je sentoiss en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractère & les principes ne m'étoient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, & comparant soigneusement l'auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, & à m'affurer si tout étoit bien d'accord & appartenoit incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte; & prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir, en joignant mes réflexions aux lumières que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jetté, & à juger

juger l'accusé par moi-même après avoir jugé les accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite & de recueillement, j'allai passer quelques mois à la campagne & j'y portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti, dès ma première lecture, que ces écrits marchotent dans un certain ordre qu'il falloit trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que cet ordre étoit rétrograde à celui de leur publication, & que l'Auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il falloit donc, pour marcher par synthèse, commencer par ceux-ci, & c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini; les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son système, & n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, & dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables?

L E F R A N Ç O I S .

J'ai pu m'y tromper tant que j'en jugeai sur la parole d'autrui. Mais après l'avoir lu moi-même , j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos Messieurs , je suis surpris , à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres , qu'ils ne lui en attribuent pas davantage ; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard , il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable , qu'on ne s'empresse à croire être de lui si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi , quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume , un coup-d'œil sur les écrits qu'ils lui prêtent me suffiroit pour sentir qu'ils ne sauroient être de l'auteur des autres : non que je me croye un juge infallible en matiere de style ; je fais que fort peu de gens le font , & j'ignore jusqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le style d'un autre , comme Boileau a imité Voiture & Balzac. Mais c'est sur les choses mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de sentir & de voir qui le distinguent aisément de tous les écrivains de son tems

& de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'est, comme vous le disiez, un habitant d'une autre sphere où rien ne ressemble à celle-ci. Son système peut être faux ; mais en le développant il s'est peint lui-même au vrai d'une façon si caractéristique & si sûre, qu'il m'est impossible de m'y tromper. Je ne suis pas à la seconde page de ses sottis ou malins imitateurs que je sens la singerie *), & combien, croyant dire comme lui, ils sont loin de sentir & penser comme lui ; en le copiant même ils le dénaturent par la manière de l'encadrer. Il est bien aisé de contrefaire le tour de ses phrases ; ce qui est difficile à tout autre est de saisir ses idées & d'exprimer ses sentimens. Rien n'est si contraire à l'esprit philoso-

*) Voyez, par exemple, *la philosophie de la nature*, qu'on a brûlée au Châtelet : livre execrable & couteau à deux tranchans, fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province & chez l'étranger, pour agir en conséquence, & propager à mes dépens la doctrine de ces Messieurs sous le masque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre, & j'espère, ne le verrai jamais ; mais j'ai lu tout cela dans le réquisitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, & je suis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie ressemblance entre ce livre & les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a su que j'avois vu ce réquisitoire, on a pris de nouvelles mesures pour qu'il ne me parvint rien de pareil à l'avenir.

phique de ce siècle, dans lequel les faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette seconde lecture, mieux ordonnée & plus réfléchie que la première, suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis par-tout le développement de son grand principe, que la nature a fait l'homme heureux & bon, mais que la société le déprave & le rend misérable. L'Emile, en particulier, ce livre tant lu, si peu entendu & si mal apprécié, n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice & l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors & l'alterent insensiblement. Dans ses premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce prestige d'illusion qui nous donne une admiration stupide pour les instrumens de nos misères, & à corriger cette estimation trompeuse qui nous fait honorer des talens pernicioeux & mépriser des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'espece humaine meilleure, plus sage & plus heureuse dans sa constitution primitive, aveugle, misérable & méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, & de nous montrer que là où nous cherchons la gloire & l'éclat,

nous ne trouvons en effet qu'erreurs & miseres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas, & jamais on ne remonte vers les tems d'innocence & d'égalité quand une fois on s'en est éloigné; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux ni les grands Etats à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il étoit possible, le progrès de ceux dont la petitesse & la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société & vers la détérioration de l'espece. Ces distinctions méritoient d'être faites & ne l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies, & replonger l'univers dans sa première barbarie, & il a toujours insisté, au contraire, sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laissant les vices, & substituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour sa patrie & pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur estime & retardant peut-être ainsi

leur décadence qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si souvent & si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres, & la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, & l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversemens & de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux loix & aux constitutions nationales, & qui a le plus d'aversion pour les révolutions & pour les ligueurs de toute espece, qui la lui rendent bien.

En faisant peu-à-peu ce système par toutes ses branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrétai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à son rapport avec le caractère de celui dont elle portoit le nom, & sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre & l'apologiste de la nature, aujourd'hui si défigurée & si calomniée, peut-il avoir tiré son modèle, si ce n'est de son propre cœur? Il l'a dé-

crite comme il se sentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas subjugué, les passions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offusquoient point à ses yeux comme à ceux des autres ces premiers traits si généralement oubliés ou méconnus. Ces traits si nouveaux pour nous & si vrais, une fois tracés, trouvoient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y feroient remontrés d'eux-mêmes, si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée & solitaire, un goût vif de rêverie & de contemplation, l'habitude de rentrer en soi & d'y rechercher dans le calme des passions ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvoient seuls les lui faire retrouver. En un mot, il falloit qu'un homme se fût peint lui-même pour nous montrer ainsi l'homme primitif; & si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où est-il cet homme de la nature, qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui se conduit uniquement d'après ses penchans & sa raison, sans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain parmi nous. Tous, avec un beau vernis de paroles, tâchent

en vain de donner le change sur leur vrai but; aucun ne s'y trompe, & pas un n'est la dupe des autres quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne se soucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître : tous, esclaves & dupes de l'amour-propre, ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'eussiez dépeint votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'existoit plus; mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laisseroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raison de le croire. Ce rapport marqué me décide, & sans m'embarasser du J. J. de nos Messieurs, plus monstrueux encore par son éloignement de la nature que le vôtre n'est singulier pour en être resté si près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, & si votre J. J. n'est pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon estime sans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerais peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi : mais je l'honore, parce que je veux être juste, que je le crois innocent, & que je le vois opprimé. Le tort que je lui

ai fait en pensant si mal de lui, étoit l'effet d'une erreur presque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'aversion que j'eus pour lui dure-
roit dans toute sa force, je n'en serois pas moins disposé à l'estimer & le plaindre. Sa destinée est un exemple peut-être unique de toutes les humiliations possibles, & d'une patience presque invincible à les supporter. Enfin le souvenir de l'illusion dont je fors sur son compte, me laisse un grand préservatif contre une orgueilleuse confiance en mes lumières, & contre la suffisance du faux savoir.

R O U S S E A U.

C'est vraiment mettre à profit l'expérience & rendre utile l'erreur même, que d'apprendre ainsi de celle où l'on a pu tomber, à compter moins sur les oracles de nos jugemens, & à ne négliger jamais, quand on veut disposer arbitrairement de l'honneur & du sort d'un homme, aucun des moyens prescrits par la justice & par la raison pour constater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'est un effet de la misère humaine, & nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuser ceux qui rejettent obstinément

nément & sans raison les formes les plus inviolables, & tout fiers de partager avec des Grands & des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent sans crainte un accusé & disposent en maîtres de sa destinée & de sa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, & qu'il leur plaît de voir la justice & l'évidence où la fraude & l'imposture fautoient à des yeux non prévenus ?

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J., & si je m'abuse en le jugeant innocent, ce n'est du moins qu'après avoir pris toutes les mesures qui étoient en ma puissance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puisque vous ne l'avez ni vu ni étudié par vous-même, quoiqu'au milieu de tant de prestiges, d'illusions, de préjugés, de mensonges & de faux témoignages, ce soit, selon moi, le seul moyen sûr de le connoître. Ce moyen en amène un autre non moins indispensable, & qui devoit être le premier s'il étoit permis de suivre ici l'ordre naturel; c'est la discussion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en sorte que les accusateurs & l'accusé soient mis en confrontation, & qu'on l'entende dans ses réponses. L'effroi que cette forme si sacrée

paroît faire aux premiers, & leur obstination à s'y refuser, font contr'eux, je l'avoue, un préjugé très-fort, très-raisonnable, & qui suffiroit seul pour leur condamnation si la foule & la force de leurs preuves, si frappantes, si éblouissantes, n'arrêtoit en quelque sorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut répondre, mais enfin jusqu'à ce qu'il ait donné ou refusé ses réponses, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait justifié tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs.

Voilà, Monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes & sujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La première erreur semble, il est vrai, plus excusable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire & dont on s'est pu garantir? Non, tant qu'il reste un moyen possible d'éclaircir la vérité, & qu'on le néglige, l'erreur n'est point involontaire & doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez d'intérêt aux livres que

vous avez lus pour vouloir vous décider sur l'Auteur, & si vous haïſſez aſſez l'injuſtice pour vouloir réparer celle que d'une façon ſi cruelle vous avez pu commettre à ſon égard, je vous propoſe premièrement de voir l'homme; venez, je vous introduirai chez lui ſans peine. Il eſt déjà prévenu; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard ſans bleſſer mes engagemens. Il fait d'avance que ſi jamais vous vous préſentez à ſa porte, ce ſera pour le connoître, & non pas pour le tromper. Après avoir refusé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre première viſite ſera pour lui la conſolante preuve que vous ne deſeſpérez plus de lui devoir votre eſtime & d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si - tôt que ceſſant de le voir par les yeux de vos Meſſieurs vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, & que retrouvant en lui l'Auteur de ſes livres vous ne reſtiez perſuadé comme moi qu'il eſt l'homme de la nature, & point du tout le monſtre qu'on vous a peint ſous ſon nom. Mais enfin pouvant nous abuſer l'un & l'autre dans des jugemens deſtitués de preuves poſitives & régulières, il nous reſtera toujours une juſte

crainte fondée sur la possibilité d'être dans l'erreur, & sur la difficulté d'expliquer d'une manière satisfaisante les faits allégués contre lui. Un pas seul alors nous reste à faire pour constater la vérité, pour lui rendre hommage & la manifester à tous les yeux : c'est de nous réunir pour forcer enfin vos Messieurs à s'expliquer hautement en sa présence & à confondre un coupable aussi impudent, ou du moins à nous dégager du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime fera le premier pas.

LE FRANÇOIS.

Arrêtez. je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice & à la vérité. Je veux être juste, mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, & c'est ce que je serois en suivant votre conseil ; c'est ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis & veux faire, & n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit & ce que j'infererai moi-

même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue, & fans y recourir, je fais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je fois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez; j'ai lu si clairement dans les cœurs, avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre; j'ai vu tant de concert, de soin, d'activité, de chaleur dans les mesures prises pour cet effet, que des preuves administrées de cette manière, par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé, je le vois, je le fais; mais il se plaît à l'être & n'aimeroit pas à se voir défabuser. J'ai moi-même été dans ce cas & ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné; mais jamais ils n'ont eu

pleinement mon estime, & quand je vous vanterais leurs vertus je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler, la tromper, la circonvenir à leur exemple, & la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres sans vouloir les adopter. Leur fausseté qu'ils appelloient bienveillance ne pouvoit me séduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils se vanterent, je ne sentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie, répugnance, aversion. J'étois bien aisé de les voir nourrir pour lui une sorte d'affection méprisante & dérisoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine; mais je ne pouvois ainsi me donner le change à moi-même, & ils me l'avoient rendu si odieux que je le haïssois de tout mon cœur sans feinte & tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monstre effroyable, & j'aurois mieux n'avoir pas le plaisir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raison, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience & sa douceur que de compassion pour ses infortunes. Ses livres

ont achevé l'ouvrage que vous aviez commencé. J'ai senti en les lisant quelle passion donnoit tant d'énergie à son ame & de véhémence à sa diction. Ce n'est pas une explosion passagere, c'est un sentiment dominant & permanent qui seul peut se soutenir ainsi durant dix ans, & produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même persuasion. Oui, je le sens, & le soutiens comme vous, dès qu'il est Auteur des écrits qui portent son nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive & réfléchie a pleinement achevé dans mon esprit la révolution que vous aviez commencée. C'est en faisant cette lecture avec le soin qu'elle exige, que j'ai senti toute la malignité, toute la détestable adresse de ses amers commentateurs. Dans tout ce que je lisois de l'original, je sentois la sincérité, la droiture d'une ame haute & fiere, mais franche & sans fiel, qui se montre sans précaution, sans crainte, qui censure à découvert, qui loue sans réticence, & qui n'a point de sentiment à cacher. Au contraire, tout ce que je lisois dans les réponses monroit une brutalité féroce, ou une politesse insidieuse, traîtresse, & couvroit du miel des éloges le fiel de la satire & le poison de la calomnie. Qu'on

lise avec soin la lettre honnête mais franche à M. d'A *** sur les spectacles, & qu'on la compare avec la réponse de celui-ci, cette réponse si soigneusement mesurée, si pleine de circonspection affectée, de complimens aigre-doux, si propre à faire penser le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche ensuite sur ces lectures à découvrir lequel des deux est le méchant. Croyez-vous qu'il se trouve dans l'univers un mortel assez impudent pour dire que c'est Jean-Jaques?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes: Celle de votre ami tirée de l'Énéide est une prière au Ciel de garantir les bons d'une erreur si funeste, & de la laisser aux ennemis. Voici celle de M. d'A *** tirée de La Fontaine:

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,

L'un ne songe qu'à prévenir un mal; l'autre dès l'abord oublie la question pour ne songer qu'à nuire à son adversaire, & dans l'examen de l'utilité des théâtres adresse très-à-propos à J. J. ce même vers que dans La Fontaine le serpent adresse à l'homme.

Ah subtil & rusé d'A ***! si vous n'avez pas une serpe, instrument très-utile quoi qu'en dise le serpent, vous avez en revanche un stilet bien affilé qui

n'est gueres , sur-tout dans vos mains , un outil de bienfaisance.

Vous voyez que je suis plus avancé que vous dans votre propre recherche , puisqu'il vous reste à cet égard des scrupules que je n'ai plus. Non , Monsieur , je n'ai pas même besoin de voir J. J. pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il est la victime , pour laisser dans mon esprit la moindre autorité à tout ce qui peut en résulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de son premier ouvrage , il le redevient aux miens , parce que le prestige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer est détruit , & que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore que fraude , mensonge , illusion.

Vous demandiez s'il existoit un complot. Oui sans doute , il en existe un , & tel qu'il n'y en eut & n'y en aura jamais de semblable. Cela n'étoit il pas clair dès l'année du décret par la brusque & incroyable sortie de tous les imprimés , de tous les journaux , de toutes les gazettes , de toutes les brochures contre cet infortuné ? ce décret fut le tocsin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela , quelque jaloux ,

quelque méchans, quelque vils qu'ils pussent être, se fussent ainsi déchainés de concert en loups enragés contre un homme alors & dès-lors en proie aux plus cruelles adversités? Pouvez-vous croire qu'on eût insolemment farci les recueils de ses propres écrits de tous ces noirs libelles, si ceux qui les écrivoient & ceux qui les employoient n'eussent été inspirés par cette ligue, qui depuis long-tems graduoit sa marche en silence & prit alors en public son premier essor? La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même tems celle de ces venimeuses productions qu'on a pris grand soin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures j'aurois compris dès-lors tout le reste. Cela n'est pas difficile à qui peut les parcourir de sang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'ont senti, & bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réussi. C'est de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, & le plus souvent sans nommer ni lui ni ses livres, mais de faire en sorte que l'application de ce qu'on en diroit fût si claire que chacun la fit sur le champ. Depuis dix ans que l'on suit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop grossiers, qui par cela seul peuvent déplaire au public ou lui devenir suspects.

C'est dans les entretiens particuliers , dans les cercles , dans les petits comités secrets , dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes sont les présidens , que s'affilent les poignards dont on le crible sous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier sans emploi , sans projet , sans parti , sans crédit , a pu faire une affaire aussi importante & aussi universelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entreprise a pu paroître assez belle pour que tous les rangs sans exception se soient empressés d'y concourir *per fas & nefas* comme à l'œuvre la plus glorieuse. Si les auteurs de cet étonnant complot , si les chefs qui en ont pris la direction , avoient mis à quelque honorable entreprise la moitié des soins, des peines, du travail, du tems, de la dépense qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet , ils auroient pu se couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais 3) qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténèbres , dont il ne peut résulter pour eux ni bien ni honneur , mais

3) On me reprochera , j'en suis très-sûr , de me donner une importante prodigieuse. Ah si je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens , que mon sort seroit moins à plaindre !

seulement le plaisir d'assouvir en secret la plus lâche de toutes les passions , & dont encore la patience & la douceur de leur victime ne les laissera jamais jouir pleinement.

Il est impossible que vous ayez une juste idée de la position de votre J. J. ni de la maniere dont il est enlacé. Tout est si bien concerté à son égard qu'un Ange descendroit du Ciel pour le défendre sans y pouvoir parvenir. Le complot dont il est le sujet n'est pas de ces impostures jetées au hasard qui font un effet rapide mais passager , & qu'un instant découvre & détruit. C'est , comme il l'a senti lui-même , un projet médité de longue main , dont l'exécution lente & graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode , effaçant à mesure qu'elle avance & les traces des routes qu'elle a suivies & les vestiges de la vérité qu'elle a fait disparaître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de soin toute espece d'explication , les auteurs & les chefs de ce complot négligent de détruire , & dénaturer tout ce qui pourroit un jour servir à les confondre , & depuis plus de quinze ans qu'il est en pleine exécution , n'ont pas eu tout le tems qu'il leur falloit pour y réussir ? Plus ils avancent dans l'avenir , plus il leur est facile d'oblitérer

le passé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur disposition, ils pourroient sans risque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis sur les yeux de leur victime. Qui fait si ce moment n'est pas déjà venu? si par les mesures qu'ils ont eu tout le tems de prendre, ils ne pourroient pas dès-à-présent s'exposer à des confrontations qui confondroient l'innocence & feroient triompher l'imposture? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, &, si vous voulez, par un reste de crainte attachée au mensonge, de n'avoir jamais assez tout prévu. Je vous le répète: ils ont travaillé sans relâche à disposer toutes choses pour n'avoir rien à craindre d'une discussion régulière, si jamais ils étoient forcés d'y acquiescer, & il me paroît qu'ils ont eu tout le tems & tous les moyens de mettre le succès de leur entreprise à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles seroient désormais les ressources de J. J. & de ses défenseurs, s'il s'en osoit présenter? Où trouveroit-il des juges qui ne fussent pas du complot, des témoins qui ne fussent pas subornés, des conseils fideles qui ne l'égarassent pas? Seul contre toute une génération

liguée , d'où réclamerait-il la vérité que le mensonge ne répondit à sa place ? Quelle protection, quel appui trouveroit-il pour résister à cette conspiration générale ? Existe-t-il, peut-il même exister parmi les gens en place , un seul homme assez intègre pour se condamner lui-même , assez courageux pour oser défendre un opprimé dévoué depuis si long-tems à la haine publique , assez généreux pour s'animer d'un pareil zèle sans autre intérêt que celui de l'équité ? Soyez sûr que quelque crédit , quelque autorité que pût avoir celui qui oseroit élever la voix en sa faveur & réclamer pour lui les premières loix de la justice ; il se perdrait sans sauver son client , & que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire , commençant par l'écartier de manière ou d'autre , finiroit par tenir , comme auparavant , sa victime à sa merci. Rien ne peut plus la soustraire à sa destinée , & tout ce que peut faire un homme sage qui s'intéresse à son sort , est de rechercher en silence les vestiges de la vérité pour diriger son propre jugement , mais jamais pour le faire adopter par la multitude , incapable de renoncer par raison au parti que la passion lui a fait prendre.

Pour moi , je veux vous faire ici ma

confession sans détour. Je crois J. J. innocent & vertueux , & cette croyance est telle au fond de mon ame qu'elle n'a pas besoin d'autre confirmation. Bien persuadé de son innocence , je n'aurai jamais l'indignité de parler là-dessus contre ma pensée , ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique , comme j'ai fait jusqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aie étourdiment me porter à découvert pour son défenseur & forcer ses délateurs à quitter leur masque pour l'accuser hautement en face. Je ferois en cela une démarche aussi imprudente qu'inutile , à laquelle je ne veux point m'exposer. J'ai un état , des amis à conserver , une famille à soutenir , des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Don Quichotte & lutter contre les puissances pour faire un moment parler de moi , & me perdre pour le reste de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. & lui être utile sans m'exposer , à la bonne heure ; je le ferai de tout mon cœur. Mais si vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette & m'expose au blâme des miens , détrompez-vous ; je n'irai jamais jusques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait sans
manquer

manquer à votre parole , & me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne sortirions ni l'un ni l'autre aussi aisément que vous l'avez présumé.

R O U S S E A U.

Rassurez-vous, je vous prie ; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos résolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaît. Dans la démarche que j'aurois désiré de faire , j'avois plus pour objet notre entière & commune satisfaction que de ramener ni le public ni vos Messieurs aux sentimens de la justice & au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement aussi persuadé que vous de l'innocence de J. J. , je n'en suis pas régulièrement convaincu , puisque n'ayant pu l'instruire des choses qu'on lui impute , je n'ai pu ni le confondre par son silence , ni l'absoudre par ses réponses. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté sur l'homme , sans prononcer sur les faits qui combattent ce jugement , puisqu'ils manquent du caractère qui peut seul les constater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas assez de confiance en mes propres lumières pour croire qu'elles ne peuvent me tromper , & je resterois peut-être encore ici dans le doute , si le plus légitime & le plus fort des préjugés ne venoit à l'appui de

mes propres remarques, & ne me mon-
troit le mensonge du côté qui se refuse
à l'épreuve de la vérité. Loin de crain-
dre une discussion contradictoire, J. J.
n'a cessé de la rechercher, de provoquer
à grands cris ses accusateurs, & de dire
hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au
contraire ont toujours esquivé, fait le
plongeon, parlé toujours entr'eux à voix
basse, lui cachant avec le plus grand
soin leurs accusations, leurs témoins,
leurs preuves, sur-tout leurs personnes,
& fuyant avec le plus évident effroi toute
espece de confrontation. Donc ils ont
de fortes raisons pour la craindre, celles
qu'ils alléguent pour cela étant ineptes
au point d'être même outrageantes pour
ceux qu'ils en veulent payer, & qui, je
ne fais comment, ne laissent pas de s'en
contenter : mais pour moi, je ne m'en
contenterai jamais, & dès-là toutes leurs
preuves clandestines sont sans autorité
sur moi. Vous voilà dans le même cas
où je suis, mais avec un moindre degré
de certitude sur l'innocence de l'accusé,
puisque ne l'ayant point examiné par
vos propres yeux vous ne jugez de lui
que par ses écrits & sur mon témoignage.
Donc vos scrupules devroient être plus
grands que les miens, si les manœuvres
de ses persécuteurs que vous avez mieux

suivies , ne faisoient pour vous une espece de compensation. Dans cette position j'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous assurer de la vérité, étoit de la mettre à sa dernière & plus sûre épreuve , celle précisément qu'éluent si soigneusement vos Messieurs. Il me sembloit que sans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire: " Nous ne saurions approuver qu'aux dépens de la justice & de la sûreté publique , vous fassiez à un scélérat une grace tacite qu'il n'accepte point & qu'il dit n'être qu'une horrible barbarie que vous couvrez d'un beau nom. Quand cette grace en seroit réellement une , étant faite par force elle change de nature ; au lieu d'être un bienfait elle devient un cruel outrage , & rien n'est plus injuste & plus tyrannique que de forcer un homme à nous être obligé malgré lui. C'est sans doute un des crimes de J. J. de n'avoir , au lieu de la reconnoissance qu'il vous doit , qu'un dédain plus que méprisant pour vous & pour vos manœuvres. Cette impudence de sa part mérite en particulier une punition fortable , & cette punition que vous lui devez & à vous-mêmes est de le confondre , afin que forcé de reconnoître enfin votre indulgence il ne jette plus des nuages sur les motifs qui

vous font agir. Que la confusion d'un hypocrite aussi arrogant soit, si vous voulez, sa seule peine, mais qu'il la sente, pour l'édification, pour la fureté publique, & pour l'honneur de la génération présente qu'il paroît dédaigner si fort. Alors seulement on pourra sans risque le laisser errer parmi nous avec honte, quand il sera bien authentiquement convaincu & démasqué. Jusques à quand souffrirez-vous cet odieux scandale, qu'avec la sécurité de l'innocence le crime ose insolemment provoquer la vertu qui gauchit devant lui & se cache dans l'obscurité? C'est lui qu'il faut réduire à cet indigne silence que vous gardez lui présent: sans quoi l'avenir ne voudra jamais croire que celui qui se montre seul & sans crainte est le coupable, & que celui qui bien escorté n'ose l'attendre, est l'innocent. ”

En leur parlant ainsi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur imposture, & par la discussion contradictoire des faits, nous aurions pu porter un jugement certain sur les accusateurs & sur l'accusé, & prononcer définitivement entr'eux & lui. Vous dites que les juges & les témoins entrant tous dans la ligue auroient rendu la prévarication très-

facile à exécuter, très-difficile à découvrir, & cela doit être : mais il n'est pas impossible aussi que l'accusé n'eût trouvé quelque réponse imprévue & péremptoire qui eût démonté toutes leurs batteries & manifesté le complot. Tout est contre lui, je le fais, le pouvoir, la ruse, l'argent, l'intrigue, le tems, les préjugés, son ineptie, ses distractions, son défaut de mémoire, son embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence & la vérité qui seules lui ont donné l'assurance de rechercher, de demander, de provoquer avec ardeur ces explications qu'il auroit tant de raisons de craindre si sa conscience dépositoit contre lui. Mais ses desirs attiédés ne sont plus animés, ni par l'espoir d'un succès qu'il ne peut plus attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, & sentez ce qu'il doit penser de la génération présente & de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de son estime, & de quel prix pourroient être à ses yeux les caresses sinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de si fausses avec des cœurs pleins d'averfion pour lui ? Leur duplicité, leur trahison, leur perfidie.

ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable, & ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincèrement avec les mêmes démonstrations qu'ils employeroient si long-tems en dérision à faire de lui le jouet de la canaille ?

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans & vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux & cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, & que réparant leur longue injustice ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire oublier leurs outrages, pourroit-il oublier la bassesse & l'indignité de leur conduite, pourroit-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu scélérat ; moins inique, n'en seroit que plus abjecte, & que s'avilir autour d'un monstre à tant de maneges insidieux étoit se mettre soi-même au-dessous de lui ? Non, il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes, comment pourroit-il être touché de leurs éloges ? Comment pourroit-il agréer le retour tardif & forcé de leur estime, ne pouvant plus

lui-même en avoir pour eux ? Non , ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir , ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique & décisive qu'il n'a pu jamais obtenir & qu'il a cessé de désirer , étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus , même avec la plus éclatante justification , jeter aucune véritable douceur dans sa vieillesse. Il est désormais trop étranger ici-bas pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir , il reste tranquille , en attendant avec la mort la fin de ses peines , & ne voit plus qu'avec indifférence le sort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins est encore à sa portée ; je consacre ma vie à la lui donner & je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il est l'objet ; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent ; nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui , & moi je ne l'ai recherché que dans

L'efpoir de le trouver digne de mon amitié, & l'épreuve n'ceffaire pour porter un jugement éclairé fur fon compte, ayant été long-tems autant recherchée par lui qu'écartée par vos Messieurs, forme un préjugé qui fupplée autant qu'il fe peut à cette épreuve, & confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen auffi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois qu'il fe feroit consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un feul cœur d'homme qui s'ouvrît au sien, qui fentît fes peines & qui les plaignît ; l'estime franche & pleine d'un feul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement & je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre, nous pouvons lui rendre dans fes vieux jours la douceur d'une fociété véritable qu'il a perdue depuis fi long-tems & qu'il n'efpéroit plus retrouver ici-bas. Laissons le public dans l'erreur où il fe complait & dont il eft digne, & montrons feulement à celui qui en eft la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard; il ne s'y trompera point au vôtre, & fi vous venez à lui avec les fentimens qui lui font dûs, vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui feront d'autant plus fenfibles qu'il ne

les attendoit plus de personne, & avec le cœur que je lui connois, il n'avoit pas besoin d'une si longue privation pour lui en faire sentir le prix. Que ses persécuteurs continuent de triompher, il verra leur prospérité sans peine : le desir de la vengeance ne le tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs succès il les plaint encore, & les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triste jouissance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts & démasqués ? Tant de soins qu'ils se donnent, tant de mesures qu'ils prennent sans relâche depuis tant d'années, ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris assez ? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de mensonges & d'impostures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe par quelque fissure. L'immense édifice de ténèbres qu'ils ont élevé autour de lui ne suffit pas pour les rassurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur mystère & les exposer à se voir confondus. Sa mort même loin de les tranquilliser doit augmenter leurs alarmes. Qui sait s'il n'a point trouvé

quelque confident discret qui , lorsque l'animosité du public cessera d'être attifée par la présence du condamné , fera pour se faire écouter le moment où les yeux commenceront à s'ouvrir ? Qui fait si quelque dépositaire fidele ne produira pas en tems & lieu de telles preuves de son innocence , que le public forcé de s'y rendre sente & déplore sa longue erreur ? Qui fait si dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir , que le remords fasse parler ? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaisons imaginables ; on craint toujours qu'il n'en reste quelqu'une qu'on n'a pas prévue , & qui fasse découvrir la vérité quand on y pensera le moins. La prévoyance a beau travailler , la crainte est encore plus active , & les auteurs d'un pareil projet ont sans y penser sacrifié à leur haine le repos du reste de leurs jours.

Si leurs accusations étoient véritables & que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint , l'ayant une fois démasqué pour l'acquies de leur conscience & déposé leur secret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public , ils se reposeroient sur eux du reste , cesseroient de s'occuper du coupable & ne penseroient plus à lui. Mais l'œil inquiet & vigilant qu'ils ont sans

cesse attaché sur lui, les émissaires dont ils l'entourent, les mesures qu'ils ne cessent de prendre pour lui fermer toute voie à toute explication, pour qu'il ne puisse leur échapper en aucune sorte, décelent avec leurs alarmes la cause qui les entretient & les perpétue: elles ne peuvent plus cesser quoi qu'ils fassent; vivant ou mort il les inquiétera toujours, & s'il aimoit la vengeance, il en auroit une bien assurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entassées, ils ne cesseront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs succès & de toutes leurs prospérités. Ils ont employé toutes les ressources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres; à force d'ajouter moyens sur moyens ils les ont tous épuisés, & loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des ressources en lui-même qu'il ne connoitroit pas sans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux ni de personne; & de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte sensible à son ame qu'ils ne lui aient portée; mais en lui faisant tout le mal qu'ils lui pouvoient faire, ils

Pont forcé de se réfugier dans des asyles où il n'est plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier & se moquer de leur impuissance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur situation & adoucir la sienne. Leur rage devenue impuissante n'a fait que s'irriter en voulant s'affouvir.

Au reste il ne doute point que malgré tant d'efforts, le tems ne leve enfin le voile de l'imposture & ne découvre son innocence. La certitude qu'un jour on sentira le prix de sa patience contribue à la soutenir, & en lui tout ôtant ses persécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance & l'espoir. « Si ma mémoire devoit, dit-il, s'éteindre avec moi, je me consolerois d'avoir été si mal connu des hommes dont je serois bientôt oublié; mais puisque mon existence doit être connue après moi par mes livres & bien plus par mes malheurs, je ne me trouve point, je l'avoue, assez de résignation pour penser sans impatience, moi qui me sens meilleur & plus juste qu'aucun homme qui me soit connu, qu'on ne se souviendra de moi que comme d'un monstre, & que mes écrits, où le cœur qui les dicta est empreint à chaque page,

passeront pour les déclamations d'un tartuffe qui ne cherchoit qu'à tromper le public. Qu'auront donc servi mon courage & mon zele, si leurs monumens loin d'être utiles aux bons *) ne font qu'aigrir & fomenter l'animosité des méchans, si tout ce que l'amour de la vertu m'a fait dire sans crainte & sans intérêt ne fait à l'avenir, comme aujourd'hui, qu'exciter contre moi la prévention & la haine, & ne produit jamais aucun bien, si au lieu des bénédictions qui m'étoient dues, mon nom que tout devoit rendre honorable n'est prononcé dans l'avenir qu'avec imprécation ! Non, je ne supporterois jamais une si cruelle idée ; elle absorberoit tout ce qui m'est resté de courage & de constance. Je consentirois sans peine à ne point exister dans la mémoire des hommes, mais je ne puis consentir, je l'avoue, à y rester diffamé ; non, le Ciel ne le permettra point, & dans quelque état que m'ait réduit la destinée, je ne désespérerai jamais de la providence, sachant bien

*) Jamais les discours d'un homme qu'on croit parler contre sa pensée ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui pensant mal de moi disent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent & même très-fotttement. Ce sont ceux-là qui sont vraiment des tartuffes.

qu'elle choisit son heure & non pas la nôtre, & qu'elle aime à frapper son coup au moment qu'on ne l'attend plus. Ce n'est pas que je donne encore aucune importance, & sur-tout par rapport à moi, au peu de jours qui me restent à vivre, quand même j'y pourrois voir renaître pour moi toutes les douceurs dont on a pris peine à tarir le cours. J'ai trop connu la misere des prospérités humaines pour être sensible à mon âge à leur tardif & vain retour, & quelque peu croyable qu'il soit, il leur seroit encore plus aisé de revenir qu'à moi d'en reprendre le goût. Je n'espere plus & je desire très-peu de voir de mon vivant la révolution qui doit désabuser le public sur mon compte. Que mes persécuteurs jouissent en paix, s'ils peuvent, toute leur vie du bonheur qu'ils se sont fait des miseres de la mienne. Je ne desire de les voir ni confondus ni punis, & pourvu qu'enfin la vérité soit connue, je ne demande point que ce soit à leurs dépens : mais je ne puis regarder comme une chose indifférente aux hommes le rétablissement de ma mémoire & le retour de l'estime publique qui m'étoit due. Ce seroit un trop grand malheur pour le genre-humain que la maniere dont on a procédé à mon égard servit de modele & d'exemple, que

L'honneur des particuliers dépendit de tout imposteur adroit, & que la société, foulant aux pieds les plus saintes loix de la justice, ne fût plus qu'un ténébreux brigandage de trahisons secrètes, & d'impostures adoptées sans confrontation, sans contradiction, sans vérification, & sans aucune défense laissée aux accusés. Bientôt les hommes à la merci les uns des autres n'auroient de force & d'action que pour s'entre-déchirer entr'eux, sans en avoir aucune pour la résistance; les bons, livrés tout-à-fait aux méchans, deviendroient d'abord leur proie, enfin leurs disciples; l'innocence n'auroit plus d'asyle, & la terre devenue un enfer ne seroit couverte que de Démons occupés à se tourmenter les uns & les autres. Non, le Ciel ne laissera point un exemple aussi funeste ouvrir au crime une route nouvelle inconnue jusqu'à ce jour; il découvrira la noirceur d'une trame aussi cruelle. Un jour viendra, j'en ai la juste confiance, que les honnêtes gens béniront ma mémoire & pleureront sur mon sort. Je suis sûr de la chose, quoique j'en ignore le tems. Voilà le fondement de ma patience & de mes consolations. L'ordre sera rétabli tôt ou tard, même sur la terre, je n'en doute pas. Mes oppresseurs peuvent reculer le moment de

ma justification, mais ils ne sauroient empêcher qu'il ne vienne. Cela me suffit pour être tranquille au milieu de leurs œuvres : qu'ils continuent à disposer de moi durant ma vie, mais qu'ils se pressent; je vais bientôt leur échapper ».

Tels sont sur ce point les sentimens de J. J., & tels sont aussi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient pas de sonder la profondeur, il doit passer le reste de ses jours dans le mépris & l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressentiment qu'après sa mort & celle de ses persécuteurs leurs trames seront découvertes & sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroît si bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, & tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs ; il n'est pas même à présumer qu'elle le soit long-tems dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, & cette volonté viendra sûrement à plusieurs si-tôt que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du pu-

blic , il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apperçoive la mauvaise foi de ceux qui les dirigent , & qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font , il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte , & d'employer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas & déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt , l'animosité , la crainte , les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres , un tems peut venir où leur passion calmée & leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils font aujourd'hui témoins & complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu , de ce qu'on lui a fait faire , & de l'effet de tout cela pour abuser le public ? que , trouvant d'honnêtes gens empressés à la recherche de la vérité défigurée , ils ne feront point tentés de se rendre encore nécessaires en la découvrant , comme ils le font maintenant pour la cacher , de se donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confiance des Grands & qu'ils savent des anecdotes ignorées du public ? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-

uns indiscrets ou véridiques , sur-tout à l'heure où prêts à fortir de cette vie ils feront sollicités par leur conscience à ne pas emporter leur coulpe avec eux ? Enfin pourquoi les réflexions que vous & moi faisons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'esprit de plusieurs personnes , quand elles examineront de sang-froid la conduite qu'on a tenue & la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu ? On sentira qu'il est beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait existé réellement , qu'il ne l'est que la crédulité publique enhardissant les imposteurs , les ait portés à le peindre ainsi successivement , & en enchérissant toujours , sans s'appercevoir qu'ils passoient même la mesure du possible. Cette marche , très-naturelle à la passion , est un piège qui la décele & dont elle se garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un registre exact de ce que , selon vos Messieurs , il a fait , dit , écrit , imprimé depuis qu'ils se sont emparés de sa personne , joint à tout ce qu'il a fait réellement , trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu suffire à tant de choses. Tous les livres qu'on lui attribue , tous les propos qu'on lui fait tenir , sont aussi concordans & aussi naturels que les faits qu'on lui impute , & tout

cela toujours si bien prouvé qu'en admettant un seul de ces faits on n'a plus droit d'en rejeter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul & de bon sens, on verra que tant de choses sont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela, ni se trouver en tant de lieux différens en si peu de tems; qu'il y a par conséquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entassées, & qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des mensonges, ne sauroient établir que les autres sont des vérités. La force même & le nombre de toutes ces preuves suffiront pour faire soupçonner le complot, & dès-lors toutes celles qui n'auront pas subi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accusé perdront leur autorité, & il ne restera contre lui de charges solides que celles qui lui auront été connues & dont il n'aura pu se justifier; c'est-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, & dont vos Messieurs ont tiré un si grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'est dans cette persuasion qu'il me paroît raisonnable qu'il se console des outrages de ses contemporains & de leur injustice. Quoiqu'ils puissent faire, ses li-

vres transmis à la postérité montreront que leur Auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre , & sa vie réglée, simple, uniforme, & la même depuis tant d'années, ne s'accordera jamais avec le caractère affreux qu'on veut lui donner. Il en fera de ce ténébreux complot formé dans un si profond secret ; développé avec de si grandes précautions & suivi avec tant de zèle, comme de tous les ouvrages des passions des hommes qui sont passagers & périssables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le siècle où vécut J. J. la même horreur que ce siècle marque pour lui, & que ce complot immortalisant son Auteur, comme Erostrate, passera pour un chef-d'œuvre de génie & plus encore de méchanceté.

L E F R A N Ç O I S .

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accomplissement de cette prédiction, mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance, & à voir le tour qu'a pris cette affaire je jugerois que des multitudes de caractères & d'événemens décrits dans l'histoire n'ont peut-être d'autre fondement que l'invention de ceux qui se sont avisés de les affirmer. Que le tems fasse triompher la vérité, c'est ce qui doit arriver très-souvent, mais que cela arrive toujours, comment le fait-on, &

sur quelle preuve peut-on l'assurer? Des vérités long-tems cachées se découvrent enfin par quelques circonstances fortuites. Cent mille autres peut-être resteront à jamais offusquées par le mensonge, sans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître & de les manifester; car tant qu'elles restent cachées, elles sont pour nous comme n'existant pas. Otez le hasard qui en fait découvrir quelque-une, elle continueroit d'être cachée, & qui fait combien il en reste pour qui ce hasard ne viendra jamais? Ne disons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'est ce qu'il nous est impossible de savoir, & il est bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ses traces il fait plus souvent triompher le mensonge, sur-tout quand les hommes ont intérêt à le soutenir. Les conjectures sur lesquelles vous croyez que le mystère de ce complot sera dévoilé me paroissent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plausibles qu'à vous. La ligue est trop forte, trop nombreuse; trop bien liée pour pouvoir se dissoudre aisément, & tant qu'elle durera comme elle est, il est trop périlleux de s'en détacher pour que personne s'y hasarde sans autre intérêt que celui de la justice. De tant de fils divers qui composent cette trame, cha-

cun de ceux qui la conduisent ne voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoisinent. Le concours général du tout n'est apperçu que des directeurs, qui travaillent sans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens, les contradictions, & à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des choses incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'est, pour ainsi dire, que le magasin des matériaux, dans lequel les entrepreneurs faisant un triage choisiront à loisir les choses assortissantes qui peuvent s'accorder, & rejetant celles qui tranchent, répugnent & se contredisent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit leur effet. *Inventez toujours*, disent-ils aux ligueurs subalternes, *nous nous chargeons de choisir & d'arranger après.* Leur projet est, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs fatellites, & de les arranger en un corps d'histoire disposée avec tant d'art, & travaillée avec tant de soin, que tout ce qui est absurde & contradictoire, loin de paroître un tissu de fables grossieres, paroitra l'effet de l'inconséquence de l'homme, qui avec des passions diver-

ses & monstrueuses, vouloit le blanc & le noir, & passoit sa vie à faire & défaire, faute de pouvoir accomplir ses mauvais desseins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après sa mort, doit par les pieces & les preuves dont il sera muni fixer si bien le jugement du public sur sa mémoire, que personne ne s'avise même de former là-dessus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt, la même affection, dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de son vivant, & pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à regret un caractère affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de sa plume & de ses talens, mais tournés de façon à le rendre odieux encore par-là, comme si dire & prouver également le pour & le contre, tout persuader & ne rien croire, eût été le jeu favori de son esprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choisi pour cela, saura comme l'Aletès du Tasse,

*Menteur adroit, savant dans l'art de
nuire,*

Sous la forme d'éloge habiller la satire.

Ses livres, dites-vous, transmis à la postérité, déposeront en faveur de leur

Auteur. Ce fera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penseront comme vous & moi sur ces livres. Mais savez-vous à quel point on peut les défigurer, & tout ce qui à déjà été fait pour cela avec le plus grand succès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire sans que le public le voye ou le trouve mauvais? Cet argument tiré de ses livres a toujours inquiété nos Messieurs. Ne pouvant les anéantir, & leurs plus malignes interprétations ne suffisant pas encore pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification, & cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible est devenue par la connivence du public de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque piece. Ces impressions éparées ont disparu depuis long-tems, & le peu d'exemplaires qui peuvent rester, cachés dans quelques cabinets, n'ont excité la curiosité de personne pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, grossis de critiques outrageantes, de libelles vénimeux, & faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'Auteur, d'en altérer les maximes & d'en changer peu-à-peu l'esprit, ont été dans cette vue arrangés & falsifiés avec beaucoup d'art, d'abord seulement

lement par des retranchemens qui supprimant les éclairciffemens nécessaires, altéroient le sens de ce qu'on laissoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire passer pour des fautes d'impression, mais qui produisoient des contresens terribles, & qui fidelement transcrites à chaque impression nouvelle ont enfin substitué par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux réussir dans ce projet on a imaginé de faire de belles éditions, qui par leur perfection typographique fissent tomber les précédentes & restassent dans les bibliothèques; & pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéresser l'Auteur même par l'appât du gain, & on lui a fait pour cela, par le Libraire chargé de ces manœuvres, des propositions assez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir ainsi la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de l'Auteur que des épreuves correctes, & de tirer à son insu les feuilles destinées pour le public, & où le texte eût été accommodé selon les vues de nos Messieurs. Rien n'eût été si facile, par la maniere dont il est enlacé, que de lui cacher ce petit manège, & de le faire ainsi servir lui-même à autoriser la fraude dont il devoit être la victime &

qu'il eût ignorée , croyant transmettre à la postérité une édition fidele de ses écrits. Mais soit dégoût, soit paresse, soit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refusé à la proposition, il a défavoué dans une protestation signée tout ce qui s'imprimeroit désormais sous son nom. L'on a donc pris le parti de se passer de lui & d'aller en avant comme s'il participoit à l'entreprise. L'édition se fait par souscription, & s'imprime, dit-on, à Bruxelles, en beau papier, beaux caracteres, belles estampes. On n'épargnera rien pour la prôner dans toute l'Europe, & pour en vanter sur-tout l'exactitude & la fidélité dont on ne doutera pas plus que de la ressemblance du portrait publié par l'ami Hume. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pieces refondues ou fabriquées par nos Messieurs, on aura grand soin de les munir de titres plus que suffisans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, & qui ne s'avisera pas si tard de faire le difficile sur leur authenticité.

R O U S S E A U.

Mais comment! cette déclaration de J. J. dont vous venez de parler ne lui servira donc de rien pour se garantir de toutes ces fraudes, & quoiqu'il puisse dire, vos Messieurs feront passer sans ob-

stacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer sous son nom ?

LE FRANÇOIS.

Bien plus, ils ont su tourner contre lui jusqu'à son désaveu. En le faisant imprimer eux-mêmes ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que voyant ses mauvais principes mis à découvert & consignés dans ses écrits il tâchoit de se disculper en rendant leur fidélité suspecte. Passant habilement sous silence les falsifications réelles, ils ont fait entendre qu'il accusoit d'être falsifiés des passages que tout le monde fait bien ne l'être pas, & fixant toute l'attention du public sur ces passages, ils l'ont ainsi détourné de vérifier leurs infidélités. Supposez qu'un homme vous dise : J. J. dit qu'on lui a volé des poires, & il ment ; car il a son compte de pommes ; donc on ne lui a point volé de poires : ils ont exactement raisonné comme cet homme-là, & c'est sur ce raisonnement qu'ils ont persiflé sa déclaration. Ils étoient si sûrs de son peu d'effet qu'en même tems qu'ils la faisoient imprimer, ils imprimoient aussi cette prétendue traduction du Tasse tout exprès pour la lui attribuer, & qu'ils lui ont en effet attribuée, sans la moindre objection de la part du public ; comme si cette manière d'écrire aride & fautil-

lante, sans liaison, sans harmonie & sans grace, étoit en effet la sienne. De sorte que, selon eux, tout en protestant contre tout ce qui paroîtroit désormais sous son nom, ou qui lui seroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage, non-seulement sans s'en cacher, mais ayant grand'peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface singeresse qu'ils ont mise à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdise aussi grossiere, une aussi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde & révolter contre l'impudence de nos Messieurs poussée ici jusqu'à la bêtise? point du tout; en réglant leurs manœuvres sur la disposition où ils ont mis le public, sur la brédulité qu'ils lui ont donnée, ils sont bien plus sûrs de réussir que s'ils agissoient avec plus de finesse. Dès qu'il s'agit de J. J, il n'est besoin de mettre ni bon sens ni vraisemblance dans les choses qu'on en débite; plus elles sont absurdes & ridicules; plus on s'empresse à n'en pas douter. Si d'A*** ou D*** s'avisent d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant passer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes très-distinctement, & chacun seroit très-surpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monstruosité.

Nos Messieurs sentent si bien cet avantage & savent si bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruses d'employer des manœuvres pleines d'audace & d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend & s'en plaint personne n'y veuille ajouter foi. Quand, par exemple, un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J. J. vient souvent chez lui voir & corriger les épreuves de ces éditions frauduleuses qu'ils font de ses écrits, qui est-ce qui croira que J. J. ne connoit pas l'imprimeur Simon, & n'avoit pas même ouï parler de ces éditions quand ce discours lui revint? Quand encore on verra son nom pompeusement étalé dans les listes des souscripteurs de livres de prix, qui est-ce qui dès-à-présent & dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces souscriptions prétendues sont là mises à son insu, ou malgré lui, seulement pour lui donner un air d'opulence & de prétention qui démente le ton qu'il a pris? Et cependant. . . .

R O U S S E A U.

Je fais ce qu'il en est, car il m'a protesté n'avoir fait en sa vie qu'une seule

K 3

souscription, savoir celle pour la statue de M. de Voltaire *).

*) *Lettre de M. Rousseau à M. De La Tourette.*

à Lyon le 2 Juin 1770.

J'apprends, Monsieur, qu'on a formé le projet d'élever une statue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous ceux qui sont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entreprise. J'ai payé assez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour oser y prétendre, & je vous supplie de vouloir bien interposer vos bons offices pour me faire inscrire au nombre des souscrivans. J'espère, Monsieur, que les bontés dont vous m'honorez & l'occasion pour laquelle je m'en prévauz ici, vous feront aisément pardonner la liberté que je prends. Je vous salue, Monsieur, très-humblement & de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. De La Tourette, relative à la précédente, transcrite sur l'original.

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous savez peut-être, Monsieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jaques Rousseau vous avait écrit une lettre, par laquelle il souscrivait entre vos mains pour certaine statue. Je vous prie de me dire si la chose est vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne venissent point admettre d'étranger. Ceci est une galanterie toute Française. Ceux qui l'ont imaginée sont tous ou artistes ou amateurs. M. le Duc de Choiseul est à la tête, & trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette se trouvât vrai.

Mde, Denis vous fait les plus sinceres compli-

LE FRANÇOIS.

Hé bien, Monsieur, cette seule souscription qu'il a faite est la seule dont on ne fait rien; car le discret d'A*** qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette souscription est moins une générosité qu'une vengeance; mais c'est une vengeance à la Jean-Jaques que Voltaire ne lui rendra pas.

Vous devez sentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne, & dans aucun tems, il ne peut raisonnablement espérer que la vérité perce à son égard à travers les filets tendus autour de lui, & dans lesquels en s'y débattant il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive est trop hors de l'ordre commun des choses pour pouvoir jamais être cru, & ses protestations même ne feront qu'attirer sur lui les reproches d'impudence & de mensonge que méritent ses ennemis.

Donnez à J. J. un conseil, le meilleur peut-être qui lui reste à suivre, environné comme il est d'embûches & de pièges, où chaque pas ne peut manquer de l'attirer: c'est de rester, s'il se peut, im-

mens. Agréez, Monsieur, les assurances de mon tendre attachement pour vous & pour toute votre famille.

mobile, de ne point agir du tout *), de n'acquiescer à rien de ce qu'on lui propose, sous quelque prétexte que ce soit, & de résister même à ses propres mouvemens tant qu'il peut s'abstenir de les suivre. Sous quelque face avantageuse qu'une chose à faire ou à dire se présente à son esprit, il doit compter que dès qu'on lui laisse le pouvoir de l'exécuter, c'est qu'on est sûr d'en tourner l'effet contre lui & de la lui rendre funeste. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falsifications de ses livres & contre tous les écrits pseudonymes qu'on fait courir journellement sous son nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence & dont on pût moins abuser pour lui nuire, que la déclaration dont nous venons de parler? & cependant vous seriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, & il a dû sentir cela de lui-même par le soin qu'on

*) Il ne m'est pas permis de suivre ce conseil en ce qui regarde la juste défense de mon honneur. Je dois jusqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, sinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me sont ôtés, je le fais; mais sans aucun espoir de succès tous les efforts possibles quoiqu'inutiles n'en sont pas moins de mon devoir, & je ne cesserai de les faire jusqu'à mon dernier soupir. *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

a pris de la faire imprimer à son insu : car il n'a sûrement pas pu croire qu'on ait pris ce soin pour lui faire plaisir. L'Écrit sur le Gouvernement de Pologne *) qu'il n'a fait que sur les plus touchantes instances, avec le plus parfait désintéressement, & par les seuls motifs de la plus pure vertu, sembloit ne pouvoir qu'honorer son auteur & le rendre respectable, quand même cet écrit n'eût

*) Cet écrit est tombé dans les mains de M. d'A*** peut-être aussi-tôt qu'il est sorti des miennes, & Dieu fait quel usage il en a su faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit en venant me dire adieu à son départ de Paris qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela j'ai jugé en y repensant qu'il me croyoit l'auteur de l'article, & je ne doute pas qu'il n'y ait du d'A*** dans cette affaire, aussi bien que dans celle d'un certain Comte Zanowisch Dalmate, & d'un prêtre aventurier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'A*** ne me surprennent plus, j'y suis tout accoutumé. Je ne puis assurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais, cet article à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé & je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme & un bon patriote, & si j'avois la fantaisie & les moyens de faire insérer des articles dans les gazettes, j'aurois assurément des choses plus pressées à dire & plus importantes pour moi que des satires du Comte Wielhorski. Le succès de toutes ces menées est un effet nécessaire du système de conduite que l'on suit à mon égard. Qu'est-ce qui pourroit empêcher de réussir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne fais rien, à quoi je ne peux rien, & que tout le monde favorise ?

été qu'un tissu d'erreurs. Si vous saviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit étoit sollicité, l'usage qu'on s'est empressé d'en faire & le tour qu'on a su lui donner, vous sentiriez parfaitement combien il eût été à désirer pour l'auteur que résistant à toute cajolerie, il se refusât à l'appât de cette bonne œuvre, qui de la part de ceux qui la sollicitoient avec tant d'instance, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuse pour lui. En un mot, s'il connoît sa situation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchisse, que toute proposition qu'on lui fait & quelque couleur qu'on y donne, a toujours un but qu'on lui cache & qui l'empêcheroit d'y consentir si ce but lui étoit connu. Il doit sentir sur-tout que le motif de faire du bien ne peut être qu'un piège pour lui de la part de ceux qui le lui proposent, & pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la suite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui présenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin n'étant plus dans sa position en puissance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut désormais faire de mieux est de s'abstenir tout-à-fait d'agir, de peur de mal faire sans le voir

ni le vouloir , comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux instances des gens qui l'environnent, & qui ont toujours leur leçon toute faite sur les choses qu'ils doivent lui proposer. Sur-tout qu'il ne se laisse point émouvoir par le reproche de se refuser à quelque bonne œuvre, sûr au contraire que si c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réuniroit pour l'en empêcher, de peur qu'il n'en eût le mérite, & qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer & défigurer ses écrits, & pour lui en attribuer aux quels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires, & puisqu'ayant sous les yeux ses livres, tels à-peu-près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît si forte à l'un & à l'autre contre l'affreux caractère qu'on prête à l'auteur, puisqu'au contraire on les a su mettre au rang de ses crimes, que la profession de foi du Vicaire est devenue un écrit impie, l'Héloïse un roman obscène, le Contrat Social un livre séditieux, puisqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui sur la

scène tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, & dont nul n'a senti la comique absurdité, puisqu'enfin ces écrits, tels qu'ils existent, n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort, quand on les aura mis dans l'état projeté pour rendre sa mémoire odieuse, & quand les auteurs du complot auront eu tout le tems d'effacer toutes les traces de son innocence & de leur imposture? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans & pourvoyans qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, & les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre? Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises, qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le siècle où nous vivons de tous les autres, est l'esprit méthodique & conséquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici les opinions erroient sans suite & sans règle au gré des passions des hommes; & ces passions s'entrechoquant sans cesse, faisoient flot-

ter le public de l'une à l'autre sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leur marche & leurs regles, & ces regles auxquelles le public est asservi sans qu'il s'en doute, s'établissent uniquement sur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en un corps sous des chefs, ces chefs, par l'art de l'intrigue auquel ils se sont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le sont par elle de la réputation, même de la destinée des particuliers & par eux de celle de l'Etat. Leur essai fut fait sur J. J. & la grandeur du succès qui dût les étonner eux-mêmes, leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils songerent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la société, ceux sur-tout qui disposés comme eux aux secrètes intrigues & aux mines souterraines, ne pouvoient manquer de rencontrer & d'éventer souvent les leurs. Ils leur firent sentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux sous les pas des hommes, que nul ne trouvât plus d'assiette solide & ne pût marcher que sur des terrains contremisés. Ils se donnerent des chefs principaux qui de leur coté di-

rigant fourdement toutes les forces publiques sur les plans convenus entr'eux, rendent infallible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philosophique la méprisent & n'en sont pas estimés, mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente & cachée est la grande passion de tous, & que par une rencontre assez naturelle, cette haine commune est tombée sur les mêmes objets. Voilà comment le siècle où nous vivons est devenu le siècle de la haine & des secrets complots, siècle où tout agit de concert sans affection pour personne, où nul ne tient à son parti par attachement mais par aversion pour le parti contraire, où pourvu qu'on fasse le mal d'autrui nul ne se soucie de son propre bien.

R O U S S E A U.

C'étoit pourtant chez tous ces gens si haineux que vous trouviez pour J. J. une affection si tendre.

L E F R A N Ç O I S.

Ne me rappelez pas mes torts; ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'eussent fasciné l'esprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus si pompeusement étalées étoient presque aussi cho-

quantés à mes yeux qu'aux vôtres. J'y sentoís une forfanterie que je ne favois pas démêler, & mon jugement, subjugué mais non satisfait, cherchoit les éclairciffemens que vous m'avez donnés, fans favoir les trouver de lui-même.

Les complots ainsi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens assortis à cet effet. Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit sur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de mystere pour les faire mieux circuler. Les philosophes, pour conserver une certaine gravité, se font donné, en se faisant chefs de parti, des multitudes de petits élèves qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, & dont ils ont fait autant d'émissaires & d'opérateurs de fourdes iniquités; & répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient & qu'ils feignoient eux de vouloir cacher, ils étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous les rangs, sans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ses conjurés le sang d'un homme, sûrs que par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reste de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que

par des liens fragiles , au lieu que les chaînes du crime sont impossibles à rompre. L'expérience en est sensible dans l'histoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'estime & la bienveillance que sa droiture & la douceur de son commerce devoient naturellement inspirer, s'est éparpillé sans retour à la première épreuve, ou n'est resté que pour le trahir. Mais les complices de nos Messieurs n'oseront jamais ni les démasquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démasqués eux-mêmes, ni se détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien instruits de ce qu'ils savent faire pour l'exercer. Demeurant ainsi tous unis par la crainte plus que les bons ne le sont par l'amour, ils forment un corps indissoluble dont chaque membre ne peut plus être séparé.

Dans l'objet de disposer par leurs disciples de l'opinion publique & de la réputation des hommes, ils ont assorti leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs sectateurs les principes les plus propres à se les tenir inviolablement attachés, quelque usage qu'ils en veuillent faire, & pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinssent contrarier les leurs, ils l'ont sapée par la base en détruisant toute religion, tout libre-arbitre, par conséquent tout

remords, d'abord avec quelque précaution par la secrète prédication de leur doctrine, & ensuite tout ouvertement, lorsqu'ils n'ont plus eu de puissance réprimante à craindre. En paroissant prendre le contre-pied des Jésuites, ils ont tendu néanmoins-au même but par des routes détournées en se faisant comme eux chefs de parti. Les Jésuites se rendoient tout-puissans en exerçant l'autorité divine sur les consciences, & se faisant au nom de Dieu les arbitres du bien & du mal. Les philosophes ne pouvant usurper la même autorité se sont appliqués à la détruire, & puis en paroissant expliquer la nature *) à leurs dociles sectateurs, & s'en faisant les suprêmes interpretes, ils se sont établis en son nom une autorité non moins absolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroisse libre & ne régner sur les volontés que par la raison. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puissance comme celle de Carthage & de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient par conséquent incompatibles, puisque le système fondamental

*) Nos Philosophes ne manquent pas d'étaler pompeusement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre & vous verrez quel jargon métaphysique ils ont décoré de ce beau nom.

de l'un & de l'autre étoit de régner despotiquement. Chacun voulant régner seul ils ne pouvoient partager l'empire & régner ensemble ; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, fuyant plus adroitement les errements de l'autre, l'a supplanté en lui débauchant ses appuis, & par eux est venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher sur ses traces avec autant d'audace & plus de succès, puisque l'autre a toujours éprouvé de la résistance & que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée & non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles ; mais s'il renaissoit quelques vrais défenseurs du théisme, de la tolérance & de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles persécutions ; bientôt une inquisition philosophique, plus cauteleuse & non moins sanguinaire que l'autre, feroit brûler sans miséricorde quiconque oseroit croire en Dieu. Je ne vous déguiserai point qu'au fond du cœur je suis resté croyant moi-même aussi bien que vous. Je pense là-dessus, ainsi que J. J., que chacun est porté naturellement à croire ce qu'il desire, & que celui qui se sent digne du prix des âmes justes ne peut l'empêcher de l'espérer. Mais sur ce point

comme sur J. J. lui-même, je ne veux point professer hautement & inutilement des sentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, & ne faire ma véritable profession de foi que quand j'y serai forcé sous peine de mensonge.

Or cette doctrine de matérialisme & d'athéisme prêchée & propagée avec toute l'ardeur des plus zélés missionnaires, n'a pas seulement pour objet de faire dominer les chefs sur leurs profélytes, mais dans les mystères secrets où ils les emploient, de n'en craindre aucune indiscretion durant leur vie, ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le succès meurent avec leurs complices, auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrho* des Persans, objecté par J. J. à ceux qui disent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, & les imposteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui souvent leur servit de frein. Mais notre philosophie en délivrant ses prédicateurs de cette crainte, & leurs disciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon

des révélations non moins dangereuses qu'inutiles? Si l'on meurt on ne risque rien, selon eux, à se taire, & l'on risque tout à parler si l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis long-tems on n'entend plus parler de restitutions, de réparations, de réconciliations au lit de la mort; que tous les mourans sans repentir, sans remords, emportent sans effroi dans leur conscience le bien d'autrui, le mensonge & la fraude, dont ils la chargeront pendant leur vie? Et que serviroit même à J. J. ce repentir supposé d'un mourant, dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne transpireroient jamais au-dehors & ne parviendroient à la connoissance de personne? Ignorez-vous que tous les ligueurs surveillans les uns des autres forcent & sont forcés de rester fideles au complot, & qu'entourés, surtout à leur mort, aucun d'eux ne trouveroit pour recevoir sa confession, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires qui ne s'en chargeroient que pour l'enfvelir dans un secret éternel? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans & les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour

trionpher , même à force de tems , de l'imposture , & se manifester au public , quand tous les intérêts concourent à la tenir cachée , & qu'aucun ne porte à la révéler ?

R O U S S E A U .

Non , ce n'est pas à moi à vous dire cela , c'est à vous-même , & ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh ! dites-moi donc à votre tour quel intérêt , quel motif vous ramène de l'aversion , de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J. à des sentimens si différens ? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant & coupable , pourquoi le plaignez-vous si sincèrement aujourd'hui que vous le jugez innocent ? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt ? Non , Monsieur , il en est encore , & peut-être plus qu'on ne pense , qui sont plutôt abusés que séduits , qui sont aujourd'hui par foiblesse & par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde , mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent ; il les voit , trompés par ses soi-disant patrons , suivre sans le savoir les impressions de la haine , croyant

de bonne foi suivre celles de la pitié. Il y a dans la disposition publique un prestige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils se relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leurs cours naturel, & la tourbe elle-même, ouvrant enfin les yeux & voyant où l'on l'a conduite, s'étonneroit de son propre égarement. Cela, quoique vous en disiez, arrivera tôt ou tard. La question si cavalièrement décidée dans notre siècle sera mieux discutée dans un autre, quand la haine dans laquelle on entretient le public cessera d'être fomentée; & quand dans des générations meilleures celle-ci aura été mise à son prix, ses jugemens formeront des préjugés contraires; ce sera une honte d'en avoir été loué, & une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut distinguer encore, & les auteurs du complot, & ses directeurs des deux sexes, & leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le secret de l'imposture, d'avec le public qui trompé par eux, & le croyant réellement coupable, se prête sans scrupule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conscience éteinte dans les premiers n'y laisse plus de prise au re-

pentir. Mais l'égarément des autres est l'effet d'un prestige qui peut s'évanouir, & leur conscience rendue à elle-même peut leur faire sentir cette vérité si pure & si simple, que la méchanceté qu'on emploie à diffamer un homme prouve que ce n'est point pour sa méchanceté qu'il est diffamé. Si-tôt que la passion & la prévention cesseront d'être entretenues, mille choses qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frauduleuses de ses écrits dont vos Messieurs attendent un si grand effet, en produiront alors un tout contraire & serviront à les déceler, en manifestant aux plus stupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de son vivant par des traîtres en se cachant très-soigneusement de lui, portera tous les caractères des plus noirs libelles: enfin tous les manéges dont il est l'objet paroîtront alors ce qu'ils sont; c'est tout dire.

Que les nouveaux philosophes aient voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mît leur conscience à son aise de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'est de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant sur-tout que la prédication passionnée de cette doctrine a commencé précisément avec l'exécution du complot, & paroît tenir

à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engoïement d'athéisme est un fanatisme éphémère, ouvrage de la mode & qui se détruira par elle, & l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre, que ce n'est qu'une mutinerie contre sa conscience dont il sent le murmure avec dépit. Cette commode philosophie des heureux & des riches qui font leur paradis en ce monde, ne sauroit être long-tems celle de la multitude victime de leurs passions, & qui faute de bonheur en cette vie a besoin d'y trouver au moins l'espérance & les consolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété poussée jusqu'au fanatisme, dans un libertinage sans crainte & sans honte, une jeunesse sans discipline, des femmes sans mœurs *), des peuples sans foi, des

*) Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singulièrement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise & de loyauté. C'est être aussi loin des vertus qu'il est possible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reste il est très-naturel qu'à force de s'occuper de noirs complots, à force de se nourrir de bile & de fiel, on perde le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous les autres; c'est une des punitions des méchants.

Rois

Rois fans loi , fans supérieur qu'ils craignent & délivrés de toute espece de frein , tous les devoirs de la conscience anéantis , l'amour de la patrie & l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs , enfin nul autre lien social que la force ; on peut prévoir aisément , ce me semble , ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres instruits par leurs instituteurs même à n'avoir d'autre guide que leur intérêt ni d'autre Dieu que leurs passions , tantôt fourdement affamée , tantôt ouvertement dévastée , par-tout inondée de soldats *) , de comédiens , de filles publiques , de livres corrupteurs & de vices destructeurs , voyant naître & périr dans son sein des races indignes de vivre , sentira tôt ou tard dans ses calamités , le fruit des nouvelles instructions , & jugeant d'elles par leurs funestes effets prendra dans la même horreur & les professeurs & les disciples , & toutes ces doctrines cruelles qui laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens , & bornant tout à la jouissance de cette

*) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable quoique François , j'espère qu'il pourra comprendre au moins cette fois qu'Europe & France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

courte vie, rendent le siècle où elles re-
gnent aussi méprisable que malheureux.

Ces sentimens innés que la nature a
gravés dans tous les cœurs pour conso-
ler l'homme dans ses miseres & l'encou-
rager à la vertu, peuvent bien à force
d'art, d'intrigues & de sophismes, être
étouffés dans les individus, mais prompts
à renaître dans les générations suivantes
ils rameneront toujours l'homme à ses
dispositions primitives, comme la semen-
ce d'un arbre greffé redonne toujours le
sauvageon. Ce sentiment intérieur que
nos philosophes admettent quand il leur
est commode & rejettent quand il leur
est importun, perce à travers les écarts
de la raison, & crie à tous les cœurs que
la justice a une autre base que l'intérêt de
cette vie, & que l'ordre moral dont rien
ici-bas ne nous donne l'idée, a son siège
dans un système différent qu'on cherche
en vain sur la terre, mais où tout doit
être un jour ramené *). La voix de la
conscience ne peut pas plus être étouffée
dans le cœur humain que celle de la rai-

*) *De l'utilité de la Religion* : titre d'un beau livre
à faire, & bien nécessaire. Mais ce titre ne peut
être dignement rempli ni par un homme d'Eglise
ni par un auteur de profession. Il faudroit un hom-
me tel qu'il n'en existe plus de nos jours, & qu'il
n'en renaître de long-tems.

son dans l'entendement, & l'insensibilité morale est tout aussi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrationnable puissent vivre & mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiseront plus la passion qui les anime, quand cette passion se sera suffisamment assouvie, quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire; ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper, mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, & rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir & empêcher ce retour: mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, & le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable sera bien près de s'en convaincre & d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains, qui le complot & ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes & de connoître la vérité. C'est

alors que tous les monumens seront précieux, & que tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice & de la vérité peut sans se compromettre & doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissemens sur ce point, c'est préparer & remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel bénira, n'en doutez pas; une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons & dont il avoit grand besoin; l'une, d'avoir, & sur-tout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain; l'autre, d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout & toujours le droit naturel, & à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fautive qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi, & je vous exhorte à y concourir, puisque vous le pouvez faire sans risque & que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loisir & sans bruit

faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions, & reprenant autant qu'il se peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà les vestiges, fournir à ceux qui viendront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. sur tout cela, je ne doute point que nous ne tirassions de lui beaucoup de lumières qui resteroient à jamais éteintes, & que nous ne fussions surpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de sa part expliqueroient des énigmes qui sans cela demeureroient peut-être impénétrables par l'adresse de ses ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui j'en ai reçu de son propre mouvement des éclaircissements inattendus sur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonstance que je n'avois pu deviner & qui leur donnoit un tout autre aspect. Mais gêné par mes engagements & forcé de supprimer mes objections, je me suis souvent refusé malgré moi aux solutions qu'il sembloit m'offrir, pour ne pas paroître instruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous unissons pour former avec lui une société sincère & sans fraude, une fois sûr de notre droiture & d'être estimé de nous, il nous ouvrira son cœur

fans peine ; & recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il est naturellement si disposé , nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations sentiront la valeur , & qui du moins les mettront à portée de discuter contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra , mon cœur me l'assure , où sa défense aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile , honorera ceux qui s'en voudront charger , & les couvrira fans aucun risque d'une gloire aussi belle , aussi pure , que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

L E F R A N Ç O I S .

Cette proposition est tout-à-fait de mon goût , & j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté , sans risquer de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent , même une seule fois , ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs errements & à circonvenir comme eux un homme dont ils m'a-

voient fait de si affreux portraits , pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard , j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis long-tems déjà , malgré vos précautions & les miennes, vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres , & je vous prévien que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous: ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper ; moi sur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confiance , je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de me conduire , sans fausseté, de maniere à leur donner le moins d'ombre qu'il sera possible. S'ils ont quelque sujet de me craindre , ils en ont aussi de me ménager , & je me flatte qu'ils me connoissent trop d'honneur pour craindre des trahisons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuse donc pas de le voir quelquefois avec prudence & précaution : il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos sentimens à son égard , & si je ne puis lui révéler les mysteres de ses ennemis , il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le

tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance & transmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire disparoître, & qui fourniront un jour de puissans indices pour parvenir à la connoissance de la vérité. Je fais que ses papiers déposés en divers tems, avec plus de confiance que de choix, en des mains qu'il crut fideles, sont tous passés dans celles de ses persécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir & d'accommoder à leur gré les autres; ce qu'ils ont pu faire à discrétion, ne craignant ni examen ni vérification de la part de qui que ce fût, ni sur-tout des gens intéressés à découvrir & manifester leur fraude. Si depuis lors il lui reste quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à sa mort, & par les mesures prises il est bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commises pour tout saisir. Le seul moyen qu'il ait de les conserver est de les déposer secrètement, s'il est possible, en des mains vraiment fideles & sures. Je m'offre à partager avec vous les risques de ce dépôt, & je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paroisse un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que

j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, & pour le service de la vérité.

R O U S S E A U.

Et c'est aussi tout ce qu'il desire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, & que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur, est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes & vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient causer de grands désordres, & dont le succès même ne le toucheroit plus, ménageons-lui cette consolation pour sa dernière heure, que des mains amies lui ferment les yeux.

Fin du troisième Dialogue.

HISTOIRE

DU

PRÉCÉDENT ÉCRIT.

JE ne parlerai point ici du sujet, ni de l'objet, ni de la forme de cet Écrit; c'est ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précède; mais je dirai quelle étoit sa destination, quelle a été sa destinée, & pourquoi cette copie se trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues, malgré le serrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, & je touchois à la fin de cette douloureuse tâche, sans savoir, sans imaginer comment en pouvoir faire usage, & sans me résoudre sur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture & quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient sous le nom d'amis. Frappé sur-tout de l'insigne duplicité de***, que j'avois estimé au point de lui confier mes confessions, & qui du plus sacré dépôt de l'amitié n'avoit fait

qu'un instrument d'imposture & de trahison, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce tems-là, & dont toutes les manœuvres m'annonçoient si clairement les intentions? Leur confier mon manuscrit n'étoit autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs, & la manière dont j'étois enlacé ne me laissoit plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix & ne trouvant plus que perfidie & fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence & par celui de leur iniquité, s'éleva par un élan jusqu'au siège de tout ordre & de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la providence, & de remettre à elle seule l'entière disposition du dépôt que je desirois laisser en de sûres mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit, & de la déposer dans une Eglise sur un Autel; & pour rendre cette démarche aussi solennelle qu'il étoit possible, je choisîs le grand Autel de l'Eglise de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt seroit plus

aifément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, & tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuscrit jusques sous les yeux du Roi; ce qui étoit tout ce que j'avois à désirer de plus favorable, & qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon Ecrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile & sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Chœur reste vuide, seroit le jour où j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'Autel & d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus sûrement ma démarche, j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des choses & la disposition du Chœur & de ses avenues; car ce que j'avois à redouter, c'étoit d'être retenu au passage, sur que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuscrit étant prêt, je l'enveloppai, & j'y mis la suscription suivante,

Dépôt remis à la Providence.

„ **P**ROTECTEUR des opprimés, Dieu de justice & de vérité, reçois ce dépôt que remet sur ton Autel & confie à ta providence un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur sur la terre, outragé, moqué, diffamé, trahi de toute une génération, chargé depuis quinze ans à l'envi de traitemens pires que la mort, & d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause. Toute explication m'est refusée, toute communication m'est ôtée; je n'attends plus des hommes, aigris par leur propre injustice, qu'affronts, mensonges & trahisons. Providence éternelle, mon seul espoir est en toi; daigne prendre mon dépôt sous ta garde & le faire tomber en des mains jeunes & fideles, qui le transmettent exempt de fraude à une meilleure génération; qu'elle apprenne, en déplorant mon sort, comment fut traité par celle-ci un homme sans fiel & sans fard, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, & qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne. Nul n'a droit, je le fais, d'espérer un

miracle, pas même l'innocence opprimée & méconnue. Puisque tout doit rentrer dans l'ordre un jour, il suffit d'attendre. Si donc mon travail est perdu, s'il doit être livré à mes ennemis & par eux détruit ou défiguré, comme cela paroît inévitable, je n'en compterai pas moins sur ton œuvre, quoique j'en ignore l'heure & les moyens; & après avoir fait, comme je l'ai du, mes efforts pour y concourir, j'attends avec confiance, je me repose sur ta justice, & me résigne à ta volonté ».

Au verso du titre & avant la première page étoit écrit ce qui suit.

» Qui que vous foyez que le Ciel à fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque usage que vous ayez résolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines & par les angoisses qu'il a souffertes en l'écrivant, de n'en disposer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grâce que vous demande un cœur brisé de douleur, est un devoir d'équité que le Ciel vous impose ».

Tout cela fait, je pris sur moi mon paquet, & je me rendis le samedi 24 février 1776 sur les deux heures à Notre-Dame, dans l'intention d'y présenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptois pénétrer dans le Chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai passer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée & qui séparoit de la nef la partie des bas-cotés qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de sorte que cette partie des bas-cotés dont je viens de parler étoit vuide, & qu'il m'étoit impossible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille, je fus saisi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, & ce vertige fut suivi d'un bouleversement dans tout mon être, tel que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Eglise me parut avoir tellement changé de face, que doutant si j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître & à mieux discerner ce que je voyois. Depuis trente-six ans que je suis à Paris, j'étois venu fort souvent & en divers tems à Notre-

Dame ; j'avois toujours vu le passage autour du Chœur ouvert & libre , & je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte , autant qu'il pût m'en souvenir. D'autant plus frappé de cet obstacle imprévu que je n'avois dit mon projet à personne , je crus dans mon premier transport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes , & le murmure d'indignation qui m'échappa , ne peut être conçu que par celui qui sauroit se mettre à ma place , ni excusé que par celui qui fait lire au fond des cœurs.

Je fortis rapidement de l'Eglise , résolu de n'y rentrer de mes jours ; & me livrant à toute mon agitation , je courus tout le reste du jour , errant de toutes parts sans savoir ni où j'étois ni où j'allois , jusqu'à ce que n'en pouvant plus , la lassitude & la nuit me forcerent de rentrer chez moi rendu de fatigue & presque hébété de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier saisissement , je commençai à réfléchir plus posément à ce qui m'étoit arrivé , & par ce tour d'esprit qui m'est propre , aussi prompt à me consoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre , je ne tardai pas d'envisager d'un autre oeil le mauvais succès de ma tentative. J'avois dit dans ma suscrip-

tion que je n'attendois pas un miracle , & il étoit clair néanmoins qu'il en auroit fallu un pour faire réussir mon projet : car l'idée que mon manuscrit parviendroit directement au Roi , & que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit , cette idée , dis-je , étoit si folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt jusqu'à la Cour , ce n'eût été que pour y tomber , non dans les mains du Roi , mais dans celles de mes plus malins persécuteurs ou de leurs amis , & par conséquent pour être ou tout - à - fait supprimé ou défiguré selon leurs vues , pour le rendre funeste à ma mémoire ? Enfin le mauvais succès de mon projet dont je m'étois si fort affecté , me parut , à force d'y réfléchir , un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts ; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuscrit me fût resté pour en disposer plus sagement , & voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoissance , avec lequel j'avois eu quelque liaison , que je n'avois point cessé d'esti-

mer, & qui passoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de son retour comme une direction de la providence, qui m'indiquoit le vrai dépositaire de mon manuscrit. Cet homme étoit, il est vrai, Philosophe, Auteur, Académicien, & d'une Province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faisoient tous ces préjugés contre un point aussi bien établi que sa probité l'étoit dans mon esprit ? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare, ne faisoit qu'augmenter ma confiance en lui ; & quel plus digne instrument le Ciel pouvoit-il choisir pour son œuvre, que la main d'un homme vertueux ?

Je me détermine donc ; je cherche sa demeure ; enfin je la trouve, & non sans peine. Je lui porte mon manuscrit, & je le lui remets avec un transport de joie, avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans savoir encore de quoi il s'agissoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon & honnête usage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette assurance très-superflue.

Quinze jours après je retourne chez

lui, fortement persuadé que le moment étoit venu où le voile de ténèbres qu'on tient depuis vingt ans sur mes yeux alloit tomber, & que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépositaire des éclairciffemens qui me paroïssent devoir nécessairement suivre de la lecture de mon manuscrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet Ecrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire son sentiment. Il me parla de transpositions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait sur lui mon Ecrit ni de ce qu'il pensoit de l'auteur. Il me proposa seulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même proposition qui m'avoit été faite, & même avec opiniâtreté, par tous ceux qui m'ont entouré, me fit penser que leurs dispositions & les siennes étoient les mêmes. Voyant ensuite que sa proposition ne me plaisoit point, il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai seulement de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui pût survivre assez & à moi & à mes persécuteurs pour pouvoir le publier un jour sans crainte d'offenser personne.

Il s'attacha singulièrement à cette dernière idée, & il m'a paru par la suscription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, & qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous ses soins à faire en sorte, comme je l'en ai prié, que le manuscrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du siècle présent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme l'Écrit fût fidelement imprimé & publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai cessé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois visites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, & lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement décisif sur mon dépositaire, je sentis que j'avois manqué mon but & que vraisemblablement j'avois perdu mes peines & mon dépôt: mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais succès venoit de mon mauvais choix; qu'il falloit être bien aveugle & bien prévenu pour me confier à un François trop jaloux de l'honneur de sa nation pour en manifester l'iniquité; à un homme âgé trop prudent, trop circonspect pour s'échauffer pour la justice & pour la défense

d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout exprès le dépositaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choisir. C'est donc ma faute si j'ai mal réuissi; mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance, je me remis à transcrire & mettre au net avec une nouvelle ardeur: tandis que je vaquois à ce travail, un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Wootton passa par Paris revenant d'Italie & me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croient voir dans tout ce qui leur arrive une expresse direction du fort. Je me dis: voilà le dépositaire que la providence m'a choisi; c'est elle qui me l'envoie, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au sien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme, un étranger qu'il me falloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire & sans passion contre moi? Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite, je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste si, comme

je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zele de revenir le chercher.

Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jetté dans mon esprit des doutes sur la sagesse de tous ces choix ; je ne pouvois ignorer que depuis long-tems nul ne m'approche qui ne soit expressement envoyé, & que me confier aux gens qui m'entoutent c'est me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidele, il auroit fallu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon espérance étoit donc vaine, toutes mes mesures étoient fausses, tous mes soins étoient inutiles, & je devois être sûr que l'usage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainsi confiant seroit de l'anéantir.

Cette idée me suggéra une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet. Ce fut d'écrire une espee de billet circulaire adressé à la nation Françoise, d'en faire plusieurs copies & de les distribuer aux promenades & dans les rues aux inconnus dont la physionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle résolution. On ne me laisse de communication, me disois-je, qu'avec

des gens apostés par mes persécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche, n'est autre chose que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui soient de bonne foi : mais quiconque vient chez moi, n'y vient qu'à mauvaise intention ; je dois être sûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet, & j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la distribution, j'éprouvai un obstacle que je n'avois pas prévu, dans le dessein de le recevoir par ceux à qui je le m'envoyois. La suscription étoit, *A tout le monde qui aime encore la justice & la vérité*. Je n'imaginois pas que sur cette suscription aucun l'osât refuser ; presque aucun ne l'accepta. Tous, après avoir lu la suscription, me déclarèrent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur, qu'il ne s'adressoit pas à eux. Vous voyez par là, que je n'avois pas raison, je vois bien que je m'étois trompé. La seule parole franche que depuis dix-huit ans j'aye obtenue d'aucune bouche Française.

Conduit aussi par ce côté, je ne me doutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponse à quelques lettres de personnes inconnues qui vouloient à toute force

venir chez moi , & je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponse décisive à ce même billet l'acquiescement à leur fantaisie. J'en remis deux ou trois autres aux personnes qui m'accostoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produisit que des réponses amphigouriques & normandes , qui m'attestoient dans leurs auteurs une fausseté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais succès , qui devoit mettre le comble à mon désespoir , ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon sort étoit sans ressources , il m'apprit à ne plus lutter contre la nécessité. Un passage de l'Emile que je me rappelai me fit rentrer en moi-même , & m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot ? Que t'a-t-il ôté de toi ? Quel membre t'a-t-il mutilé ? Quel crime t'a-t-il fait commettre ? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y substituer , moi vivant , celui d'un malhonnête homme , en quoi pourront-ils altérer , changer , détériorer mon être ? Ils auront beau faire un J. J. à leur mode , Rousseau restera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion

pinion que pour me remettre sous son joug aux dépens de la paix de mon ame & du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne suis, que m'importe? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards? S'ils abusent & trompent sur mon compte les générations suivantes, que m'importe encore? Je n'y ferai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoisonnent & tournent à mal tout ce que le desir de leur bonheur m'a fait dire & faire d'utile, c'est à leur dam & non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conscience, je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrois en me plaignant les plaindre encore & gémir sur eux & sur moi; mais quelle erreur peut excuser un système aussi exécrationnable que celui qu'ils suivent à mon égard avec un zèle impossible à qualifier? quelle erreur peut faire traiter publiquement en scélérat convaincu le même homme qu'on empêche avec tant de soins d'apprendre au moins de quoi on l'accuse? Dans le raffinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire souffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux, il faut

qu'ils aient des ames de fange ; s'ils le trouvent auffi cruel qu'il l'est , les Phalaris , les Agathocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'espérer les ramener en leur montrant qu'ils se trompent ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit , & quand ils se tromperoient sur mon compte , ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne sont pas injustes & méchans envers moi par erreur mais par volonté : ils le font parce qu'ils veulent l'être , & ce n'est pas à leur raison qu'il faudroit parler , c'est à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injustice ne feront que l'augmenter ; elle est un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement & presque dans le désespoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses , & de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent ! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connoissent & me rendent justice ? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuse & de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement ? Quand la mort

m'aura tiré de leurs mains, saurai - je & m'inquiéterai - je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre? A l'instant que la barrière de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui est en deçà disparaîtra pour jamais, & si je me souviens alors de l'existence du genre - humain, il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-à-fait; détaché de tout ce qui tient à la terre & des insensés jugemens des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence & de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, & il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur & du mensonge, j'attends l'heure de ma délivrance & le triomphe de la vérité sans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terrestre & délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation, d'emportement, de volere, & même je n'y tâche plus; mais

Le calme qui succede à cette agitation passagere est un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'espérance éteinte étouffe bien le desir, mais elle n'anéantit pas le devoir, & je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je suis dispensé désormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité qu'ils sont déterminés à rejeter toujours, mais je ne le suis pas de leur laisser les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, & c'est le dernier usage qui me reste à faire de cet Ecrit. En multiplier incessamment les copies pour les déposer ainsi çà & là dans les mains des gens qui m'approchent, seroit excéder inutilement mes forces, & je ne puis raisonnablement espérer que de toutes ces copies ainsi dispersées, une seule parviene entière à sa destination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoissance que je croirai les moins injustes, les moins prévenus, ou qui, quoique liés avec mes persécuteurs, me paroîtront avoir néanmoins encoire du ressort dans l'ame & pouvoir être quelque chose par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, resteront sourds à mes raisons, insensibles à ma destinée, aussi cachés & faux qu'auparavant. C'est un

parti pris universellement & sans retour, sur-tout par ceux qui m'approchent. Je fais tout cela d'avance, & je ne m'en tiens pas moins à cette dernière résolution, parce qu'elle est le seul moyen qui reste en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, & d'y mettre la possibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écouterà, l'expérience m'en avertit, mais il n'est pas impossible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, & il est désormais impossible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en est assez pour m'imposer l'obligation de la tentative, sans en espérer aucun succès. Si je me contente de laisser cet Écrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma dernière heure pour tout saisir & brûler ou falsifier. Mais si parmi ceux qui m'auront lu il se trouvoit un seul cœur d'homme, ou seulement un esprit vraiment sensé, mes persécuteurs auroient perdu leur peine, & bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, si ce bonheur inespéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment, m'encourage à ce nouvel essai. Je fais d'avance quel ton tous prendront après m'avoir lu. Ce ton sera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, béné-

vole ; ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des Cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'instant, ne me surprendront point du tout, & me fâcheront très-peu. Mais si, contre toute attente, ils s'en trouve un que mes raisons frappent & qui commence à soupçonner la vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, & j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'est de celui-là que je ferai mon dépositaire, sans même examiner si je dois compter sur sa probité : car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidele. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage ; qu'en le livrant à mes ennemis, il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni éviter tôt ou tard par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt, il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, & peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public, se faire un honneur infini, & tirer de ce même dépôt un

grand avantage dont il se prive en le sacrifiant. S'il fait prévoir & s'il peut attendre, il doit en raisonnant bien m'être fidele. Je dis plus; quand même le public persisteroit dans les mêmes dispositions où il est à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à desirer de savoir au moins ce que J. J. auroit pu dire si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montrant leur dise alors: vous voulez donc savoir ce qu'il auroit dit? eh bien le voilà. Sans prendre mon parti, sans vouloir défendre ma cause ni ma mémoire, il peut en se faisant mon simple rapporteur, & restant au surplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jeter cependant un nouveau jour sur le caractère de l'homme jugé: car c'est toujours un trait de plus à son portrait, de savoir comment un pareil homme osa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme sensé disposé pour son propre avantage à m'être fidele, je suis déterminé à lui remettre, non-seulement cet Ecrit, mais aussi tous les papiers qui restent entre mes mains, & desquels on peut tirer un jour de grandes lumières sur ma destinée, puisqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, & des

faits que nul autre que moi ne peut donner, & qui sont les seules clefs de beaucoup d'énigmes qui sans cela resteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne se trouve point, il est possible au moins que la mémoire de cette lecture restée dans l'esprit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque sentiment de justice & de commisération, quand longtemps après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce souvenir peut produire en son ame quelque heureux effet que la passion qui les anime arrête de mon vivant, & il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occasions de faire connoître cet Ecrit, si je les trouve, sans en attendre aucun succès. Si je trouve un dépositaire que j'en puisse raisonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu & m'en consolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, jusqu'à ce qu'à ma mort, si ce n'est plutôt, mes persécuteurs s'en saisissent. Ce destin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoi que fassent les hommes, le Ciel à son tour fera son œuvre.

J'en ignore le tems , les moyens , l'espece. Ce que je fais , c'est que l'arbitre suprême est puissant & juste , que mon ame est innocente & que je n'ai pas mérité mon sort. Cela me suffit. Céder désormais à ma destinée , ne plus m'obstiner à lutter contre elle , laisser mes persécuteurs disposer à leur gré de leur proie , rester leur jouet sans aucune résistance durant le reste de mes vieux & tristes jours , leur abandonner même l'honneur de mon nom & ma réputation dans l'avenir , s'il plaît au Ciel qu'ils en disposent , sans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive , c'est ma dernière résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront ; après avoir fait , moi , ce que j'ai dû , ils auront beau tourmenter ma vie , ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.

C O P I E

*Du Billet circulaire dont il est parlé dans
l'Écrit précédent.*

**A TOUT FRANÇOIS AIMANT
ENCORE LA JUSTICE ET LA
VÉRITÉ**

FRANÇOIS ! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenus ? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un peuple juste ; pour un homme sans fard & sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne, & qui depuis quinze ans plongé, traîné par vous dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, se voit, se sent charger à l'envi d'indignités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause ! C'est

donc, là votre franchise, votre douceur, votre hospitalité? Quittez ce vieux nom de *Francs*; il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé, je n'en doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela est toujours facile en se cachant de l'accusé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me résigner; car je n'attends, ni ne veux d'eux ni de vous aucune grâce; mais ce que je veux & qui m'est dû tout au moins après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment & par qui j'ai été jugé.

Pourquoi faut-il qu'un scandale aussi public soit pour moi seul un mystère impénétrable? A quoi bon tant de machines, de ruses, de trahisons, de mensonges pour cacher au coupable ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Quasi, pour des raisons qui me passent, persistant à m'ôter un droit *) dont on

*) Quel homme de bon sens croira jamais qu'une


n'a privé jamais aucun criminel, vous avez résolu d'abreuver le reste de mes tristes jours d'angoisses, de dérision, d'opprobres, sans vouloir que je sache pourquoi, sans daigner écouter mes griefs, mes raisons, mes plaintes, sans me permettre même de parler †), j'élèverai au Ciel pour toute défense un cœur sans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge & vous punisse, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieillesse un meilleur asyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

aussi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puisse avoir pour principe une vertu ? S'il est permis de dépouiller un mortel de son état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point aperçu de juge. Si tels sont les préceptes d'équité de la philosophie moderne, malheur sous ses auspices au foible innocent & simple, honneur & gloire aux intriguans cruels & rusés !

†) De bonnes raisons doivent toujours être écoutées, sur-tout de la part d'un accusé qui se défend ou d'un opprimé qui se plaint ; & si je n'ai rien de solide à dire, que ne me laisse-t-on parler en liberté ? C'est le plus sûr moyen de décrier tout-à-fait ma cause & de justifier pleinement mes accusateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refusera de m'entendre, qui pourra jamais sans témérité prononcer que je n'avois rien à dire ?

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne cessera pas de mon vivant. Mais quand je n'y ferai plus, que l'accès sera passé, & que votre animosité cessant d'être attifée, laissera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'espère, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en se cachant de moi très-soigneusement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractère, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous ferez alors bien surpris ! & moins contents de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'ose vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéressante qu'elle ne peut vous paroître aujourd'hui. Quand enfin ces Messieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur, cette vie impartiale & fidele qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de secret & de soin, avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous rechercherez, je m'assure, la source de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite sur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je consens, je le déclare, puisque vous

voulez me juger fans m'entendre , que
vous jugiez entr'eux & moi fur leur
propre production.



LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU
A M. PHILOPOLIS.

Vous voulez, Monsieur, que je vous réponde, puisque vous me faites des questions. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ouvrage dédié à mes Concitoyens; je dois en le défendant justifier l'honneur qu'ils m'ont fait de l'accepter. Je laisse à part dans votre lettre ce qui me regarde en bien & en mal, parce que l'un compense l'autre à-peu-près, que j'y prends peu d'intérêt, le Public encore moins, & que tout cela ne fait rien à la recherche de la vérité. Je commence donc par le raisonnement que vous me proposez, comme essentiel à la question que j'ai tâché de résoudre.

L'état de société, me dites-vous, résulte immédiatement des facultés de l'homme & par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devint point

fociable , ce feroit donc vouloir qu'il ne fût point homme , & c'est attaquer l'ouvrage de Dieu que de s'élever contre la fociété humaine. Permettez-moi, Monsieur, de vous propofer à mon tour une difficulté avant de réfoudre la vôtre. Je vous épargnerois ce détour, fi je connoiffois un chemin plus sûr pour aller au but.

Suppofons que quelques Savans trouvaflent un jour le fecret d'accélérer la vieilleffe, & l'art d'engager les hommes à faire ufage de cette rare découverte. Perfuaflion qui ne feroit peut-être pas fi difficile à produire qu'elle paroît au premier afpect; car la raifon, ce grand véhicule de toutes nos fottifes, n'auroit garde de nous manquer à celle-ci. Les Philofophes fur-tout & les gens fenfés, pour fecouer le joug des paffions & goûter le précieux repos de l'ame, gagneroient à grands pas l'âge de Nestor, & renonceroient volontiers aux defirs qu'on peut fatisfaire, afin de fe garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y auroit que quelques étourdis qui, rougiffant même de leur foibleffe, voudroient follement refter jeunes & heureux, au lieu de vieillir pour être fages.

Suppofons qu'un efprit fingulier, bizarre, & pour tout dire, un homme à pa-

radoxes, s'avisât alors de reprocher aux autres l'absurdité de leurs maximes, de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radoter à forcer d'être raisonnables, & que s'il faut qu'ils soient vieux un jour, ils devroient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il seroit possible.

Il ne faut pas demander si nos sophistes craignant le décri de leur Arcane, se hâteroient d'interrompre ce discoureur importun. Sages vieillards, diroient-ils à leurs sectateurs, remerciez le Ciel des graces qu'il vous accorde, & félicitez-vous sans cesse d'avoir si bien suivies ses volontés. Vous êtes décrépits, il est vrai, languissans, cacochymes; tel est le sort inévitable de l'homme: mais votre entendement est sain; vous êtes perclus de tous les membres, mais votre tête en est plus libre; vous ne sauriez agir, mais vous parlez comme des oracles; & si vos douleurs augmentent de jour en jour, votre Philosophie augmente avec elles. Plaignez cette jeunesse impétueuse que sa brutale santé prive des biens attachés à votre foiblesse. Heureuses infirmités qui rassemblent autour de vous tant d'habiles Pharmaciens fournis de plus de drogues que vous n'avez de maux, tant de savans Médecins qui con-

noissent à fond votre pouls, qui savent en grec les noms de tous vos rhumatismes, tant de zélés consolateurs & d'héritiers-fidèles qui vous conduisent agréablement à votre dernière heure ! Que de secours perdus pour vous si vous n'aviez su vous donner les maux qui les ont rendus nécessaires „ !

Ne pouvons-nous pas imaginer qu'apostrophant ensuite notre imprudent avertisseur, ils lui parleroient à-peu-près ainsi :

„ Cessez, déclamateur téméraire, de tenir ces discours impies. Osez-vous blâmer ainsi la volonté de celui qui a fait le genre-humain ? L'état de vieillesse ne découle-t-il pas de la constitution de l'homme ? N'est-il pas naturel à l'homme de vieillir ? Que faites-vous donc dans vos discours séditieux, que d'attaquer une loi de la nature & par conséquent la volonté de son Créateur ? Puisque l'homme vieillit, Dieu veut qu'il vieillisse. Les faits sont-ils autre chose que l'expression de sa volonté ? Apprenez que l'homme jeune n'est point celui que Dieu a voulu faire, & que pour s'empreser d'obéir à ses ordres il faut se hâter de vieillir „.

Tout cela supposé, je vous demande, Monsieur, si l'homme aux paradoxes doit se taire ou répondre, & dans ce der-

nier cas, de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit dire : je tâcherai de résoudre alors votre objection.

Puisque vous prétendez m'attaquer par mon propre système, n'oubliez pas, je vous prie, que selon moi la société est naturelle à l'espèce humaine comme la décrépitude à l'individu, & qu'il faut des Arts, des Loix, des Gouvernemens aux Peuples comme il faut des bequilles aux vieillards. Toute la différence est que l'état de vieillesse découle de la seule nature de l'homme, & que celui de société découle de la nature du genre-humain, non pas immédiatement comme vous le dites, mais seulement comme je l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonstances extérieures qui pouvoient être ou n'être pas, ou du moins arriver plus tôt ou plus tard, & par conséquent accélérer ou ralentir le progrès. Plusieurs même de ces circonstances dépendant de la volonté des hommes, j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite, de supposer dans l'individu le pouvoir d'accélérer sa vieillesse comme l'espèce a celui de retarder la sienne. L'état de société ayant donc un terme extrême auquel les hommes sont les maîtres d'arriver plus tôt ou plus tard, il n'est pas inutile de leur montrer le danger d'aller si vite, & les misères

d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'espèce.

A l'énumération des maux dont les hommes sont accablés & que je soutiens être leur propre ouvrage, vous m'affurez, Leibnitz & vous, que tout est bien, & qu'ainsi la providence est justifiée. J'étois éloigné de croire qu'elle eût besoin pour sa justification du secours de la Philosophie Leibnitzienne, ni d'aucune autre. Pensez-vous sérieusement, vous-même, qu'un système de Philosophie, quel qu'il soit, puisse être plus irrépréhensible que l'univers, & que pour disculper la providence, les argumens d'un Philosophe soient plus convaincans que les ouvrages de Dieu? Au reste, nier que le mal existe, est un moyen fort commode d'excuser l'auteur du mal. Les Stoïciens se sont autrefois rendus ridicules à meilleur marché.

Selon Leibnitz & Pope, tout ce qui est, est bien. S'il y a des sociétés, c'est que le bien général veut qu'il y en ait; s'il n'y en a point, le bien général veut qu'il n'y en ait pas; & si quelqu'un persuadoit aux hommes de retourner vivre dans les forêts, il seroit bon qu'ils y retournassent vivre. On ne doit pas appliquer à la nature des choses une idée de bien ou de mal qu'on ne tire que de

leurs rapports, car elles peuvent être bonnes relativement au tout, quoique mauvaises en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien général peut être un mal particulier, dont il est permis de se délivrer quand il est possible. Car si ce mal, tandis qu'on le supporte, est utile au tout, le bien contraire qu'on s'efforce de lui substituer ne lui sera pas moins utile si-tôt qu'il aura lieu. Par la même raison que tout est bien comme il est, si quelqu'un s'efforce de changer l'état des choses, il est bon qu'il s'efforce de les changer; & s'il est bien ou mal qu'il réussisse, c'est ce qu'on peut apprendre de l'événement seul & non de la raison. Rien n'empêche en cela que le mal particulier ne soit un mal réel pour celui qui le souffre. Il étoit bon pour le tout que nous fussions civilisés puisque nous le sommes, mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être, Leibnitz n'eût jamais rien tiré de son système qui pût combattre cette proposition, & il est clair que l'optimisme bien entendu ne fait rien ni pour ni contre moi.

Aussi n'est-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre, mais à vous seul, qui sans distinguer le mal universel qu'ils nient, du mal particulier qu'ils ne pas, prétendez que c'est assez qu'une

chose existe pour qu'il ne soit pas permis de desirer qu'elle existât autrement. Mais, Monsieur, si tout est bien comme il est, tout étoit bien comme il étoit avant qu'il y eût des Gouvernemens & des Loix; il fut donc au moins superflu de les établir, & Jean-Jaques alors avec votre systême eût eu beau jeu contre Philopolis. Si tout est bien comme il est, de la maniere que vous l'entendez, à quoi bon corriger nos vices, guérir nos maux, redresser nos erreurs? Que servent nos Chaires, nos Tribunaux, nos Académies? Pourquoi faire appeller un Médecin quand vous avez la fièvre? Que savez-vous si le plus grand bien du tout que vous ne connoissez pas, n'exige point que vous ayez le transport, & si la santé des habitans de Saturne ou de Sirius ne souffriroit point du rétablissement de la vôtre? Laissez aller tout comme il pourra, afin que tout aille toujours bien. Si tout est le mieux qu'il peut être, vous devez blâmer toute action quelconque; car toute action produit nécessairement quelque changement dans l'état où sont les choses, au moment qu'elle se fait; on ne peut donc toucher à rien sans mal faire, & le quiétisme le plus parfait est la seule vertu qui reste à l'homme. Enfin si tout est bien comme il est, il est bon qu'il

y ait des Lapons, des Esquimaux, des Algonquins, des Chicacas, des Caraïbes, qui se passent de notre police, des Hottentots qui s'en moquent, & un Genevois qui les approuve. Leibnitz lui-même conviendrait de ceci.

L'homme, dites-vous, est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Mais les hommes diffèrent tellement selon les tems & les lieux, qu'avec une pareille logique on seroit sujet à tirer du particulier à l'universel des conséquences fort contradictoires & fort peu concluantes. Il ne faut qu'une erreur de Géographie pour bouleverser toute cette prétendue doctrine qui déduit ce qui doit être de ce qu'on voit. C'est à faire aux Castors, dira l'Indien, de s'enfouir dans des tanières; l'homme doit dormir à l'air dans un hamac suspendu à des arbres. Non, non! dira le Tartare, l'homme est fait pour coucher dans un chariot. Pauvres gens! s'écrieront nos Philopolis d'un air de pitié, ne voyez-vous pas que l'homme est fait pour bâtir des villes? Quand il est question de raisonner sur la nature humaine, le vrai Philosophe n'est ni Indien, ni Tartare, ni de Geneve, ni de Paris, mais il est homme.

Que le singe soit une bête, je le crois,

& j'en ai dit la raison ; que l'Orang-Outang en soit une aussi , voilà ce que vous avez la bonté de m'apprendre , & j'avoue qu'après les faits que j'ai cités , la preuve de celui-là me sembloit difficile. Vous philosophez trop bien pour prononcer là-dessus aussi légèrement que nos voyageurs , qui s'exposent quelquefois sans beaucoup de façons à mettre leurs semblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc sûrement le Public , & vous instruirez même les Naturalistes en nous apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette question.

Dans mon Épître dédicatoire , j'ai félicité ma Patrie d'avoir un des meilleurs Gouvernemens qui pussent exister : j'ai prouvé dans le Discours qu'il devoit y avoir très-peu de bons Gouvernemens ; je ne vois pas où est la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment savez-vous , Monsieur , que j'irois vivre dans les bois si ma santé me le permettoit , plutôt que parmi mes Concitoyens pour lesquels vous connoissez ma tendresse ? Loin de rien dire de semblable dans mon Ouvrage , vous y avez dû voir des raisons très-fortes de ne point choisir ce genre de vie. Je sens trop en mon particulier combien peu je puis me passer de vivre avec des hommes aussi corrompus

pus que moi , & le sage même , s'il en est , n'ira pas aujourd'hui chercher le bonheur au fond d'un désert. Il faut fixer , quand on le peut , son séjour dans sa Patrie pour l'aimer & la servir. Heureux celui qui privé de cet avantage peut au moins vivre au sein de l'amitié dans la Patrie commune du genre - humain , dans cet asyle immense ouvert à tous les hommes , où se plaisent également l'austère sagesse & la jeunesse folâtre , où regnent l'humanité , l'hospitalité , la douceur , & tous les charmes d'une société facile , où le pauvre trouve encore des amis , la vertu des exemples qui l'animent , & la raison des guides qui l'éclaireront ! C'est sur ce grand théâtre de la fortune , du vice , & quelquefois des vertus , qu'on peut observer avec fruit le spectacle de la vie ; mais c'est dans son pays que chacun devoit en paix achever la sienne.

Il me semble , Monsieur , que vous me censurez bien gravement , sur une réflexion qui me paroît très - juste , & qui , juste ou non , n'a point dans mon écrit le sens qu'il vous plaît de lui donner par l'addition d'une seule lettre. *Si la nature nous a destinés à être saints* , me faites-vous dire , *j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature , & que l'homme qui médite est un animal dépravé* ,

Je vous avoue que si j'avois ainsi confondu la santé avec la sainteté, & que la proposition fût vraie, je me croirois très-propre à devenir un grand saint moi-même dans l'autre monde, ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci.

Je finis, Monsieur, en répondant à vos trois dernières questions. Je n'abuserai pas du tems que vous me donnez pour y réfléchir; c'est un soin que j'avois pris d'avance.

Un homme ou tout autre Etre sensible qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la pitié, & seroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit? Je réponds que non.

Pourquoi la populace à qui M. Rousseau accorde une si grande dose de pitié, se repaît-elle avec tant d'avidité du spectacle d'un malheureux expirant sur la roue? Par la même raison que vous allez pleurer au théâtre & voir Séide égorger son père, ou Thyeste boire le sang de son fils. La pitié est un sentiment si délicieux qu'il n'est pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs, chacun a une curiosité secrète d'étudier les mouvemens de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut éviter. Ajoutez à cela le plaisir d'être pendant deux mois l'orateur du quartier & de ra-

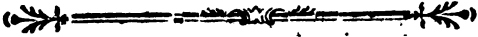
conter pathétiquement aux voisins la belle mort du dernier roué.

L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits, a-t-elle ces petits pour objet, ou la mere? D'abord la mere pour son besoin, puis les petits par habitude. Je l'avois dit dans le Discours. Si par hasard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en seroit que plus assuré. Je le croirois ainsi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que restreinte; car dès que les pouffins sont éclos on ne voit pas que la poule ait aucun besoin d'eux, & sa tendresse maternelle ne le cede pourtant à nulle autre.

Voilà, Monsieur, mes réponses. Remarquez au reste que dans cette affaire comme dans celle du premier Discours, je suis toujours le monstre qui soutient que l'homme est naturellement bon, & que mes adversaires sont toujours les honnêtes gens qui, à l'édification publique, s'efforcent de prouver que la nature n'a fait que des scélérats.

Je suis autant qu'on peut l'être de quelqu'un qu'on ne connoît point,

Monsieur, &c.



LETTRE

A M***. (†)

LE voilà, Monsieur, ce misérable raddotage que mon amour propre humilié vous a fait si long-tems attendre, faute de sentir qu'un amour-propre beaucoup plus noble devoit m'apprendre à surmonter celui-là. Qu'importe que mon verbiage vous paroisse misérable, pourvu que je sois content du sentiment qui me l'a dicté ? Si-tôt que mon meilleur état m'a rendu quelques forces, j'en ai profité pour le relire & vous l'envoyer. Si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout, je vous prie après cela de vouloir bien me le renvoyer, sans me rien dire de ce que vous en aurez pensé, & que je comprends de reste. Je vous salue, Monsieur, & vous embrasse de tout mon cœur.

A Monquin le 24 Mars 1759.

(†) Cette Lettre sert d'envoi à celle qui suit.

A Bourgoin le 15 Janvier 1769.

JE fens, Monsieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre : mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez & que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les distractions de l'état où je suis.

Mon dessein, en vous disant ici mon opinion sur les principaux points de votre lettre, est de vous la dire avec simplicité & sans chercher à vous la faire adopter. Cela seroit contre mes principes & même contre mon goût. Car je suis juste, & comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguér, je ne cherche non plus à subjuguér personne. Je sais que la raison commune est très-bornée ; qu'aussitôt qu'on sort de ses étroites limites, chacun a la sienne qui n'est propre qu'à lui ; que les opinions se propagent par les opinions, non par la raison, & que quiconque cède au raisonnement d'un autre, chose déjà très-rare, cède par préjugé, par autorité, par affection, par paresse, rarement, jamais peut-être, par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le

résultat de vos recherches sur l'Auteur des choses est un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnemens, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; & sans que j'aye la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance & en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leur discussion toute l'attention & la bonne foi dont j'étois capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence & de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer? Le moment presse, le départ approche. Je n'aurois jamais le tems ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance & la

fermeté d'un homme , non les doutes décourageans & timides d'un vieux radeur.

A ce que je puis me rappeler de mes anciennes idées , à ce que j'apperçois de la marche des vôtres , je vois que n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route , il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés , vous n'avez trouvé aucun des cotés assez préponderant pour vous décider & vous êtes resté dans le doute : ce n'est pas comme cela que je fis. J'examinai tous les systêmes sur la formation de l'univers que j'avois pu connoître. Je méditai sur ceux que je pouvois imaginer. Je les comparai tous de mon mieux : & je me décidai , non pour celui qui ne m'offroit point de difficultés , car ils m'en offroient tous , mais pour celui qui me paroissoit en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chose , que la contemplation de l'infini passeroit toujours les bornes de mon entendement ; que ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le systême de la nature , tout ce que je pouvois faire étoit de le considérer par les cotés que je pouvois saisir ; qu'il falloit savoir igno-

rer en paix tout le reste, & j'avoue que dans ces recherches je pensai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent & qu'on ne sauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurois défié tout philosophe de proposer aucun autre système intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvoit m'opposer sur le mien, & alors il falloit me résoudre à rester sans rien croire, comme vous faites, ce qui ne dépendoit pas de moi, ou mal raisonner, ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Supposons, me disois-je, le genre humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'ame soit entrée dans aucun esprit humain. Supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systèmes pour expliquer la formation & la marche de l'univers par le seul jeu de la matière & du mouvement nécessaire, mot auquel du reste je n'ai jamais rien

conçu. Dans cet état, Monsieur, excusez ma franchise, je supposois encore ce que j'ai toujours vu & ce que je sentoís devoir être, qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systêmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchoient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, & comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux argumens. Terminons enfin ces suppositions par celle d'un Platon, d'un Clarcke, qui se levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit : mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous-mêmes, vous eussiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela ; qu'ensuite leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matiere, que quoi qu'en dise Locke, la supposition de la matiere pensante est une véritable absurdité : qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif & pensant, & que de l'établissement de cet être qui juge il fût enfin remonté aux notions confuses mais sûres de l'Être su-

prême : qui peut douter que frappés de l'éclat, de la simplicité, de la vérité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, & que les penseurs sur-tout & les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si long-tems les dehors de cette machine immense; sans trouver, sans soupçonner même la clef de sa constitution, & toujours grossièrement bornés par leurs sens, de n'avoir jamais su voir que matière où tout leur montrait qu'une autre substance donnoit la vie à l'univers & l'intelligence à l'homme? C'est alors, Monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie, que les jeunes gens & les sages se fussent trouvés d'accord, qu'une doctrine si belle, si sublime, si douce & si consolante pour tout homme juste, eût réellement excité tous les hommes à la vertu, & que ce beau mot d'*humanité* rebattu maintenant jusqu'à la fadeur, jusqu'au ridicule; par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffi d'une simple transposition de tems pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique, avec cette

différence que celle d'aujourd'hui, malgré son clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux.

Vous objectez, Monsieur, que si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connoître, il eût mis son existence en évidence à tous les yeux. C'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection, & ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu sans croire cette foi nécessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se seroit obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé, non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait, & je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne foi dans sa croyance, & ne pas s'en faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas tout intelligence, nous ne saurions philosopher avec tant de désintéressement que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions; l'on peut souvent juger des secrètes inclinations d'un homme par ses sentimens purement spéculatifs;

& cela posé, je pense qu'il se pourroit bien que celui qui n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes & par ses œuvres & dans leurs cœurs, & s'il y en a qui ne le connoissent pas; c'est selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage & sans culture qui n'a fait encore aucun usage de sa raison, qui gouverné seulement par ses appétits n'a pas besoin d'autre guide, & qui ne suivant que l'instinct de la nature marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas au contraire est le philosophe, qui à force de vouloir exalter son intelligence, de raffiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple & primitive, & pour vouloir toujours savoir plus & mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à la fois raisonnable & modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses limites & s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son ame & celle de l'Auteur de son être, sans pouvoir pas-

fer au-delà pour rendre ces notions claires, & contempler d'aussi près l'une & l'autre que s'il étoit lui-même un pur esprit. Alors saisi de respect il s'arrête & ne touche point au voile, content de savoir que l'Être immense est dessous. Voilà jusqu'ou la philosophie est utile à la pratique. Le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, & dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'est ni une brute ni un prodige est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, & qui compose les dix-neuf vingtièmes du genre-humain. C'est à cette classe nombreuse de chanter le Pseaume *Cæli enarrant*, & c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connoissent & adorent Dieu, & quoique chacun l'habille à sa mode, sous tous ces vétemens divers on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de doctrine, & dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendant : ce n'est pas de quoi je le blâme : mais qu'il parte de-là pour se mettre à la place du genre-humain, & dire que Dieu s'est caché aux hommes, parce que lui petit nombre ne le

voit plus , je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver , j'en conviens , que le torrent de la mode & le jeu de l'intrigue étende la secte philosophique & persuade un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu : mais cette mode passagere ne peut durer , & comme qu'on s'y prenne , il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme. Enfin , quand forçant la nature des choses , la divinité augmenteroit pour nous d'évidence , je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne , & quand on veut penser en tout autrement que le peuple , on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci , Monsieur , ne vous paroît gueres philosophique , ni à moi non plus ; mais toujours de bonne foi avec moi-même , je sens se joindre à mes raisonnemens , quoique simples , le poids de l'assentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie ; je ne saurois penser comme vous sur ce point , & je trouve au contraire dans ce jugement interne une sauve-garde naturelle contre les sophismes de ma raison. Je crains même qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchans secrets de notre cœur qui

nous égarent, avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame & murmure contre ces décisions intéressées, & nous ramene en dépit de nous sur la route de la vérité. Ce sentiment intérieur est celui de la nature elle-même; c'est un appel de sa part contre les sophismes de la raison, & ce qui le prouve est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance aux jugemens qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, & qu'il est la lumière de notre foible entendement, lorsque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philosophie elle-même avec toute sa fierté n'est-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriser? N'étoit-ce pas lui seul qui faisoit marcher Diogene pour toute réponse devant Zénon qui nioit le mouvement? N'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondoit aux pyrrhoniens? N'allons pas si loin: tandis que toute la philosophie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'Evêque Berkley s'éleve & soutient qu'il n'y a point de

corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien ? Ôtez le sentiment intérieur, & je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme qui me paroissez si bien né, de la bonne foi, je vous en conjure, & permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous fera pas suspect, celui des pensées philosophiques. Qu'un homme vienne vous dire que projetant au hasard une multitude de caractères d'imprimerie, il a vu l'Enéide toute arrangée résulter de ce jet, convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille, vous lui répondrez froidement : Monsieur, cela n'est pas impossible, mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi ?

Eh ! qui ne fait que sans le sentiment interne, il ne resteroit bientôt plus de traces de vérité sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendroient auroient plus de génie, d'adresse & d'esprit, & qu'enfin réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire ni que penser ?

Mais les objections..... sans doute il y en a d'insolubles pour nous & beau-

coup, je le fais. Mais encore un coup donnez-moi un système où il n'y en ait pas, ou dites-moi comment je dois me déterminer. Bien plus; par la nature de mon système, pourvu que mes preuves directes soient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter, vu l'impossibilité où je suis, moi être mixte, de raisonner exactement sur les esprits purs & d'en observer suffisamment la nature. Mais vous matérialiste, qui me parlez d'une substance unique, palpable & soumise par sa nature à l'inspection des sens, vous êtes obligé non-seulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfaisante, parce que nous possédons vous & moi tous les instrumens nécessaires à cette solution. Et par exemple, quand vous faites naître la pensée des combinaisons de la matière, vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons & leur résultat par les seules loix de la physique & de la mécanique, puisque vous n'en admettez point d'autres. Vous Epicurien, vous composez l'ame d'atomes subtils. Mais qu'appellez-vous *subtils*, je vous prie? Vous savez que nous ne connoissons point de dimensions absolues, & que rien n'est petit ou grand que rela-

tivement à l'œil qui le regarde. Je prends, par supposition, un microscope suffisant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danse & de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous Moderniste, vous me montrez une molécule organique: Je prends mon microscope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre: j'attends de voir se mouler & s'entortiller de pareils dragons jusqu'à ce que je voye résulter du tout un être non seulement organisé mais intelligent, c'est-à-dire, un être non aggrégatif & qui soit rigoureusement un, &c. Vous me marquez, Monsieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juste, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé, soit que je ne l'aye pas

bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paroît avoir. Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, & je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal*? qu'est-ce que *le mal* en lui-même? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur? L'univers subsiste, l'ordre y regne & s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mûs; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénère; parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal? Doucement: je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif; mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés.

tivement à l'œil qui le regarde. Je prends, par supposition, un microscope suffisant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danse & de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous Moderniste, vous me montrez une molécule organique: Je prends mon microscope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre: j'attends de voir se mouler & s'entortiller de pareils dragons jusqu'à ce que je voye résulter du tout un être non-seulement organisé mais intelligent, c'est-à-dire, un être non aggrégatif & qui soit rigoureusement un, &c. Vous me marquez, Monsieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juste, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé, soit que je ne l'aye pas

tivement à l'œil qui le regarde. Je prends, par supposition, un microscope suffisant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danse & de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous Moderniste, vous me montrez une molécule organique: Je prends mon microscope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre: j'attends de voir se mouler & s'entortiller de pareils dragons jusqu'à ce que je voye résulter du tout un être non-seulement organisé mais intelligent, c'est-à-dire, un être non aggrégatif & qui soit rigoureusement un, &c. Vous me marquez, Monsieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juste, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé, soit que je ne l'aye pas

bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paroît avoir. Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, & je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal*? qu'est-ce que *le mal* en lui-même? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur? L'univers subsiste, l'ordre y regne & s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mûs; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénère; parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal? Doucement: je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés

être
où vis
voue
à jam
l'aye

3
c
r
f
p
v
j
d
p
p
p
v
f
p
f
h
c
t
r
n
tr
fe.
op
fu
roi
prit
tre
tôt
M
il y e

[The main body of the page contains several lines of text that are extremely faint and illegible due to the high contrast and low resolution of the scan. The text appears to be organized into paragraphs, but the individual words and sentences cannot be discerned.]

n conçue, soit qu'en effet elle n'ait toute la solidité qu'elle paroît avoir. Les philosophes se sont élevés contre ces entités métaphysiques, & je ne conçois personne qui en fasse tant. Qu'en disent-ils par *le mal*? qu'est-ce que *le mal* lui-même? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur? L'univers subsiste, l'ordre y regne & s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels; mais tout s'y renouvelle & rien ne dégénère, parce que tel est l'ordre établi par son auteur, & cet ordre ne se dément

Je ne vois aucun mal à tout cela. Quand je souffre, n'est-ce pas un mal?

Quand je meurs, n'est-ce pas un mal?

Doucement: je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y a point de mal pour moi qu'un moyen de ne point mourir; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme me s'appelle mort. Le terme du bien n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appelle cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, mais elle nous vient. Mais la douleur & le plaisir sont les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés

tivement à l'œil qui le regarde. Je prends, par supposition, un microscope suffisant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danse & de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous Moderniste, vous me montrez une molécule organique: Je prends mon microscope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre: j'attends de voir se mouler & s'entortiller de pareils dragons jusqu'à ce que je voye résulter du tout un être non-seulement organisé mais intelligent, c'est-à-dire, un être non aggrégatif & qui soit rigoureusement un, &c. Vous me marquez, Monsieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juste, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent; je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette difficulté si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé, soit que je ne l'aye pas

bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paroît avoir. Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, & je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal*? qu'est-ce que *le mal* en lui-même? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur? L'univers subsiste, l'ordre y regne & s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mûs; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénère; parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal? Doucement: je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation, & ces moyens sont ménagés.

s
 D
 ure
 pe
 me
 ure
 trag
 umb
 ntore
 que
 n-fen
 c'est
 qu'il
 me me
 le s'ete
 Républ
 arité à
 lique
 avec de
 ceaux d
 & sens
 nt man
 t; je n
 être in
 'où vien
 voue que
 'a jam
 l'aye p

avec une bonté digne de l'Être suprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la cessation subite d'une douleur aiguë est un plaisir vif & délicieux. M'oseroit-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une douleur aiguë ? La douce jouissance de la vie est permanente ; il suffit pour la goûter de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement, importun, mais nécessaire, que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardois de près à tout cela, je trouvai, je prouvai peut-être, que le sentiment de la mort & celui de la douleur est presque nul dans l'ordre de la nature. Ce sont les hommes qui l'ont aiguë. Sans leurs raffinemens insensés, sans leurs institutions barbares, les maux physiques ne nous atteindroient, ne nous affecteroient gueres, & nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral ! Autre ouvrage de l'homme, auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre & en cela semblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes & des maux qu'ils leur attirent ? Faudra-t-il en voyant un champ de bataille lui reprocher d'avoir créé tant de jambes & de bras cassés ?

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devoit abuser de sa liberté? Ah, Monsieur de ***! s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu! donne-moi des vertus, & me place un jour auprès des Fénétons, des Catons, des Socrates. Que m'importera le reste du genre-humain? Je ne rongirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monsieur, il s'agit ici de mon sentiment, non de mes preuves, & vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal & de l'avoir effleurée; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries, & moi je les ai oubliées: nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je fais est que la facilité que je trouvois à les résoudre, venoit de l'opinion que j'ai toujours eue de la co-existence éternelle de deux principes, l'un actif, qui est Dieu, l'autre passif, qui est la matière, que l'être actif combine & modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée & sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite: ils l'ont décidée absurde &

contradictoire. Cela peut être, mais elle ne m'a pas paru telle, & j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine & clairement à mon gré, tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent, entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matière, doit l'être un peu sur celle-ci, & quand vous connoîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être en pensant à moi: quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas!

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme & la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causés sur la terre. Cela peut être, & je vous avoue même que toutes les formules en matière de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté, d'hypocrisie & de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes, & pour aggraver le mal n'ôtions pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur; peut-être elle est fautive, mais tant que c'est la mienne je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité, sa bienfaisance ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel. Il cede à ses penchans en pratiquant la justice, comme le méchant cede aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus rendant heureux le peuple romain, versant par-tout les graces & les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un seul jour & n'être pas vertueux: il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus faisant mourir ses enfans, pouvoit n'être que juste. Mais Brutus étoit un tendre pere; pour faire son devoir il déchira ses entrailles, & Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la question remise à son point. Ce divin simulacre dont vous me parlez s'offre à moi sous une image qui n'est pas ignoble, & je crois sentir à l'impression que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle est capable de produire. Mais ce simulacré

enfin n'est encore qu'une de ces entités métaphysiques dont vous ne voulez pas que les hommes se fassent des Dieux. C'est un pur objet de contemplation. Jusqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation sublime? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je suis d'accord avec vous: mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Supposons votre cœur honnête en proie aux passions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri puisqu'enfin vous êtes homme. Cette image qui dans le calme s'y peint si ravissante, n'y perdra-t-elle rien de ses charmes & ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots? Ecartons la supposition décourageante & terrible des périls qui peuvent tenter la vertu mise au désespoir. Supposons seulement qu'un cœur trop sensible brûle d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de son ami; qu'il soit maître de jouir d'elle entre le Ciel qui n'en voit rien, & lui qui n'en veut rien dire à personne; que sa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté & de la volupté; au moment où ses sens enivrés sont prêts à se livrer à leurs délices, cette image abstraite de la vertu viendra-t-elle disputer son cœur à l'objet réel qui

le

le frappe ? Lui paroîtra-t-elle en cet instant la plus belle ? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour se livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il fait être sans réalité ? Finira-t-il comme Joseph, & laissera-t-il son manteau ? Non, Monsieur, il fermera les yeux, & succombera. Le croyant, direz-vous, succombera de même. Oui, l'homme foible, celui, par exemple, qui vous écrit : mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, & voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monsieur, de résister à des tentations violentes quand on peut leur céder sans crainte, en se disant, à quoi bon résister ? Pour être vertueux le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes : mais sous les yeux de Dieu le juste est bien fort. Il compte cette vie, & ses biens & ses maux & toute sa gloriole pour si peu de chose ! il apperçoit tant au-delà ! Force invincible de la vertu, nul ne te connoît que celui qui sent tout son être, & qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer. Lisez-vous quelquefois la République de Platon ? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juste accablé des outrages de

la fortune & des injustices des hommes ; diffamé , persécuté , tourmenté , en proie à tout l'opprobre du crime , & méritant tous les prix de la vertu , voyant déjà la mort , qui s'approche & sûr que la haine des méchans n'épargnera pas sa mémoire , quand ils ne pourront plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant , si rien pouvoit décourager la vertu ! Socrate lui-même effrayé s'écrie , & croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre ; mais sans l'espoir d'une autre vie , il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois , dût-il finir pour nous à la mort , ce qui ne peut être si Dieu est juste & par conséquent s'il existe , l'idée seule de cette existence seroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu & une consolation dans ses miseres , dont manque celui qui se croyant isolé dans cet univers , ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée ; c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu : Toi qui lis dans mon cœur , tu vois que j'use en ame forte & en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui se sent par-tout sous l'œil éternel , aime à s'honorer à la face du

Ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre que vous m'avez présenté pour unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, & voyez combien cet objet est inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité qui seule règle, selon vous, la marche du monde & tous les événemens, règle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs, que rien n'est libre, que tout est forcé, nécessaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matière aveugle ne dépendent de sa volonté que parce que sa volonté même dépend de la nécessité, qu'il n'y a par conséquent ni vertus ni vices, ni mérite ni démerite, ni moralité dans les actions humaines, & que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour vous totalement vides de sens ? Ils ne le sont pas, toutefois, j'en suis très-sûr. Votre honnête cœur en dépit de vos argumens réclame contre votre triste philosophie. Le sentiment de la liberté, le charme de la vertu, se font sentir à vous

malgré vous, & voilà comment de toutes parts cette forte & salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité & de la vertu tout homme que sa raison mal conduite égare. Bénissez, Monsieur, cette sainte & bienfaisante voix qui vous ramene aux devoirs de l'homme que la philosophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les sentez d'accord avec le dictamen de votre conscience, & toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction, soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni suivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallèle du sage Hébreu & du sage Grec. Comme admirateur de l'un & de l'autre, je ne puis gueres être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je suis peu surpris que vous donniez au second tout l'avantage. Vous n'avez pas assez fait connoissance avec l'autre, & vous n'avez pas pris assez de soin pour dégager ce qui est vraiment à lui, de ce qui lui est étranger & qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, selon moi, n'y

ont pas regardé de plus près que vous. Si Jésus fût né à Athenes & Socrate à Jérusalem, que Platon & Xénophon eussent écrit la vie du premier, Luc & Matthieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage, & ce qui lui fait tort dans votre esprit, est précisément ce qui rend son élévation d'ame plus étonnante & plus admirable, savoir, sa naissance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors, au lieu que Socrate, né chez le plus instruit & le plus aimable, trouva tous les secours dont il avoit besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les Sophistes comme Jésus contre les Prêtres, avec cette différence que Socrate imita souvent ses antagonistes, & que si sa belle & douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un sophiste comme eux. Pour Jésus, le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels, & depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infâme de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple, d'en faire derechef un peuple libre & digne de l'être; car c'étoit par-là qu'il falloit commencer. L'étude profonde

qu'il fit de la loi de Moÿse, ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme & l'amour dans les cœurs montrèrent son but, autant qu'il étoit possible pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils & lâches compatriotes au lieu de l'écouter, le prirent en haine, précisément à cause de son génie & de sa vertu qui leur reprochoient leur indignité. Enfin ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, & que ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractère, douceur qui tient plus de l'ange & du Dieu que de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, & qui fait verser des torrens de larmes à qui fait lire sa vie comme il faut, à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté & transcrit fidelement ses discours qu'ils n'entendoient pas; ôtez quelques tours orientaux où mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui, & c'est-là qu'on reconnoit l'homme divin, qui de

si piétres disciples a fait pourtant dans leur grossier mais fier enthousiasme , des hommes éloquens & courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection seroit terrible si elle étoit juste. Mais vous savez , Monsieur , ou du moins vous pourriez savoir que , selon moi , loin que Jésus ait fait des miracles , il a déclaré très-positivement qu'il n'en feroit point , & a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choses me resteroient à dire ! mais cette lettre est énorme. Il faut finir. Voici la dernière fois que je reviendrai sur ces matières. J'ai voulu vous complaire , Monsieur , je ne m'en repens point ; au contraire , je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées presque effacées , mais dont les restes peuvent avoir pour moi leur usage dans l'état où je suis.

Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé , je m'en flatte , quand vous l'auriez mieux connu , & qui s'est occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe gueres que de soi-même.

LETTRE

A M. D'OFFREVILLE

A DOUAI

Sur cette question: *S'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a point.*

Montmorenci 4 Octobre 1761.

LA question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15 Septembre est importante & grave: c'est de sa solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adverfaire soutient que tout homme n'agit, quoi qu'il fasse, que relativement à lui-même, & que jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à foi.

Vous, Monsieur, vous pensez qu'on doit faire le bien pour le bien même, sans aucun retour d'intérêt personnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte à foi ne sont plus des actes de vertu, mais d'amour-propre; vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite, si nous ne les

faisons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des misères de la vie humaine, & en cela vous avez raison.

Mais sur le fond de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adverfaire : car quand nous agissons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étois un autre. N'est-il pas vrai que si l'on vous disoit qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable ? C'est la même chose en morale quand on croit agir sans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt ; car vous pourriez lui donner tel sens vous & votre adverfaire que vous seriez d'accord sans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un si grossier qu'alors ce seroit vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel & palpable qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un

tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnaissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable & jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du spectacle de sa misère; tous les actes de cette espèce qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui n'est relatif qu'à nous-mêmes, au bien de notre ame; à notre bien-être absolu, & que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral par opposition au premier: intérêt qui, pour n'avoir pas des objets sensibles, matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide, & pour tout dire en un mot, le seul qui

tenant intimement à notre nature tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose & qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inspire.

Premièrement, dans le système de la religion, c'est-à-dire, des peines & des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge suprême de nos actions, est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus sublimes devoirs. La loi de bien faire est tirée de la raison même, & le chrétien n'a besoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chose, comme n'y tenant que par une expresse volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par sa nature, & qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, & dont par cette raison je ne tenterai pas ici l'exa-

men : comme , si nous avons un amour naturel pour l'ordre , pour le beau moral , si cet amour peut être assez vif par lui-même pour primer sur toutes nos passions , si la conscience est innée dans le cœur de l'homme , ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation : car en ce dernier cas il est clair que nul n'ayant en soi-même aucun intérêt à bien faire , ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui , qu'il n'y a par conséquent que des fots qui croient à la vertu & des dupes qui la pratiquent ; telle est la nouvelle philosophie.

• Sans m'embarquer ici dans cette métaphysique qui nous meneroit trop loin , je me contenterai de vous proposer un fait que vous pourrez mettre en question avec votre adverfaire , & qui bien discuté vous instruira peut-être mieux de ses vrais sentimens que vous ne pourriez vous en instruire en restant dans la généralité de votre thèse.

En Angleterre quand un homme est accusé criminellement , douze jurés , enfermés dans une chambre pour opiner sur l'examen de la procédure s'il est coupable ou s'il ne l'est pas , ne sortent plus de cette chambre & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne soient tous d'accord ,

en sorte que leur jugement est toujours unanime, & décisif sur le sort de l'accusé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroissant convaincantes, onze des jurés le condamnerent sans balancer; mais le douzieme s'obstina tellement à l'absoudre, sans vouloir alléguer d'autre raison sinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'exposer au même sort revinrent au sien, & l'accusé fut renvoyé absous.

L'affaire finie, quelques-uns des jurés presserent en secret leur collègue de leur dire la raison de son obstination, & ils furent enfin que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé, & qu'il avoit eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme & ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes ses circonstances. Ce n'étoit point un homme juste, puisqu'il avoit commis un crime, & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur, & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour en-

sevelir avec lui l'imputation du forfait ; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fit soupçonner la véritable cause, & ne fût un commencement d'indice contre lui : la prudence & le soin de sa sureté demandoient, ce semble, qu'il fit ce qu'il ne fit pas, & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant qui pût le déterminer ainsi dans le secret de son cœur à toute sorte de risque ; quel étoit donc cet intérêt auquel il sacrifioit sa vie même ?

S'inscrire en faux contre le fait seroit prendre une mauvaise défaite ; car on peut toujours l'établir par supposition, & chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que seroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon sens, qui ne seroit ni vertueux ni scélerat.

Posant successivement les deux cas, l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accusé & l'ait fait périr pour se mettre en sureté, l'autre qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques, puis suivant dans les deux cas le reste de la vie du juré & la probabilité du sort qu'il se seroit préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur

cette conduite, & d'exposer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choisi ; alors si votre dispute n'est pas finie, vous connoîtrez du moins si vous vous entendez l'un l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que s'il distingue entre l'intérêt d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothèse la raison de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément, est du même genre que celle de faire entre le ciel & soi une bonne action onéreuse ; car, outre que quelque bien que nous puissions faire en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien ; l'un & l'autre dérivent de la même source & ne peuvent être séparés.

Sur-tout ; Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-delà de la vérité, ni confondre comme faisoient les Stoïciens le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un conten-

tement d'elle-même fans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchans sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent, parce que le bonheur s'empoisonne dans une ame corrompue comme le plaisir des sens dans un corps mal sain. Mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde, & comme il ne suffit pas au corps d'être en santé pour avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'ame d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre contents, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne garantit pas des maux de cette vie & n'en procure pas les biens ; c'est ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ses ruses ; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieusement les autres. Nous avons donc en tout état de cause un véritable intérêt à la cultiver, & nous faisons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il seroit insuffisant par lui-même fans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon sentiment sur la question que vous m'avez proposée.

En vous remerciant du bien que vous pensez de moi, je vous conseille pourtant, Monsieur, de ne plus perdre votre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point ne signifie pas grand'chose. Si ceux qui m'accusent ont tort, c'est à ma conduite à me justifier ; toute autre apologie est inutile ou superflue. J'aurois dû vous répondre plutôt ; mais le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalles que mes maux me laissent, mes occupations ne font pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en feroient, ce choix ne feroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me faisoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A M. U S T E R I ,

PROFESSEUR A ZURICH.

*Sur le CHAP. VIII. du dernier livre
du Contrat Social.*

Motiers 15 Juillet 1763.

QUELQU'EXCÉDÉ que je sois de disputes & d'objections , & quelque répugnance que j'aye d'employer à ces petites guerres le précieux commerce de l'amitié , je continue à répondre à vos difficultés puisque vous l'exigez ainsi. Je vous dirai donc avec ma franchise ordinaire , que vous ne me paroissez pas avoir bien faisi l'état de la question. La grande société , la société humaine en général , est fondée sur l'humanité , sur la bienfaisance universelle. Je dis , & j'ai toujours dit que le christianisme est favorable à celle-là.

Mais les sociétés particulieres , les sociétés politiques & civiles ont un tout autre principe ; ce sont des établissemens purement humains , dont par consé-

quent le vrai christianisme nous détache, comme de tout ce qui n'est que terrestre. Il n'y a que les vices des hommes qui rendent ces établissemens nécessaires, & il n'y a que les passions humaines qui les conservent. Otez tous les vices à vos chrétiens, ils n'auront plus besoin de magistrats ni de loix. Otez leur toutes les passions humaines, le lien civil perd à l'instant tout son ressort; plus d'émulation, plus de gloire, plus d'ardeur pour les préférences. L'intérêt particulier est détruit, & faute d'un soutien convenable, l'état politique tombe en langueur.

Votre supposition d'une société politique & rigoureuse de chrétiens tous parfaits à la rigueur, est donc contradictoire; elle est encore outrée quand vous n'y voulez pas admettre un seul homme injuste, pas un seul usurpateur. Sera-t-elle plus parfaite que celle des Apôtres? & cependant il s'y trouva un Judas..... sera-t-elle plus parfaite que celle des Anges? & le Diable, dit-on, en est sorti. Mon cher ami, vous oubliez que vos chrétiens seront des hommes, & que la perfection que je leur suppose est celle que peut comporter l'humanité. Mon livre n'est pas fait pour des Dieux.

Ce n'est pas tout. Vous donnez à vos

citoyens un tact moral , une finesse exquise ; & pourquoi ? parce qu'ils sont bons chrétiens. Comment ! Nul ne peut être bon crétien à votre compte , sans être un la Rochefoucault , un la Bruyere ? A quoi pensoit donc notre maître , quand il bénissoit les pauvres en esprit ? Cette assertion là , premièrement , n'est pas raisonnable , puisque la finesse du tact moral ne s'acquiert qu'à force de comparaisons , & s'exerce même infiniment mieux sur les vices que l'on cache que sur les vertus qu'on ne cache point. Secondement , cette même assertion est contraire à toute expérience , & l'on voit constamment que c'est dans les plus grandes villes , chez les peuples les plus corrompus qu'on apprend à mieux pénétrer dans les cœurs , à mieux observer les hommes , à mieux interpréter leurs discours par leurs sentimens , à mieux distinguer la réalité de l'apparence. Nieriez-vous qu'il n'y ait d'infiniment meilleurs observateurs moraux à Paris qu'en Suisse ? ou conclurez vous de-là qu'on vit plus vertueusement à Paris que chez vous ?

Vous dites que vos citoyens seroient infiniment choqués de la premiere injustice. Je le crois ; mais quand ils la veroient , il ne seroit plus tems d'y pour-

voir ; & d'autant mieux qu'ils ne se permettroient pas aisément de mal penser de leur prochain , ni de donner une mauvaise interprétation à ce qui pourroit en avoir une bonne. Cela seroit trop contraire à la charité. Vous n'ignorez pas que les ambitieux adroits se gardent bien de commencer par des injustices ; au contraire , ils n'épargnent rien pour gagner d'abord la confiance & l'estime publique , par la pratique extérieure de la vertu. Ils ne jettent le masque & ne frappent les grands coups que quand leur partie est bien liée , & qu'on n'en peut plus revenir. Cromwel ne fut connu pour un tyran qu'après avoir passé quinze ans pour le vengeur des loix & le défenseur de la religion.

Pour conserver votre République chrétienne , vous rendez ses voisins aussi justes qu'elle ; à la bonne heure. Je conviens qu'elle se défendra toujours assez bien pourvu qu'elle ne soit point attaquée. A l'égard du courage que vous donnez à ses soldats par le simple amour de la conservation , c'est celui qui ne manque à personne. Je lui ai donné un motif encore plus puissant sur des chrétiens , savoir , l'amour du devoir. Là-dessus , je crois pouvoir pour

toute réponse vous renvoyer à mon livre, où ce point est bien discuté. Comment ne voyez-vous pas qu'il n'y a que de grandes passions qui fassent de grandes choses? Qui n'a d'autre passion que celle de son salut ne fera jamais rien de grand dans le temporel. Si Mutius Scévola n'eût été qu'un saint, croyez-vous qu'il eût fait lever le siège de Rome? Vous me citerez peut-être la magnanime Judith. Mais nos chrétiennes hypothétiques, moins barbarement coquettes, n'iront pas, je crois, séduire leurs ennemis, & puis coucher avec eux pour les massacrer durant leur sommeil.

Mon cher ami, je n'aspire pas à vous convaincre. Je fais qu'il n'y a pas deux têtes organisées de même, & qu'après bien des disputes, bien des objections, bien des éclaircissements, chacun finit toujours par rester dans son sentiment comme auparavant. D'ailleurs quelque philosophe que vous puissiez être, je sens qu'il faut toujours un peu tenir à l'état. Encore une fois, je vous réponds parce que vous le voulez, mais je ne vous en estimerai pas moins pour ne pas penser comme moi. J'ai dit mon avis au public, & j'ai cru le devoir dire, en choses importantes & qui intéressent

l'humanité. Au reste , je puis m'être trompé toujours , & je me suis trompé souvent sans doute. J'ai dit mes raisons ; c'est au public , c'est à vous à les peser , à les juger , à choisir. Pour moi , je n'en fais pas davantage , & je trouve très-bon que ceux qui ont d'autres sentimens les gardent , pourvu qu'ils me laissent en paix dans le mien.

LETTRE

AU PRINCE LOUIS EUGENE

DE WIRTEMBERG.

Motiers le 10 Novembre 1763.

SI j'avois le malheur d'être né Prince, d'être enchainé par les convenances de mon état, que je fusse contraint d'avoir un train, une suite, des domestiques, c'est-à-dire, des maîtres, & que pourtant j'eusse une ame assez élevée pour vouloir être homme malgré mon rang, pour vouloir remplir les grands devoirs de pere, de mari, de citoyen de la république humaine, je sentirois bientôt les difficultés de concilier tout cela, celle sur-tout d'élever mes enfans pour l'état où les plaça la nature, en dépit de celui qu'ils ont parmi leurs égaux.

Je commencerois donc par me dire : il ne faut pas vouloir des choses contradictoires, il ne faut pas vouloir être & n'être pas. La difficulté que je veux vaincre est inhérente à la chose; si l'état de la chose ne peut changer, il faut que la difficulté reste. Je dois sentir que je n'obtiendrai pas tout ce que je veux :
mais

mais n'importe, ne nous décourageons point. De tout ce qui est bien, je ferai tout ce qui est possible, mon zèle & ma vertu m'en répondent : une partie de la sagesse est de porter le joug de la nécessité : quand le sage a fait le reste, il a tout fait. Voilà ce que je me dirois si j'étois Prince. Après cela, j'irois en avant sans me rebuter, sans rien craindre ; & quel que fût mon succès, ayant fait ainsi je serois content de moi. Je ne crois pas que j'eusse tort de l'être.

Il faut, Monsieur le Duc, commencer par vous bien mettre dans l'esprit, qu'il n'y a point d'œil paternel que celui d'un pere, ni d'œil maternel que celui d'une mere. Je voudrois employer vingt rames de papier à vous répéter ces deux lignes, tant je suis convaincu que tout en dépend.

Vous êtes Prince, rarement pourrez-vous être pere, vous aurez trop d'autres soins à remplir : il faudra donc que d'autres remplissent les vôtres. Madame la Duchesse sera dans le même cas à-peu-près.

De-là suit cette première règle : faites en sorte que votre enfant soit cher à quelqu'un.

Il convient que ce quelqu'un soit de son sexe. L'âge est très-difficile à déter-

miner. Par d'importantes raisons il la faudroit jeune. Mais une jeune personne a bien d'autres soins en tête que de veiller jour & nuit sur un enfant. Ceci est un inconvénient inévitable & déterminant.

Ne la prenez donc pas jeune, ni belle, par conséquent; car ce seroit encore pis. Jeune, c'est elle que vous aurez à craindre: belle, c'est tout ce qui l'approchera.

Il vaut mieux qu'elle soit veuve que fille. Mais si elle a des enfans, qu'aucun d'eux ne soit autour d'elle, & que tous dépendent de vous.

Point de femme à grands sentimens, encore moins de bel esprit. Qu'elle ait assez d'esprit pour vous bien entendre, non pour raffiner sur vos instructions.

Il importe qu'elle ne soit pas trop facile à vivre, & il n'importe pas qu'elle soit libérale. Au contraire il la faut rangée, attentive à ses intérêts. Il est impossible de soumettre un prodigue à la règle; on tient les avares par leur propre défaut.

Point d'étourdie ni d'évaporée; outre le mal de la chose il y a encore celui de l'humeur, car toutes les folles en ont, & rien n'est plus à craindre que l'humeur; par la même raison les gens vifs, quoique plus aimables, me sont sus-

orte, ne nous décourageons tout ce qui est bien, je ferai est possible, mon zele & ma répondent: une partie de la le porter le joug de la néces- il le sage a fait le reste, il a tout ce que je me dirois si j'étois rès cela, j'irois en avant sans, sans rien craindre; & quel n succès, ayant fait ainsi je ent de moi. Je ne crois pas tort de l'être.

Monfieur le Duc, commen- is bien mettre dans l'esprit, oint d'œil paternel que celui ni d'œil maternel que celui Je voudrois employer vingt pier à vous répéter ces deux je suis convaincu que tout

Prince, rarement pourrez- difficiles à être, vous aurez trop d'autres sur-tout d'être, il faudra donc d'au- où les plaçent les vôtres. Madame la ent les vôtres. Madame la qu'ils ont pu dans le même cas à-peu- Je commence

il ne faut pas cette première regle: faites dictoires, il ne votre enfant soit cher à quel- n'être pas. La

vaincre est inhé- et que ce quelqu'un soit de de la chose ne peut être est très-difficile à déter- la difficulté reste. Je n'obtiens pas VI. P

A M
En ve
penfer
tant,
tre re
Tout
hom
gnif
cuf
me
in
ry

ce n'est pas maintenant de quoi il s'agit.

Je dis, & c'est ma première règle, qu'il faut que l'enfant soit cher à cette personne là. Mais comment faire ?

Vous ne lui ferez point aimer l'enfant en lui disant de l'aimer ; & avant que l'habitude ait fait naître l'attachement, on s'amuse quelquefois avec les autres enfans, mais on n'aime que les siens.

Elle pourroit l'aimer, si elle aimoit le père ou la mère ; mais dans votre rang on n'a point d'amis, & jamais ; dans quelque rang que ce puisse être, on n'a pour amis les gens qui dépendent de nous.

Or l'affection qui ne naît pas du sentiment, d'où peut-elle naître, si ce n'est de l'intérêt ?

Ici vient une réflexion que le concours de mille autres confirme ; c'est que les difficultés que vous ne pouvez ôter de votre condition, vous ne les éluderez qu'à force de dépense.

Mais n'allez pas croire, comme les autres, que l'argent fait tout par lui-même, & que pourvu qu'on paye on est servi. Ce n'est pas cela.

• Je ne connois rien de si difficile quand on est riche, que de faire usage de sa richesse pour aller à ses fins. L'argent est un ressort dans la mécanique morale,

mais il repouffe toujours la main qui le fait agir. Faisons quelques observations nécessaires pour notre objet.

Nous voulons que l'enfant soit cher à sa gouvernante. Il faut pour cela que le sort de la gouvernante soit lié à celui de l'enfant. Il ne faut pas qu'elle dépende seulement des soins qu'elle lui rendra, tant parce qu'on n'aime gueres les gens qu'on sert, que parce que les soins payés ne sont qu'apparens, les soins réels se négligent, & nous cherchons ici des soins réels.

Il faut qu'elle dépende non de ses soins, mais de leur succès, & que sa fortune soit attachée à l'effet de l'éducation qu'elle aura donnée. Alors seulement elle se verra dans son Eleve & s'affectionnera nécessairement à elle; elle ne lui rendra pas un service de parade & de montre, mais un service réel; ou plutôt en la servant elle ne servira qu'elle-même, elle ne travaillera que pour soi.

Mais qui sera juge de ce succès? La foi d'un pere équitable, & dont la probité est bien établie, doit suffire, la probité est un instrument sûr dans les affaires, pourvu qu'il soit joint au discernement.

Le pere peut mourir. Le jugement des femmes n'est pas reconnu assez sûr, &

L'amour maternel est aveugle. Si la mere étoit établie juge au défaut du pere, ou la gouvernante ne s'y fieroit pas, ou elle s'occuperoit plus à plaire à la mere qu'à bien élever l'enfant.

Je ne m'étendrai pas sur le choix des juges de l'éducation. Il faudroit pour cela des connoissances particulieres relatives aux personnes. Ce qui importe essentiellement, c'est que la gouvernante ait la plus entiere confiance dans l'intégrité du jugement, qu'elle soit persuadée qu'on ne la privera point du prix de ses soins si elle a réussi, & que quoiqu'elle puisse dire, elle ne l'obtiendra pas dans le cas contraire. Il ne faut jamais qu'elle oublie que ce n'est pas à sa peine que ce prix sera dû, mais au succès.

Je fais bien que, soit qu'elle ait fait son devoir ou non, ce prix ne sauroit lui manquer. Je ne suis pas assez fou, moi qui connois les hommes, pour m'imaginer que ces juges, quels qu'ils soient, iront déclarer solennellement qu'une jeune Princesse de quinze à vingt ans a été mal élevée. Mais cette réflexion que je fais là, la Bonne ne la fera pas; quand elle la feroit, elle ne s'y fieroit pas tellement qu'elle en négligeât des devoirs dont dépend son sort, sa fortune, son existence. Et ce qu'il importe

ici n'est pas que la récompense soit bien administrée , mais l'éducation qui doit l'obtenir.

Comme la raison nue a peu de force , l'intérêt seul n'en a pas tant qu'on croit. L'imagination seule est active. C'est une passion que nous voulons donner à la gouvernante , & l'on n'excite les passions que par l'imagination. Une récompense promise en argent est très-puissante , mais la moitié de sa force se perd dans le lointain de l'avenir. On compare de sang-froid l'intervalle & l'argent , on compense le risque avec la fortune , & le cœur reste tiède. Etendez pour ainsi dire l'avenir sous les sens , afin de lui donner plus de prise. Présentez le sous des faces qui les rapprochent , qui flattent l'espoir & séduisent l'esprit. On se perdrait dans la multitude de suppositions qu'il faudroit parcourir , selon les tems , les lieux , les caractères. Un exemple est un cas dont on peut tirer l'induction pour cent mille autres.

Ai-je à faire à un caractère paisible ; aimant l'indépendance & le repos ? Je mene promener cette personne dans une campagne ; elle voit dans une jolie situation une petite maison bien ornée , une basse-cour , un jardin , des terres pour l'entretien du maître , les agrémens qui

peuvent lui en faire aimer le séjour. Je vois ma gouvernante enchantée ; on s'approprie toujours par la convoitise ce qui convient à notre bonheur. Au fort de son enthousiasme , je la prends à part ; je lui dis : élevez ma fille à ma fantaisie , tout ce que vous voyez est à vous. Et afin qu'elle ne prenne pas ceci pour un mot en l'air , j'en passe l'acte conditionnel ; elle n'aura pas un dégoût dans ses fonctions , sur lequel son imagination n'applique cette maison pour emplâtre.

Encore un coup , ceci n'est qu'un exemple.

Si la longueur du tems épuise & fatigue l'imagination , l'on peut partager l'espace & la récompense en plusieurs termes , & même à plusieurs personnes : je ne vois ni difficulté ni inconvénient à cela. Si dans six ans mon enfant est ainsi , vous aurez telle chose. Le terme venu , si la condition est remplie on tient parole , & l'on est libre des deux cotés.

Bien d'autres avantages découleront de l'expédient que je propose , mais je ne peux ni ne dois tout dire. L'enfant aimera sa gouvernante , sur-tout si elle est d'abord sévère & que l'enfant ne soit pas encore gâté. L'effet de l'habitude est naturel & sûr , jamais il n'a manqué que par la faute des guides. D'ailleurs la jus-

tice a sa mesure & sa regle exacte ; au lieu que la complaisance qui n'en a point, rend les enfans toujours exigeans & toujours mécontents. L'enfant donc qui aime sa Bonne fait que le sort de cette Bonne est dans le succès de ses soins , jugez de ce que fera l'enfant à mesure que son intelligence & son cœur se formeront.

Parvenue à certain âge ; la petite fille est capricieuse ou méchante. Supposons un moment critique, important, où elle ne veut rien entendre ; ce moment viendra bien rarement, on sent pourquoi. Dans ce moment fâcheux la Bonne manque de ressource. Alors elle s'attendrit en regardant son Eleve, & lui dit : *C'en est donc fait ; tu m'ôtes le pain de ma vieillesse.*

Je suppose que la fille d'un tel père ne fera pas un monstre : cela étant, l'effet de ce mot est sûr ; mais il ne faut pas qu'il soit dit deux fois.

On peut faire en sorte que la petite se le dise à toute heure, & voilà d'où naissent mille biens à la fois. Quoi qu'il en soit, croyez-vous qu'une femme qui pourra parler ainsi à son élève, ne s'affectionnera pas à elle ? On s'affectionne aux gens sur la tête desquels on a mis des fonds ; c'est le mouvement de la nature, & un mouvement non moins naturel est de s'affectionner à son propre ou-

vrage, sur-tout quand on en attend son bonheur. Voilà donc notre première recette accomplie.

Seconde regle.

Il faut que la-Bonne ait sa conduite toute tracée & une pleine confiance dans le succès.

Le mémoire instructif qu'il faut lui donner est une piece très-importante. Il faut qu'elle l'étudie sans cesse, il faut qu'elle le sache par cœur, mieux qu'un Ambassadeur ne doit savoir ses instructions. Mais ce qui est plus important encore, c'est qu'elle soit parfaitement convaincue qu'il n'y a point d'autre route pour aller au but qu'on lui marque, & par conséquent au sien.

Il ne faut pas pour cela lui donner d'abord le mémoire. Il faut lui dire premièrement ce que vous voulez faire; lui montrer l'état de corps & d'ame où vous exigez qu'elle mette votre enfant. Là-dessus toute dispute ou objection de sa part est inutile: vous n'avez point de raisons à lui rendre de votre volonté. Mais il faut lui prouver que la chose est faisable, & qu'elle ne l'est que par les moyens que vous proposez: c'est sur cela qu'il faut beaucoup raisonner avec elle; il faut lui dire vos raisons clairement, simplement, au long, en termes à

sa portée. Il faut écouter ses réponses, ses sentimens, ses objections, les discuter à loisir ensemble, non pas tant pour ces objections mêmes; qui probablement seront superficielles, que pour saisir l'occasion de bien lire dans son esprit, de la bien convaincre que les moyens que vous indiquez sont les seuls propres à réussir. Il faut s'assurer que de tout point elle est convaincue, non en paroles, mais intérieurement. Alors seulement il faut lui donner le mémoire, le lire avec elle, l'examiner, l'éclaircir, le corriger peut-être, & s'assurer qu'elle l'entend parfaitement.

Il surviendra souvent durant l'éducation des circonstances imprévues: souvent les choses prescrites ne tourneront pas comme on avoit cru: les élémens nécessaires pour résoudre les problèmes moraux sont en très-grand nombre, & un seul omis rend la solution fautive. Cela demandera des conférences fréquentes, des discussions, des éclaircissemens auxquels il ne faut jamais se refuser, & qu'il faut même rendre agréables à la gouvernante par le plaisir avec lequel on s'y prêtera. C'est encore un fort bon moyen de l'étudier elle-même.

Ces détails me semblent plus particulièrement la tâche de la mere. Il faut

qu'elle sache le mémoire aussi bien que la gouvernante : mais il faut qu'elle le sache autrement. La gouvernante le saura par les regles, la mere le saura par les principes : car premièrement ayant reçu une éducation plus soignée, & ayant eu l'esprit plus exercé, elle doit être plus en état de généraliser ses idées, & d'en voir tous les rapports; & de plus prenant au succès un intérêt plus vif encore, elle doit plus s'occuper des moyens d'y parvenir.

Troisième regle. La Bonne doit avoir un pouvoir absolu sur l'enfant.

Cette regle bien entendue se réduit à celle-ci, que le mémoire seul doit tout gouverner : car quand chacun se réglera scrupuleusement sur le mémoire, il s'ensuit que tout le monde agira toujours de concert, sauf ce qui pourroit être ignoré des uns ou des autres; mais il est aisé de pourvoir à cela.

Je n'ai pas perdu mon objet de vue, mais j'ai été force de faire un bien grand détour. Voilà déjà la difficulté levée en grande partie; car notre Éleve aura peu à craindre des domestiques, quand la seconde mere aura tant d'intérêt à la surveiller. Parlons à présent de ceux-ci.

Il y a dans une maison nombreuse des

moyens généraux pour tout faire, & sans lesquels on ne parvient jamais à rien.

D'abord les mœurs; l'imposante image de la vertu devant laquelle tout fléchit, jusqu'au vice même; ensuite l'ordre, la vigilance, enfin l'intérêt le dernier de tous; j'ajouterois la vanité, mais l'état servile est trop près de la misère; la vanité n'a sa grande force que sur les gens qui ont du pain.

Pour ne pas me répéter ici, permettez, Monsieur le Duc, que je vous renvoie à la cinquième partie de l'Héloïse, Lettre dixième. Vous y trouverez un recueil de maximes qui me paroissent fondamentales, pour donner dans une maison grande ou petite du ressort à l'autorité; du reste je conviens de la difficulté de l'exécution, parce que, de tous les ordres d'hommes imaginables, celui des valets laisse le moins de prise pour le mener où l'on veut. Mais tous les raisonnemens du monde ne feront pas qu'une chose ne soit pas ce qu'elle est, que ce qui n'y est pas s'y trouve, que des valets ne soient pas des valets.

Le train d'un grand Seigneur est susceptible de plus & de moins, sans cesser d'être convenable. Je pars de-là pour établir ma première maxime.

1. Réduisez votre suite au moindre

nombre de gens qu'il soit possible ; vous aurez moins d'ennemis , & vous en serez mieux servi. S'il y a dans votre maison un seul homme qui n'y soit pas nécessaire , il y est nuisible ; foyez-en sûr.

2. Mettez du choix dans ceux que vous garderez , & préférez de beaucoup un service exact à un service agréable. Ces gens qui applanissent tout devant leur maître , sont tous des fripons. Sur-tout point de dissipateur.

3. Soumettez-les à la règle en toute chose , même au travail , ce qu'ils feront dût il n'être bon à rien.

4. Faites qu'ils aient un grand intérêt , à rester long-tems à votre service , qu'ils s'y attachent à mesure qu'ils y restent , qu'ils craignent par conséquent d'autant plus d'en sortir qu'ils y sont restés plus long-tems. La raison & les moyens de cela se trouvent dans le livre indiqué.

Ceci sont les données que je peux supposer , parce que , bien qu'elles demandent beaucoup de peine , enfin elles dépendent de vous. Cela posé :

Quelque tems avant que de leur parler , vous avez quelquefois des entretiens à table sur l'éducation de votre enfant , & sur ce que vous vous proposez de faire , sur les difficultés que vous aurez à vaincre , & sur la ferme résolution où

vous êtes de n'épargner aucun soin pour réussir. Probablement vos gens n'auront pas manqué de critiquer entr'eux la manière extraordinaire d'élever l'enfant; ils y auront trouvé de la bizarrerie, il la faut justifier, mais simplement & en peu de mots. Du reste, il faut montrer votre objet beaucoup plus du côté moral & pieux, que du côté philosophique. Madame la Princesse en ne consultant que son cœur peut y mêler des mots charmans. M. Tissot peut ajouter quelques réflexions dignes de lui.

On est si peu accoutumé de voir les Grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfans, que ces conversations courtes & bien ménagées ne peuvent manquer de produire un grand effet. Mais sur-tout nulle ombre d'affectation, point de longueur. Les domestiques ont l'œil très-perçant: tout seroit perdu s'ils soupçonnoient seulement qu'il y eût en cela rien de concerté; & en effet rien ne doit l'être. Bon pere, bonne mere; laissez parler vos cœurs avec simplicité: ils trouveront des choses touchantes d'eux-mêmes; je vois d'ici vos domestiques derrière vos chaises se prosterner devant leur maître au fond de leurs cœurs; voilà les dispositions qu'il faut faire naître, & dont il

faut profiter pour les regles que nous avons à leur prescrire.

Ces regles sont de deux especes, selon le jugement que vous porterez vous-même de l'état de votre maison & des mœurs de vos gens.

Si vous croyez pouvoir prendre en eux une confiance raisonnable & fondée sur leur intérêt, il ne s'agira que d'un énoncé clair & bref de la maniere dont on doit se conduire toutes les fois qu'on approchera de votre enfant, pour ne point contrarier son éducation.

Que si malgré toutes vos précautions, vous croyez devoir vous défier de ce qu'ils pourront dire ou faire en sa présence, la règle alors sera plus simple, & se réduira à n'en approcher jamais sous quelque prétexte que ce soit.

Quel de ces deux partis que vous choisirez, il faut qu'il soit sans exception & le même pour vos gens de tout étage, excepté ce que vous destinez spécialement au service de l'enfant, & qui ne peut être en trop petit nombre ni trop scrupuleusement choisi.

Un jour donc vous assemblez vos gens, & dans un discours grave & simple, vous leur direz que vous croyez devoir en bon père apporter tous vos soins à bien élever l'enfant que Dieu vous a

donné. „ Sa mere & moi sentons tout ce qui nuit à la nôtre. Nous l'en voulons préserver ; & si Dieu bénit nos efforts, nous n'aurons point de compte à lui rendre des défauts ou des vices que notre enfant pourroit contracter. Nous avons pour cela de grandes précautions à prendre : voici celles qui vous regardent, & auxquelles j'espère que vous vous prêterez en honnêtes gens, dont les premiers devoirs sont d'aider à remplir ceux de leurs maîtres „

Après l'énoncé de la regle dont vous prescrivez l'observation, vous ajoutez que ceux qui seront exacts à la suivre peuvent compter sur votre bienveillance & même sur vos bienfaits. „ Mais je vous déclare en même tems, poursuivez-vous d'une voix plus haute, que quiconque y aura manqué une seule fois, & en quoi que ce puisse être, sera chassé sur le champ & perdra ses gages. Comme c'est-là la condition sous laquelle je vous garde, & que je vous en préviens tous, ceux qui n'y veulent pas acquiescer, peuvent sortir „

Des regles si peu gênantes ne feront sortir que ceux qui seroient sortis sans cela ; ainsi vous ne perdez rien à leur mettre le marché à la main, & vous leur en imposez beaucoup. Peut-être au

commencement quelque étourdi en fera-t-il la victime, & il faut qu'il le soit. Fût-ce le Maître-d'Hôtel, s'il n'est chassé comme un coquin, tout est manqué. Mais s'ils voient une fois que c'est tout de bon & qu'on les surveille, on aura désormais peu besoin de les surveiller.

Mille petits moyens relatifs naissent de ceux-là ; mais il ne faut pas tout dire, & ce mémoire est déjà trop long. J'ajouterai seulement un avis très-important & propre à couper cours au mal qu'on n'aura pu prévenir. C'est d'examiner toujours l'enfant avec le plus grand soin, & de suivre attentivement les progrès de son corps & de son cœur. S'il le fait quelque chose autour de lui contre la règle, l'impression s'en marquera dans l'enfant même. Dès que vous y verrez un signe nouveau, cherchez-en la cause avec soin ; vous la trouverez infailliblement. A certain âge il y a toujours remède au mal qu'on n'a pu prévenir, pourvu qu'on sache le connoître, & qu'on s'y prenne à tems pour le guérir.

Tous ces expédiens ne sont pas faciles, & je ne répons pas absolument de leur succès : cependant je crois qu'on y peut prendre une confiance raisonnable, & je ne vois rien d'équivalent dont j'en puisse dire autant.

Dans une route toute nouvelle, il ne faut pas chercher des chemins battus, & jamais entreprise extraordinaire & difficile ne s'exécute par des moyens aisés & communs.

Du reste, ce ne sont peut-être ici que les délires d'un fiévreux. La comparaison de ce qui est à ce qui doit être, m'a donné l'esprit romanesque & m'a toujours jetté loin de tout ce qui se fait. Mais vous ordonnez, Monsieur le Duc, j'obéis. Ce sont mes idées que vous demandez, les voilà. Je vous tromperois, si je vous donnois la raison des autres, pour les folies qui sont à moi. En les faisant passer sous les yeux d'un si bon juge, je ne crains pas le mal qu'elles peuvent causer.

DEUX LETTRES

A M. LE MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG,

*Contenant une description du Val-de-
Travers.*

A Motiers le 20 Janvier 1763.

LETTRE PREMIERE.

Vous voulez, Monsieur le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite : mais comment faire ? Je ne fais voir qu'autant que je suis ému ; les objets indifférens sont inutiles à mes yeux ; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous ? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes même, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde : mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le

contemplant. Ce tableau , quoique toujours le même , se peint d'autant de manieres qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs ; & ces différences , qui font celles de nos jugemens , n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre , mais dans le même en différens tems. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeunesse ; tout est changé ; c'est un autre paysage , un autre air , un autre ciel , d'autres hommes , & ne voyant plus mes Montagnes avec des yeux de vingt ans , je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon tems d'autrefois ; je le crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous , & lorsque le plaisir nous quitte ; nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues , & les verront comme nous les voyois aujourd'hui. Mais ce sont des descriptions que vous me demandez , non des réflexions , & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ses anciens jeux. Les diverses impressions que ce pays a faites sur moi à différens âges me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à

nous qu'aux choses, & que, comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudroit savoir comment étoit affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride & froid sous ma plume un pays jadis si verdoyant, si vivant, si riant à mon gré : vous sentirez trop aisément dans ma lettre en quel tems de ma vie & en quelle saison de l'année elle a été écrite.

Je fais, Monsieur le Maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suisse, comme si le petit coin que j'habite avoit besoin d'être circonscrit d'un si grand espace. Il y a pourtant des choses générales qui ne se devinent point, & qu'il faut savoir pour juger des objets particuliers. Pour connoître Motiers, il faut avoir quelque idée du Comté de Neuchâtel, & pour connoître le Comté de Neuchâtel, il faut en avoir de la Suisse entière.

Elle offre à-peu-près par-tout les mêmes aspects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes; & les Suisses ont aussi tous à-peu-près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples &

de leur antique simplicité. Ils ont des manières de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent, pour ainsi dire, au sol du climat, aux besoins divers, & qu'en cela les habitans seront toujours forcés de se conformer à ce que la nature des lieux leur prescrit. Telle est, par exemple, la distribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en villes & en bourgs qu'en France, mais éparfées & dispersées çà & là sur le terrain avec beaucoup plus d'égalité. Ainsi, quoique la Suisse soit en général plus peuplée à proportion que la France, elle a de moins grandes villes & de moins gros villages : en revanche on y trouve par-tout des maisons, le village couvre toute la paroisse, & la ville s'étend sur tout le pays. La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont dans les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes. Geneve, St. Gal, Neufchâtel, sont comme les fauxbourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville : seulement les maisons, au lieu d'être alignées, sont dispersées sans symmétrie & sans ordre, comme on dit qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcou-

rir des déserts quand on trouve des clochers parmi les sapins , des troupeaux sur des rochers , des manufactures dans des précipices , des ateliers sur des torrents. Ce mélange bizarre a je ne fais quoi d'animé, de vivant , qui respire la liberté, le bien-être , & qui fera toujours du pays où il se trouve un spectacle unique en son genre , mais fait seulement pour des yeux qui s'achent voir.

Cette égale distribution vient du grand nombre de petits États qui divise les Capitales , de la rudesse du pays qui rend les transports difficiles , & de la nature des productions qui consistant pour la plupart en pâturages exige que la consommation s'en fasse sur les lieux mêmes & tient les hommes aussi dispersés que les bestiaux. Voilà le plus-grand avantage de la Suisse, avantage que ses habitans regardent peut-être comme un malheur , mais qu'elle tient d'elle seule , que rien ne peut lui ôter , qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe & des mauvaises mœurs , & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien ; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suisses , qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes se suffisoient à eux-mêmes , ont commencé

commencé à communiquer avec d'autres nations , ils ont pris goût à leur maniere de vivre & ont voulu l'imiter ; ils se sont apperçus que l'argent étoit une bonne chose & ils ont voulu en avoir ; sans productions & sans industrie pour l'attirer , ils se sont mis en commerce eux-mêmes , ils se sont vendus en détail aux puissances , ils ont acquis par-là précisément assez d'argent pour sentir qu'ils étoient pauvres ; les moyens de le faire circuler étant presque impossibles dans un pays qui ne produit rien & qui n'est pas maritime , cet argent leur a porté de nouveaux besoins sans augmenter leurs ressources. Ainsi leurs premieres aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante , le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'habitans. C'est la raison de la dépopulation que l'on commence à sentir dans toute la Suisse. Elle nourrissoit ses nombreux habitans quand ils ne sortoient pas de chez eux ; à présent qu'il en sort la moitié , à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis est que de cette moitié qui sort il en rentre aîlez pour corrompre tout ce qui reste par l'imitation des usages des autres pays & sur-tout de la France , qui a plus de troupes Suisses qu'aucune autre

nation. Je dis *corrompre*, sans entrer dans la question si les mœurs Françaises sont bonnes ou mauvaises en France, parce que cette question est hors de doute quant à la Suisse, & qu'il n'est pas possible que les mêmes usages conviennent à des peuples qui n'ayant pas les mêmes ressources & n'habitant ni le même climat ni le même sol, seront toujours forcés de vivre différemment.

Le concours de ces deux causes, l'une bonne & l'autre mauvaise, se fait sentir en toutes choses; il rend raison de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suisses, & sur-tout de ce contraste bizarre de recherche & de simplicité qu'on sent dans toutes leurs manières. Ils tournent à contre-sens tous les usages qu'ils prennent, non pas faute d'esprit, mais par la force des choses. En transportant dans leurs bois les usages des grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique; ils ne savent ce que c'est qu'habits de campagne; ils sont parés dans leurs rochers comme ils l'étoient à Paris; ils portent sous leurs sapins tous les pompons du Palais-Royal, & j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbala de mouffeline. Leur délicatesse a toujours quelque chose de grossier, leur luxe a toujours quelque

chose de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir ; ils servent des vins étrangers & boivent de la piquette ; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leur choux ; ils vous offriront à déjeûné du café & du fromage, à goûté du thé avec du jambon ; les femmes ont de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur : leurs valets alternativement laquais & bouviers ont l'habit de livrée en servant à table & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur société plus familière sans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures isolées. Personne ici n'est surpris de me voir passer l'hiver en campagne ; mille gens du monde en font tout autant. On demeure donc toujours séparés, mais on se rapproche par de longues & fréquentes visites. Pour étaler sa parure & ses meubles, il faut attirer ses voisins & les aller voir, & comme ces voisins sont souvent assez éloignés ce sont des voyages continuels. Aussi jamais n'ai-je vu de peuple si allant que les Suisses ; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrerez de toutes parts que voitures ; il n'y a pas une maison qui n'ait la sienne, & les chevaux dont la Suisse

abonde ne sont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais comme ces courses ont souvent pour objet des visites de femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à-peu-près pour courir la poste la même toilette que pour aller au bal. Aussi rien n'est si brillant que les chemins de la Suisse; on y rencontre à tout moment de petits Messieurs & de belles Dames, on n'y voit que bleu, verd, couleur de rose, on se croiroit au jardin du Luxembourg.

Un effet de ce commerce est d'avoir presque ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, est d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suisse. Je ne fais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France; ils n'approchent sûrement pas de ceux-ci. Il est vrai qu'il y fait très-cher vivre, mais cela est vrai aussi de la vie domestique, & cela ne sauroit être autrement dans un pays qui produit peu de denrées & où l'argent ne laisse pas de circuler.

Les trois seules marchandises qui leur en aient fourni jusqu'ici, sont les fromages, les chevaux & les hommes; mais depuis l'introduction du luxe ce commerce ne leur suffit plus, & ils y ont

ajouté celui des manufactures dont ils font redevables aux réfugiés François; ressource qui cependant a plus d'apparence que de réalité; car comme la cherté des denrées augmente avec les especes, & que la culture de la terre se néglige quand on gagne davantage à d'autres travaux, avec plus d'argent ils n'en sont pas plus riches; ce qui se voit par la comparaison avec les Suisses catholiques, qui n'ayant pas la même ressource sont plus pauvres d'argent, & ne vivent pas moins bien.

Il est fort singulier qu'un pays si rude & dont les habitans sont si enclins à fortir, leur inspire pourtant un amour si tendre que le regret de l'avoir quitté les y ramene presque tous à la fin, & que ce regret donne à ceux qui n'y peuvent revenir une maladie quelquefois mortelle, qu'ils appellent, je crois, le *Heimweh*. Il y a dans la Suisse un air célèbre appelé le *Ranz-des-vaches*, que les bergers sonnent sur leurs cornets & dont ils font retentir tous les coteaux du pays. Cet air, qui est peu de chose en lui-même, mais qui rappelle aux Suisses mille idées relatives au pays natal, leur fait verser des torrens de larmes quand ils l'entendent en terre étrangere. Il en a même fait mourir de douleur un si grand nombre, qu'il

a été défendu par ordonnance du Roi de jouer le ranz-des-vaches dans les troupes Suiffes. Mais, Monsieur le Maréchal, vous savez peut-être tout cela mieux que moi, & les réflexions que ce fait présente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer seulement que la France est assurément le meilleur pays du monde, où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des habitans. Cependant il n'y a jamais eu, que je sache, de Heimveh ni de ranz-des-vaches qui fit pleurer & mourir de regret un François en pays étranger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suiffes depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suiffes en général sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats & bons citoyens, mais intrigans, défiants, jaloux, curieux, avarés, & leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur simplicité. Ils sont ordinairement graves & flegmatiques, mais ils sont furieux dans la colere, & leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le peuple François danse tristement, languissamment, de mauvaise grace, & que les danses suiffes soient sautillantes & vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle &

Les filles y ont une légéreté charmante : on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suiffes font adroits & rûlés dans les affaires : les François qui les jugent groffiers font bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur eſprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins & s'eſt toujours trompée. A ce genre d'eſcrime ils battent communément les François : mais envoyez - leur des gens droits & fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez, car naturellement ils vous aiment. Le Marquis de Bonnac qui avoit tant d'eſprit, mais qui paſſoit pour adroit, n'a rien fait en Suiffe, & jadis le Maréchal de Baſſompierre y faisoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il paſſoit chez eux pour l'être. Les Suiffes négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne ſoient vendus par leurs magiſtrats, attendu qu'ils peuvent mieux ſe paſſer d'argent que les Puiffances ne peuvent ſe paſſer d'hommes ; car pour votre bled, quand ils voudront ils n'en auront pas beſoin. Il faut avouer auſſi que s'ils font bien leurs traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne ſe pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, Monsieur le Maréchal, de leur gouvernement & de leur

politique , parce que cela me meneroit trop loin , & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neufchâtel où j'habite , vous savez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté , après avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne & passé successivement dans les maisons de Châlons , d'Hochberg & de Longueville , tomba enfin en 1707 dans celle de Brandebourg par la décision des Etats du pays , juges naturels des droits des Prétendants. Je n'entrerai point dans l'examen des raisons sur lesquelles le Roi de Prusse fut préféré au Prince de Conti , ni des influences que purent avoir d'autres Puissances dans cette affaire ; je me contenterai de remarquer que dans la concurrence entre ces deux Princes , c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neufchâtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reste , ils ont conservé sous leurs Souverains à-peu-près la même liberté qu'ont les autres Suisses ; mais peut-être en sont-ils plus redevables à leur position qu'à leur habileté ; car je les trouve bien remuans pour des gens sages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suisses en général caractérise encore plus fortement ce peuple-ci , & le contraste du

naturel & de l'imitation s'y fait encore mieux sentir, avec cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelque petit coin près, la dorure couvre tout le fond. Le pays, si l'on excepte la ville & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse, la vie y est aussi rustique, & les habitans accoutumés à vivre sous des Princes s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manières; de sorte qu'on trouve ici du jargon, des airs dans tous les états, de beaux parleurs labourant les champs, & des courtisans en fouquenille. Aussi appelle-t-on les Neufchâtelois les Gascons de la Suisse. Ils ont de l'esprit & ils se piquent de vivacité; ils lisent, & la lecture leur profite; les payfans même sont instruits; ils ont presque tous un petit recueil de livres choisis qu'ils appellent leur bibliothèque; ils sont même assez au courant pour les nouveautés; ils font valoir tout cela dans la conversation d'une manière qui n'est point gauche, & ils ont presque le ton du jour comme s'ils vivoient à Paris. Il y a quelque tems qu'en me promenant je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle; la mere berçoit un petit enfant, & je la regardois faire, quand je vis sortir de la cabane un gros payfan, qui m'a-

bordant d'un air aisé me dit : *vous voyez qu'on ne s'ist pas trop bien vos préceptes, mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes.* Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton.

Beaucoup d'esprit & encore plus de prétention, mais sans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neuchâtelois. Ils parlent très-aisément, mais ils écrivent platement & mal, surtout quand ils veulent écrire légèrement, & ils le veulent toujours. Comme ils ne savent pas même en quoi consiste la grace & le sel du style léger, lorsqu'ils ont enfilé des phrases lourdement fémillantes, ils se croient autant de Voltaires & de Crébillons. Ils ont une manière de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins. Ils y fourrent même de petits vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit, sinon de l'amusement, au moins de l'occupation dans ce Mercure, car c'est d'un bout à l'autre un logogryphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'est à-peu-près le même habillement que dans le Canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommes se mettent assez à la François, & c'est de que

Les femmes voudroient bien faire auffi ; mais comme elles ne voyagent gueres, ne prenant pas comme eux les modes de la premiere main, elles les outrent, les défigurent, & chargées de pretintailles & de falbalas elles semblent parées de guenilles.

Quant à leur caractère, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manieres ; ils se croient polis parce qu'ils sont façonniers, & gais parce qu'ils sont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des complimens. Arrivez-vous fatigué, pressé, n'importe : il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée ; tant que la machine est montée elle joue, & elle se remonte toujours à chaque arrivant. La politesse Française est de mettre les gens à leur aise & même de s'y mettre auffi. La politesse Neufchâtoise est de gêner & soi-même & les autres. Ils ne consultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu faveir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point, elles ont toujours je ne fais quel air de formule, je ne fais quoi de sec, & d'appreté qui vous invite au refus. Ils sont pourtant obligans, officieux, hospitaliers très-réellement, sur-tout pour les gens de qualité.

on est toujours sûr d'être accueilli d'eux en se donnant pour Marquis ou Comte ; & comme une ressource aussi facile ne manque pas aux aventuriers , ils en ont souvent dans leur Ville , qui pour l'ordinaire y font très-fetés : un simple honnête homme avec des malheurs & des vertus ne le feroit pas de même : on peut y porter un grand nom sans mérite , mais non pas un grand mérite sans nom. Du reste , ceux qu'ils servent une fois ils les servent bien. Ils sont fideles à leurs promesses , & n'abandonnent pas aisément leurs protégés. Il se peut même qu'ils soient aimans & sensibles , mais rien n'est plus éloigné du ton du sentiment que celui qu'ils prennent , tout ce qu'ils font par humanité semble être fait par ostentation , & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité est leur vice dominant , elle perce par-tout , & d'autant plus aisément qu'elle est mal-adroite. Ils se croient tous gentilshommes , quoique leurs Souverains ne fussent que des gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chasse , moins par goût , que parce que c'est un amusement noble. Enfin jamais on ne vit des bourgeois si pleins de leur naissance : ils ne la vantent pourtant pas , mais on voit qu'ils s'en occupent ; ils

n'en font pas fiers , ils n'en font qu'entêtés.

Au défaut de dignités & de titres de noblesse , ils ont des titres militaires ou municipaux en telle abondance , qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le font pas. C'est Monsieur le Colonel, Monsieur le Major , Monsieur le Capitaine, Monsieur le Lieutenant, Monsieur le Conseiller, Monsieur le Châtelain, Monsieur le Maire, Monsieur le Justicier, Monsieur le Professeur, Monsieur le Docteur, Monsieur l'Ancien ; si j'avois pu reprendre ici mon ancien métier , je ne doute pas que je n'y fusse Monsieur le Copiste. Les femmes portent aussi les titres de leurs maris, Madame la Conseillère, Madame la Ministre ; j'ai pour voisine Madame la Major ; & comme on n'y nomme les gens que par leurs titres , on est embarrassé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom , c'est comme s'ils n'en avoient point.

Le sexe n'y est pas beau ; on dit qu'il a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté & en font usage. Elles se rassemblent souvent en société où l'on joue, où l'on goûte , où l'on babille , & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens ; mais par malheur ils sont rares & il faut se les arracher. Les femmes vivent assés

sagement ; il y a dans le pays d'assez bons ménages , & il y en auroit bien davantage si c'étoit un air de bien vivre avec son mari. Du reste vivant beaucoup en campagne , lisant moins & avec moins de fruit que les hommes , elles n'ont pas l'esprit fort orné , & dans le désœuvrement de leur vie elles n'ont d'autre ressource que de faire de la dentelle , d'épier curieusement les affaires des autres , de médire & de jouer. Il y en a pourtant de fort aimables ; mais en général on ne trouve pas dans leur entretien ce ton que la décence & l'honnêteté même rendent séducteur , ce ton que les Françaises savent si bien prendre quand elles veulent ; qui montre du sentiment , de l'âme , & qui promet des héroïnes de roman. La conversation des Neuschâtelaises est aride ou badine ; elle tarit sitôt qu'on ne plaie pas. Les deux sexes ne manquent pas de bon naturel , & je crois que ce n'est pas un peuple sans mœurs , mais c'est un peuple sans principes , & le mot de vertu y est aussi étranger ou aussi ridicule qu'en Italie. La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur Clergé ils épilogueront sur le dogme ; mais pour la morale ils ne savent ce que c'est ; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité , celle

qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain, c'est seulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien pour eux est un homme qui va au prêche tous les Dimanches; quoiqu'il fasse dans l'intervalle, il n'importe pas. Leurs Ministres qui se sont acquis un grand crédit sur le peuple tandis que leurs Princes étoient catholiques, voudroient conserver ce crédit en se melant de tout, en chicanant sur tout, en étendant à tout la juridiction de l'Eglise; ils ne voient pas que leur tems est passé. Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'Etat une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agissoit étoit de savoir si les peines des damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette dispute a été agitée; celle du Jansénisme en France n'en a pas approché. Tous les Corps assemblés, les peuples prêts à prendre les armes, Ministres destitués, Magistrats interdits, tout marquoit les approches d'une guerre civile, & cette affaire n'est pas tellement finie qu'elle ne puisse laisser de longs souvenirs. Quand ils se feroient tous arrangés pour aller en enfer, ils n'auroient pas plus de souci de ce qui s'y passe.

Voilà les principales remarques que

j'ai faites jusqu'ici sur les gens du pays où je suis. Elles vous paroïtroient peut-être un peu dures pour un homme qui parle de ses hôtes, si je vous laissois ignorer que je ne leur suis redevable d'aucune hospitalité. Ce n'est point à Messieurs de Neufchâtel que je suis venu demander un asyle qu'ils ne m'auroient surement pas accordé, c'est à Mylord Maréchal, & je ne suis ici que chez le Roi de Prusse. Au contraire, à mon arrivée sur les terres de la Principauté, le Magistrat de la ville de Neufchâtel pour tout accueil s'est dépêché de défendre mon livre sans le connoître, la classe des Ministres l'a déferé de même au Conseil d'Etat; on n'a jamais vu de gens plus pressés d'imiter les sottises de leurs voisins. Sans la protection déclarée de Mylord Maréchal, on ne m'eût surement point laissé en paix dans ce village. Tant de bandits se réfugioient dans le pays que ceux qui le gouvernent ne savent pas distinguer des mal-fauteurs poursuivis les innocens opprimés, ou se mettent peu en peine d'en faire la différence. La maison que j'habite appartient à une niece de mon vieux ami M. Roguin. Ainsi loin d'avoir nulle obligation à Messieurs de Neufchâtel, je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas mis le pied dans leur ville, ils

me font étrangers à tous égard, je ne leur dois que justice en parlant d'eux & je la leur rends.

Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont comblé de caresses, d'offres, de politesses de toute espece. Flatté de leur estime & touché de leurs bontés, je me ferai toujours un devoir & un plaisir de leur marquer mon attachement & ma reconnoissance; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le gouvernement Neuchâtelois qui m'en eût fait un bien différent s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que si la mauvaise volonté du corps des Ministres n'est pas douteuse, j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la paroisse. Il me vint voir à mon arrivée, il me fit mille offres de services qui n'étoient point vaines, comme il me l'a prouvé dans une occasion essentielle, où il s'est exposé à la mauvaise humeur de plus d'un de ses confreres pour s'être montré vrai Pasteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins de sa part à cette justice, qu'il avoit joué dans les précédentes brouilleries un rôle qui n'annonçoit pas un Ministre tolérant. C'est au surplus un homme assez gai dans la société, qui ne manque pas d'esprit, qui

fait quelquefois d'affez bons sermons , & souvent de fort bons contes.

Je m'apperçois que cette Lettre est un livre , & je n'en suis encore qu'à la moitié de ma relation. Je vais , Monsieur le Maréchal , vous laisser reprendre haleine , & remettre le second tome à une autre fois *).

*) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette lettre , le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de sa date & au lieu qu'habitoit l'Auteur.

SECONDE LETTRE

A U M Ê M E.

A Motiers le 28 Janvier 1763.

IL faut, Monsieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette saison le lieu que j'habite. Des cascades, des glaces, des rochers nus, des sapins noirs couverts de neige sont les objets dont je suis entouré; & à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nud en toute saison, mais il est presque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez - vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite rivière appelée la Reuse dans la direction du Nord-ouest au Sud-est. Ce vallon formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du

Mont-Jura & qui se resserrant par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongemens, lesquels divisés en rameaux par les bras des montagnes offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appelé le Val-de-Travers du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres; celui de Motiers qui forme le milieu est dominé par un vieux château désert dont le voisinage & la situation solitaire & sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois & les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères; cependant ayant beaucoup parcouru tous les environs & m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagnes plusieurs maisons éparées qu'on appelle des *Prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux. & dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une entr'autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi sur une terrasse naturelle, dans la

plus admirable position que j'aye jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus si tenté que dès la première fois je m'étois presque arrangé avec le propriétaire pour y loger; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la sûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle position, mais elle est grande, assez commode, elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais tems, & ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asyle offert par l'amitié.

La Reuse a sa source au-dessus d'un village appelé St. Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en sort au village de Travers à l'autre extrémité où elle commence à se creuser un lit qui dévient bientôt précipice & la conduit enfin dans le lac de Neufchâtel. Cette Reuse est une très-jolie rivière, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout-d'un-coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande & déjà rivière comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source est fort

enfoncée dans les roches escarpées d'une montagne, on y est toujours à l'ombre; & la fraîcheur continuelle, le bruit, les chutes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue St. Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive, mais le vallon même est montagne, étant fort élevé au-dessus du lac, & le lac ainsi que le sol de toute la Suisse est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivières, qui des montagnes de Suisse vont se rendre les unes dans la Méditerranée & les autres dans l'Océan. Ainsi, quoique la Reuse traversant le vallon soit sujette à de fréquens débordemens qui font des bords de son lit une espèce de marais, on n'y sent point le marécage, l'air n'y est point humide & mal sain; la vivacité qu'il tire de son élévation l'empêchant de rester long-tems chargé de vapeurs grossières, les brouillards, assez fréquens les matins, cedent pour l'ordinaire à l'action du soleil à mesure qu'il s'éleve.

Comme entre les montagnes & les vallées la vue est toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avois sur les hauteurs de Montmorenci, mais elle est d'un autre genre ; elle ne flatte pas, elle frappe ; elle est plus sauvage que riante ; l'art n'y étale pas ses beautés, mais la majesté de la nature en impose, & quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon, il ne paroîtroit qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup-d'œil le spectacle, tout grand qu'il est, semble un peu nud ; on voit très-peu d'arbres dans la vallée ; ils y viennent mal & ne donnent presque aucun fruit ; l'escarpement des montagnes étant très-rapide montre en divers endroits le gris des rochers, le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante, & ces sapins si grands, si beaux quand on est dessous, ne paroissant au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni l'asyle ni l'ombre qu'ils donnent ; le fond du vallon presque au niveau de la riviere semble n'offrir à ses deux bords qu'un large marais où l'on ne sauroit marcher ; la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu sans arbres une promenade bien fraîche quand le soleil luit ; sitôt qu'il se couche il laisse à peine un

crépuscule , & la hauteur des monts interceptant toute la lumière fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la première impression de tout cela n'est pas agréable , elle change insensiblement par un examen plus détaillé , & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup-d'œil , on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme elle est en revanche extrêmement commode ; tout y est du niveau le plus parfait : les chemins y sont unis comme des allées de jardin ; les bords de la rivière offrent par places de larges pelouses d'un plus beau verd que les gazons du Palais-Royal , & l'on s'y promène avec délices le long de cette belle eau , qui dans le vallon prend un cours paisible en quittant ses cailloux & ses rochers qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On a proposé de planter ses bords de Saules & de Peupliers, pour donner durant la chaleur du jour de l'ombre au bétail désolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute , les bords de la Reuse deviendront aussi charmans que ceux du Lignon , & il ne leur manquera plus que des Astrées , des Silvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement

obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque coté sur la plaine, de sorte qu'en dirigeant ses promenades & choisissant ses heures, on peut aisément faire à l'abri du soleil tout le tour du vallon. D'ailleurs ces mêmes montagnes interceptant ses rayons, font qu'il se leve tard & se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas long-tems brûlé. Nous avons presque ici la clef de l'énigme du Ciel de trois aunes, & il est certain que les maisons qui sont près de la source de la Reuse n'ont pas trois heures de soleil, même en été.

Lorsqu'on quitte le bas du vallon pour se promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, Monsieur le Maréchal, le long des Champéaux du coté d'Andilly, on n'a pas une promenade aussi commode, mais cet agrément est bien compensé par la variété des sites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait sans cesse autour de soi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où le cours des torrens qui descendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les côteaues qui les entourent, offrent des asyles verdoyans & frais quand on suffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons

ne s'apperçoivent pas tant qu'on regarde au loin les montagnes , & cela joint à l'agrément du lieu celui de la surprise, lorsqu'on vient tout d'un coup à les découvrir. Combien de fois je me suis figuré, vous suivant à la promenade & tournant autour d'un rocher aride, vous voir surpris & charmé de retrouver des bosquets pour les Dryades où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours ?

Tout le pays est plein de curiosités naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, & qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui sauroit les connoître, & souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant. Il est pourtant nécessaire d'en connoître une pour se garantir de ses terribles effets ; c'est le Napel. Vous voyez une très-belle plante haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir : mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on se sent faisi de maux de tête, de vertiges, d'évanouissemens, & l'on périroit si l'on ne jettoit promptement ce funeste bouquet. Cette plante a souvent causé des acci-

dens à des enfans & à d'autres gens qui ignoroient sa pernicieuse vertu. Pour les bestiaux ils n'en approchent jamais & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent; quoiqu'on fasse l'espece en reste, & je ne laisse pas d'en voir beaucoup en me promenant sur les montagnes, mais on l'a détruite à-peu-près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers, dans la Seigneurie de Travers, est une mine d'asphalte qu'on dit qui s'étend sous tout le pays: les habitans lui attribuent modestement la gaité dont ils se vantent, & qu'ils prétendent se transmettre même à leurs bestiaux. Voilà sans doute une belle vertu de ce minéral, mais pour en pouvoir sentir l'efficace il ne faut pas avoir quitté le château de Montmorenci. Quoiqu'il en soit des merveilles qu'ils disent de leur asphalte, j'ai donné au Seigneur de Travers un moyen sûr d'en tirer la médecine universelle; c'est de faire une bonne pension à Lorris ou à Bordeu.

Au dessus de ce même village de Travers il se fit il y a deux ans une avalanche considérable & de la façon du monde la plus singulière. Un homme qui habite au pied de la montagne avoit son champ devant sa fenêtre, entre la montagne & sa maison. Un matin qui suivit une nuit

d'orage il fut bien surpris en ouvrant sa fenêtre de trouver un bois à la place de son champ; le terrain s'éboulant tout d'une piece avoit recouvert son champ des arbres d'un bois qui étoit au-dessus, & cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le sujet d'un procès qui pourroit trouver place dans le recueil de Pitaval. L'espace que l'avalanche a mis à nud est fort grand & paroît de loin; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, & de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été ainsi transportée d'un coté du chemin à l'autre: mais rapprochons-nous de mon habitation.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une superbe cascade, qui du haut de la montagne tombe par l'escarpement d'un rocher dans le vallon avec un bruit qui se fait entendre au loin, sur-tout quand les eaux sont grandes. Cette cascade est très en vue, mais ce qui ne l'est pas de même est une grotte à coté de son bassin de laquelle l'entrée est difficile, mais qu'on trouve au dedans assez espacée, éclairée par une fenêtre naturelle, ceintrée en tiers-point, & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'est ni Toscan ni Dori-

que, mais l'ordre de la nature qui fait mettre des proportions & de l'harmonie dans ses ouvrages les moins réguliers. Instruit de la situation de cette grotte, je m'y rendis seul l'été dernier pour la contempler à mon aise. L'extrême sécheresse me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très-furbaiffée, en me traînant sur le ventre, car la fenêtre est trop haute pour qu'on puisse y passer sans échelle. Quand je fus au dedans je m'assis sur une pierre, & je me mis à contempler avec ravissement cette superbe salle dont les ornemens sont des quartiers de roche diversement situés, & formant la décoration la plus riche que j'aye jamais vue, si du moins on peut appeller ainsi celle qui montre la plus grande puissance, celle qui attache & intéresse, celle qui fait penser, qui élève l'ame, celle qui force l'homme à oublier sa petitesse pour ne penser qu'aux oeuvres de la nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns détachés & tombés de la voûte, les autres encore pendans & diversement situés, marquent tous dans cette mine naturelle l'effet de quelque explosion terrible dont la cause paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une ma-

niere satisfaisante. Dans le fond de la grotte, qui va en s'élevant de même que sa voûte, on monte sur une espèce d'es-
trade & de-là par une pente assez roide sur un rocher qui mene de biais à un en-
foncement très-obscur par où l'on péné-
tre sous la montagne. Je n'ai point été
jusques-là, ayant trouvé devant moi
un trou large & profond qu'on ne sau-
roit franchir qu'avec une planche. D'ail-
leurs vers le haut de cet enfoncement
& presque à l'entrée de la galerie souterraine est un quartier de rocher très-
imposant; car suspendu presque en l'air il
porte à faux par un de ses angles, &
penche tellement en avant qu'il semble
se détacher & partir pour écraser le spec-
tateur. Je ne doute pas cependant
qu'il ne soit dans cette situation depuis
bien des siècles & qu'il n'y reste encore
plus long-tems; mais ces sortes d'équi-
libres auxquels les yeux ne sont pas faits
ne laissent pas de causer quelque inquié-
tude, & quoiqu'il fallût peut-être des
forces immenses pour ébranler ce rocher
qui paroît si prêt à tomber, je crain-
drois d'y toucher du bout du doigt, &
ne voudrois pas plus rester dans la direc-
tion de sa chute que sous l'épée de Da-
moclès.

La galerie souterraine à laquelle cette

grotte sert de vestibule ne continue pas d'aller en montant, mais elle prend sa pente un peu vers le bas, & suit la même inclinaison dans tout l'espace qu'on a jusqu'ici parcouru. Des curieux s'y sont engagés à diverses fois avec des domestiques, des flambeaux & tous les secours nécessaires; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu, & de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On est allé jusqu'à près de demi-lieue en ouvrant le passage où il est trop étroit, & sondant avec précaution les gouffres & fondrières qui sont à droite & à gauche; mais on prétend dans le pays qu'on peut aller par le même souterrain à plus de deux lieues jusqu'à l'autre côté de la montagne, où l'on dit qu'il aboutit du côté du lac, non loin de l'embouchure de la Reuse.

Au-dessous du bassin de la même cascade, est une autre grotte plus petite, dont l'abord est embarrassé de plusieurs grands cailloux & quartiers de roche qui paroissent avoir été entraînés là par les eaux. Cette grotte-ci n'étant pas si praticable que l'autre n'a pas de même tenté les curieux. Le jour que j'en examinai l'ouverture, il faisoit une chaleur insupportable; cependant il en sortoit un vent si vif & si froid que je n'osai rester long-

tems à l'entrée, & toutes les fois que j'y suis retourné j'ai toujours senti le même vent; ce qui me fait juger qu'elle a une communication plus immédiate & moins embarrassée que l'autre.

A l'ouest de la vallée une montagne la sépare en deux branches, l'une fort étroite où sont le village de St. Sulpice, la source de la Reuse, & le chemin de Pontarlier. Sur ce chemin l'on voit encore une chaîne scellée dans le rocher & mise là jadis par les Suisses pour fermer de ce côté-là le passage aux Bourguignons.

L'autre branche plus large & à gauche de la première, mène par le village de Butte à un pays perdu appelé la *côte-aux-Fées*, qu'on aperçoit de loin parce qu'il va en montant. Ce pays n'étant sur aucun chemin passe pour très-sauvage & en quelque sorte pour le bout du monde. Aussi prétend on que c'étoit autrefois le séjour des Fées, & le nom lui en est resté. On y voit encore leur salle d'assemblée dans une troisième caverne qui porte aussi leur nom, & qui n'est pas moins curieuse que les précédentes. Je n'ai pas vu cette grotte-aux-Fées, parce qu'elle est assez loin d'ici; mais on dit qu'elle étoit superbement ornée, & l'on y voyoit encore il n'y a pas long-tems un trône &

des sièges très-bien taillés dans le roc. Tout cela a été gâté & ne paroît presque plus aujourd'hui. D'ailleurs l'entrée de la grotte est presque entièrement bouchée par les décombres, par les broussailles, & la crainte des serpens & des bêtes venimeuses rebute les curieux d'y vouloir pénétrer. Mais si elle eût été praticable encore & dans sa première beauté, & que Madame le Maréchale eût passé dans ce pays, je suis sûr qu'elle eût voulu voir cette grotte singulière, n'eût-ce été qu'en faveur de Fleur-d'Épine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la position de ce vallon, plus je me persuade qu'il a jadis été sous l'eau, que ce qu'on appelle aujourd'hui le Val-de-Travers fut autrefois un lac formé par la Reuse, la cascade & d'autres ruisseaux, & contenu par les montagnes qui l'entourent, de sorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poissons. En effet, le sol du vallon est si parfaitement uni qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux qui puisse l'avoir ainsi nivelé. Le prolongement du vallon, loin de descendre, monte le long du cours de la Reuse, de sorte qu'il a fallu des temps infinis à cette rivière pour se caver dans les abîmes qu'elle forme, un cours en

sens contraire à l'inclinaison du terrain. Avant ces tems, contenue de ce coté de même que de tous les autres, & forcée de refluer sur elle-même, elle dut enfin remplir le vallon jusqu'à la hauteur de la premiere grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva ou s'ouvrit un écoulement dans la galerie souterraine qui lui servoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc constamment à cette hauteur jusqu'à ce que par quelques ravages, fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embarrasserent tellement le canal que les eaux n'eurent plus un cours suffisant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agissant avec une grande force contre les obstacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque issue par le coté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échappés ne cessant de creuser & de s'agrandir, & le niveau du lac baissant à proportion, à force de tems le vallon dut enfin se trouver à sec. Cette conjecture qui m'est venue en examinant la grotte où l'on voit des traces sensibles du cours de l'eau, s'est confirmée premièrement par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie souterraine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux

croupissantes dans les creux des fondrières dont j'ai parlé; elle s'est confirmée encore dans les pèlerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à sa campagne au bord du lac, & où je suivois, en montant la montagne, la riviere qui descendoit à coté de moi par des profondeurs effrayantes, que selon toute apparence elle n'a pas trouvées toutes faites, & qu'elle n'a pas non plus creusées en un jour. Enfin, j'ai pensé que l'asphalte qui n'est qu'un bitume durci étoit encore un indice d'un pays long-tems imbibé par les eaux. Si j'osois croire que ces folies pussent vous amuser, je tracerois sur le papier une espece de plan qui pût vous éclaircir tout cela : mais il faut attendre qu'une saison plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laissent en état de parcourir le Pays.

On peut vivre ici puisqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoi qu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont chères parce que le pays en produit peu & qu'il est fort peuplé, sur-tout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte & que les travaux d'horlogerie & de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable,

il faut le faire chez foi , & c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Mlle. le Vasseur ; la viande y est mauvaise, non que le pays n'en produise de bonne, mais tout le bœuf va à Geneve ou à Neufchatel & l'on ne tue ici que de la vache. La riviere fournit d'excellente truite, mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neufchatel, & il est très-bon, sur-tout le rouge : pour moi je m'en tiens au blanc bien moins violent, à meilleur marché, & selon moi, beaucoup plus sain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même des pommes, seulement des fraises bien parfumées, en abondance & qui durent long-tems. Le laitage y est excellent, moins pourtant que le fromage de Viry préparé par Mademoiselle Rose; les eaux y sont claires & légères : ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau, & je me sentirai long-tems du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai sous ma fenêtre une très-belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines, qui sont élevées & taillées en colonnes ou en obélisques & coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins, sont un des ornemens de la Suisse. Il n'y a si chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois, les maisons écar-

tées ont presque chacune la sienne, & l'on en trouve même sur les chemins pour la commodité des passans, hommes & bestiaux. Je ne saurois exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs; l'on est déjà rafraîchi par la vue, & l'on est tenté d'en boire sans avoir soif.

Voilà, Monsieur le Maréchal, de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime, ni l'amour du genre-humain une impiété. J'y trouve la sûreté sous la protection de Mylord Maréchal & l'agrément dans son commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance & ne me traitent point en profcrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis si long-tems les pesantes chaînes de la nécessité, je passerois ici sans regret le reste de ma vie, si j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.

LETTRE

A MADAME DE T***.

Le 6 Avril 1771.

UN violent rhume, Madame, qui me met hors d'état de parler sans fatiguer extrêmement, me fait prendre le parti de vous écrire mon sentiment sur votre enfant, pour ne pas le laisser plus long-tems dans l'état de suspension où je sens bien que vous le tenez avec peine, quoiqu'il n'y ait point selon moi d'inconvénient. Je vous avouerai d'abord que plus je pense à l'exposition lumineuse que vous m'avez faite, moins je puis me persuader que cette roideur de caractère qu'il manifeste dans un âge si tendre, soit l'ouvrage de la nature. Cette mutinerie, ou si vous voulez, Madame, cette fermeté n'est pas si rare que vous croyez parmi les enfans élevés comme lui dans l'opulence, & j'en fais dans ce moment même à Paris un autre exemple tout semblable dont la conformité m'a beaucoup frappé, tandis que parmi les autres enfans élevés

avec moins de sollicitude apparente, & à qui l'oin a moins fait sentir par-là leur importance, je n'ai vu de ma vie un exemple pareil. Mais laissons quant à présent cette observation qui nous meneroit trop loin, & quoi qu'il en soit de la cause du mal, parlons du remede.

Vous voilà, Madame, à mon avis, dans une circonstance favorable dont vous pouvez tirer grand parti. L'enfant commence à s'impatienter dans sa pension, il desire ardemment de revenir, mais sa fierté qui ne lui permet jamais de s'abaisser aux prieres, l'empêche de vous manifester pleinement son desir. Suivez cette indication pour prendre sur lui un ascendant dont il ne lui soit pas aisé dans la suite d'éluder l'effet. S'il n'y avoit pas un peu de cruauté d'augmenter ses alarmes, je voudrois qu'on commençât par lui faire la peur toute entiere, & que, sans que personne lui dit précifément qu'il restera ni qu'il reviendra, il vît quelque espece de préparatifs comme pour lui faire quitter tout-à-fait la maison paternelle, & qu'on évitât de s'expliquer avec lui sur ces préparatifs. Quand vous l'en verriez le plus inquiet, vous prendriez alors votre moment pour lui parler, & cela d'un air si sérieux

& si ferme qu'il fût bien persuadé que c'est tout de bon.

Mon fils , il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi , que si je n'écoutois que mon penchant je vous retiendrois ici dès ce moment ; mais c'est ma trop grande tendresse pour vous qui m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été ici , j'ai vu avec la plus vive douleur , qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre mère & de lui rendre en toute chose la complaisance qu'elle aimoit avoir pour vous , vous ne vous appliquiez qu'à lui faire éprouver des contradictions , qui la déchirent trop de votre part pour qu'elle les puisse endurer davantage , &c.

J'ai donc pris la résolution de vous placer loin de moi pour m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre désobéissance. Puisque vous ne voulez pas répondre aux tendres soins que j'ai voulu prendre de votre éducation , j'aime mieux que vous alliez devenir un mauvais sujet loin de mes yeux , que de voir mon fils chéri manquer à chaque instant à ce qu'il doit à sa mère ; & d'ailleurs je ne désespere pas que des gens fermes & sensés , qui n'auront pas pour vous le même foible que moi , ne viennent à bout de dompter vos mutineries par des traitemens nécessaires

que votre mere n'auroit jamais le courage de vous faire endurer , &c.

Voilà , mon fils , les raisons du parti que j'ai pris à votre égard , & le seul que vous me laissiez à prendre , pour ne pas vous livrer à tous vos défauts & me rendre tout-à-fait malheureuse. Je ne vous laisse point à Paris , pour ne pas avoir à combattre sans cesse , en vous voyant trop souvent , le desir de vous rapprocher de moi. Mais je ne vous tiendrai pas non plus si éloigné , que si l'on est content de vous , je ne puisse vous faire venir ici quelquefois , &c.

Je suis fort trompé , Madame , si toute sa hauteur tient à ce coup inattendu dont il sentira toute la conséquence , vu surtout le tendre attachement que vous lui connoissez pour vous , & qui dans ce moment fera taire tout autre penchant. Il pleurera , il gémira , il poussera des cris auxquels vous ne ferez ni ne paroîtrez insensible ; mais lui parlant toujours de son départ comme d'une chose arrangée , vous lui montrerez du regret qu'il ait laissé venir cet arrangement au point de ne pouvoir plus être révoqué. Voilà selon moi la route par laquelle vous l'amènerez sans peine à une capitulation , qu'il acceptera avec des transports de joie , & dont vous réglerez tous les articles sans

qu'il regimbe contre aucun ; encore avec tout cela ne paroîtrez-vous pas compter extrêmement sur la solidité de ce traité ; vous le recevrez plutôt dans votre maison comme par essai , que par une réunion constante ; & son voyage paroitra plutôt différé que rompu , l'assurant cependant que s'il tient réellement ses engagements , il fera le bonheur de votre vie , en vous dispensant de l'éloigner de vous.

Il me semble que voilà le moyen de faire avec lui l'accord le plus solide qu'il soit possible de faire avec un enfant , & il aura des raisons de tenir cet accord si puissantes & tellement à sa portée , que selon toute apparence il redeviendra souple & docile pour long-tems.

Voilà , Madame , ce qui m'a paru le mieux à faire dans la circonstance ; il y a une continuité de régime à observer qu'on ne peut détailler dans une lettre , & qui ne peut se déterminer que par l'examen du sujet ; & d'ailleurs ce n'est pas une mere aussi tendre que vous , ce n'est pas un esprit aussi clairvoyant que le vôtre qu'il faut guider dans tous ces détails. Je vous l'ai dit , Madame , je m'en suis pénétré dans notre unique conversation ; vous n'avez besoin des conseils de personne dans la grande &

respectable tâche dont vous êtes chargée, & que vous remplissez si bien. J'ai dû cependant m'acquitter de celle que votre modestie m'a imposée ; je l'ai fait par obéissance & par devoir, mais bien persuadé que pour favoir ce qu'il y a de mieux à faire, il suffisoit d'observer ce que vous ferez.

LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL,

Alors Auteur du Mercure de France.

A Paris le 25 Juillet 1750.

VOUS le voulez, Monsieur, je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un portefeuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du Public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul *) ; & le Public ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus*. Or on est toujours indulgent à soi-même, & des écrits ainsi destinés à l'ob-

*) Pour juger si ce langage étoit sincère, on voudra bien faire attention que celui qui parloit ainsi dans une lettre publique, avoit alors près de quarante ans.

scurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

Une chose singulière, c'est qu'ayant autrefois publié un seul ouvrage *) où certainement il n'est point question de poésie, on me fasse aujourd'hui poète malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres Pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est l'identité du nom de l'Auteur & du mien, qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais louer un homme de choses qui sont au-dessus de ses forces, c'est le faire songer à sa foiblesse.


Je m'étois essayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué des amateurs, décrié des artistes, & que la réunion de deux arts difficiles a fait exclure par ces derniers avec autant de chaleur que si en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé en vrai Suisse que pour réussir il ne falloit que bien faire;

*) Dissertation sur la musique moderne. A Paris, chez Quillau Pere, 1743.

mais ayant vu par l'expérience d'autrui que bien faire est le premier & le plus grand obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carrière, & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir ; je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractère, & où vous devriez me laisser pour l'honneur de votre journal.

Je suis, &c.



LETTRE

AU MÊME

*Sur l'usage dangereux des ustensiles de
cuivre.*

Juillet 1753.

JE crois, Monsieur, que vous verrez avec plaisir l'extrait ci-joint d'une lettre de Stockholm, que la personne à qui elle est adressée me charge de vous prier d'insérer dans le Mercure. L'objet en est de la dernière importance pour la vie des hommes; & plus la négligence du public est excessive à cet égard, plus les citoyens éclairés doivent redoubler de zèle & d'activité pour la vaincre.

Tous les Chymistes de l'Europe nous avertissent depuis long-tems des mortelles qualités du cuivre, & des dangers auxquels on s'expose en faisant usage de ce pernicieux métal dans les batteries de cuisine. M. Rouelle de l'Académie des Sciences, est celui qui en a démontré plus sensiblement les funestes effets, &

qui s'en est plaint avec le plus de véhémence. M. Thierri, docteur en médecine, a réuni dans une savante these qu'il soutint en 1749, sous la présidence de M. Falconet, une multitude de preuves capables d'effrayer tout homme raisonnable qui fait quelque cas de sa vie & de celle de ses concitoyens. Ces Physiciens ont fait voir que le verd-de-gris, ou le cuivre dissous, est un poison violent dont l'effet est toujours accompagné de symptômes affreux; que la vapeur même de ce métal est dangereuse, puisque les ouvriers qui le travaillent sont sujets à diverses maladies mortelles ou habituelles; que tous les menstrues, les graisses, les sels, & l'eau même, dissolvent le cuivre, & en font du verd-de-gris; que l'étamage le plus exact ne fait que diminuer cette dissolution; que l'étain qu'on emploie dans cet étamage, n'est pas lui-même exempt de danger, malgré l'usage indiscret qu'on a fait jusqu'à présent de ce métal, & que ce danger est plus grand ou moindre, selon les différens étains qu'on emploie, en raison de l'arsenic qui entre dans leur composition, ou du plomb qui entre dans leur alliage *); que même en suppo-

sant

*) Que le plomb dissous soit un poison, les accidens funestes que causent tous les jours les vins

fant l'étamage une précaution suffisante, c'est une imprudence impardonnable de faire dépendre la vie & la santé des hommes d'une lame d'étain très-déliée, qui s'use très-promptement †) & de l'exactitude des domestiques & des cuisiniers qui rejettent ordinairement les vaisseaux récemment étamés, à cause du mauvais goût que donnent les matières employées à l'étamage. Ils ont fait voir combien d'accidens affreux produits par le cuivre sont attribués tous les jours à des causes toutes différentes; ils ont prouvé qu'une multitude de gens périssent, & qu'un plus grand nombre encore sont attaqués de mille différentes maladies, par l'usage de ce métal dans nos fontaines, sans se douter eux-mêmes de la véritable cause de leurs maux.

falsifiés avec de la litharge, ne le protivent que trop. Ainsi, pour employer ce métal avec sûreté, il est important de bien connoître les dissolvans qui l'attaquent.

†) Il est aisé de démontrer que de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne sauroit dans les usages des vaisseaux de cuisine s'assurer pour un seul jour l'étamage le plus solide; car, comme l'étain entre en fusion à un degré de feu fort inférieur à celui de la graisse bouillante, toutes les fois qu'un cuisinier fait roussir du beurre il ne lui est pas possible de garantir, de la fusion quelque partie de l'étamage, ni par conséquent le ragoût du contact du cuivre.

Cependant , quoique la manufacture d'ustensiles de fer battu & étamé qui est établie au fauxbourg St. Antoine offre des moyens faciles de substituer dans les cuisines une batterie moins dispendieuse, aussi commode que celle de cuivre , & parfaitement saine , au moins quant au métal principal , l'indolence ordinaire aux hommes sur les choses qui leur sont véritablement utiles , & les petites maximes que la paresse invente sur les usages établis , sur-tout quand ils sont mauvais , n'ont encore laissé que peu de progrès aux sages avis des Chymistes , & n'ont prosrit le cuivre que de peu de cuisines. La répugnance des cuisiniers à employer d'autres vaisseaux que ceux qu'ils connoissent , est un obstacle dont on ne sent toute la force que quand on connoît la paresse & la gourmandise des maîtres. Chacun fait que la société abonde en gens qui préfèrent l'indolence au repos , & le plaisir au bonheur ; mais on a bien de la peine à concevoir qu'il y en ait qui aiment mieux s'exposer à périr, eux & toute leur famille , dans des tourmens affreux , qu'à manger un ragoût brûlé.

Il faut raisonner avec les sages , & jamais avec le public. Il y a long - tems qu'on a comparé la multitude à un trou-

peau de moutons ; il lui faut des exemples au lieu de raisons, car chacun craint beaucoup plus d'être ridicule que d'être fou ou méchant. D'ailleurs, dans toutes les choses qui concernent l'intérêt commun, presque tous jugeant d'après leurs propres maximes, s'attachent moins à examiner la force des preuves qu'à pénétrer les motifs secrets de celui qui les propose : par exemple, beaucoup d'honnêtes lecteurs soupçonneroient volontiers qu'avec de l'argent, le chef de la fabrique de fer battu ou l'auteur des fontaines domestiques excitent mon zèle en cette occasion ; défiance assez naturelle dans un siècle de charlatanerie, où les plus grands fripons ont toujours l'intérêt public dans la bouche. L'exemple est en ceci plus persuasif que le raisonnement, parce que la même défiance ayant vraisemblablement dû naître aussi dans l'esprit des autres, on est porté à croire que ceux qu'elle n'a point empêchés d'adopter ce que l'on propose, ont trouvé pour cela des raisons décisives. Ainsi, au lieu de m'arrêter à montrer combien il est absurde, même dans le doute, de laisser dans la cuisine des ustensiles suspects de poison, il vaut mieux dire que M. Duverney vient d'ordonner une batterie de fer pour l'école militaire, que M. le

Prince de Conti a banni tout le cuivre de la sienne, que M. le Duc de Duras Ambassadeur en Espagne en a fait autant, & que son cuisinier, consulté là-dessus lui dit nettement, que tous ceux de son métier qui ne s'accommodoient pas de la batterie de fer tout aussi bien que de celle de cuivre, étoient des ignorans, ou gens de mauvaise volonté. Plusieurs particuliers ont suivi cet exemple, que les personnes éclairées qui m'ont remis l'extrait ci-joint ont donné depuis long-tems, sans que leur table se ressent le moins du monde de ce changement, que par la confiance avec laquelle on peut manger d'excellens ragoûts, très-bien préparés dans des vaisseaux de fer.

Mais que peut-on mettre sous les yeux du public de plus frappant que cet extrait même? S'il y avoit au monde une nation qui dût s'opposer à l'expulsion du cuivre, c'est certainement la Suède, dont les mines de ce métal font la principale richesse, & dont les peuples en général idolâtroient leurs anciens usages. C'est pourtant ce royaume si riche en cuivre qui donne l'exemple aux autres; d'ôter à ce métal tous les emplois qui le rendent dangereux & qui intéressent la vie des citoyens; ce sont ces peuples si attachés à leurs vieilles pratiques qui renoncent

fans peine à une multitude de commodités qu'ils retireroient de leurs mines, dès que la raison & l'autorité des sages leur montrent le risque que l'usage indiscret de ce métal leur fait courir. Je voudrois pouvoir espérer qu'un si salutaire exemple sera suivi dans le reste de l'Europe, où l'on ne doit pas avoir la même répugnance à proscrire, au moins dans les cuisines, un métal qu'on tire de dehors. Je voudrois que les avertissemens publics des philosophes & des gens de lettres réveillassent les peuples sur les dangers de toute espece auxquels leur imprudence les expose, & rappellassent plus souvent à tous les souverains, que le soin de la conservation des hommes n'est pas seulement leur premier devoir, mais aussi leur plus grand intérêt.

Je suis, &c.

LETTRE

A M. M * * *. A G E N E V E.

Paris le 28 Novembre 1754.

EN répondant avec franchise à votre dernière lettre, en déposant mon cœur & mon sort entre vos mains, je crois, Monsieur, vous donner une marque d'estime & de confiance moins équivoque que des louanges & des complimens, prodigués par la flatterie plus souvent que par l'amitié.

Oui, Monsieur: frappé des conformités que je trouve entre la constitution de gouvernement qui découle de mes principes, & celle qui existe réellement dans notre République, je me suis proposé de lui dédier mon Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité, & j'ai saisi cette occasion comme un heureux moyen d'honorer ma Patrie & ses chefs par de justes éloges, d'y porter, s'il se peut, dans le fond des cœurs l'olive que je ne vois encore que sur des médailles, & d'exciter en même tems les hommes à se rendre heureux par l'exem-

ple d'un peuple qui l'est ou qui pourroit l'être sans rien changer à son institution. Je cherche en cela, selon ma coutume, moins à plaire qu'à me rendre utile : je ne compte pas en particulier sur le suffrage de quiconque est de quelque parti ; car n'adoptant pour moi que celui de la justice & de la raison, je ne dois gueres espérer que tout homme qui suit d'autres règles, puisse être l'approbateur des miennes, & si cette considération ne m'a point retenu, c'est qu'en toute chose le blâme de l'univers entier me touche beaucoup moins que l'aveu de ma conscience. Mais, dites-vous, dédier un livre à la République, cela ne s'est jamais fait. Tant mieux, Monsieur ; dans les choses louables, il vaut mieux donner l'exemple que le recevoir, & je crois n'avoir que de trop justes raisons pour n'être l'imitateur de personne ; ainsi votre objection n'est au fond qu'un préjugé de plus en ma faveur, car depuis long-tems il ne reste plus de mauvaise action à tenter, & quoi qu'on en pût dire, il s'agiroit moins de savoir si la chose s'est faite ou non, que si elle est bien ou mal en soi, de quoi je vous laisse le juge. Quant à ce que vous ajoutez qu'après ce qui s'est passé, de telles nouveautés peuvent être dangereuses,

c'est-là une grande vérité à d'autres égards ; mais à celui-ci, je trouve au contraire ma démarche d'autant plus à sa place après ce qui s'est passé, que mes éloges étant pour les Magistrats, & mes exhortations pour les Citoyens, il convient que le tout s'adresse à la République, pour avoir occasion de parler à ses divers membres, & pour ôter à ma Dédicace toute apparence de partialité. Je fais qu'il y a des choses qu'il ne faut point rappeler ; & j'espère que vous me croyez assez de jugement pour n'en user à cet égard qu'avec une réserve dans laquelle j'ai plus consulté le goût des autres que le mien : car je ne pense pas qu'il soit d'une adroite politique, de pousser cette maxime jusqu'au scrupule. La mémoire d'Erostrate nous apprend que c'est un mauvais moyen de faire oublier les choses, que d'ôter la liberté d'en parler : mais si vous faites qu'on n'en parle qu'avec douleur, vous ferez bientôt qu'on n'en parlera plus. Il y a je ne fais quelle circonspection pusillanime fort goûtée en ce siècle, & qui voyant par-tout des inconvéniens, se borne par sagesse à ne faire ni bien ni mal ; j'aime mieux une hardiesse généreuse qui pour bien faire secoue quelquefois le puérole joug de la bienséance.

Qu'un zele indiscret m'abuse peut-être, que prenant mes erreurs pour des vérités utiles, avec les meilleures intentions du monde je puisse faire plus de mal que de bien, je n'ai rien à répondre à cela, si ce n'est, qu'une semblable raison devroit rettenir tout homme droit, & laisser l'univers à la discrétion du méchant & de l'étourdi, parce que les objections tirées de la seule foiblesse de la nature ont force contre quelque homme que ce soit, & qu'il n'y a personne qui ne dût être suspect à soi-même s'il ne se repositoit de la justesse de ses lumieres sur la droiture de son cœur; c'est ce que je crois pouvoir faire sans témérité, parce qu'isolé parmi les hommes, ne tenant à rien dans la société, dépouillé de toute espee de prétention, & ne cherchant mon bonheur même que dans celui des autres, je crois, du moins, être exempt de ces préjugés d'état qui font plier le jugement des plus sages aux maximes qui leur sont avantageuses. Je pourrois, il est vrai, consulter des gens plus habiles que moi, & je le ferois volontiers, si je ne savois que leur intérêt me conseillera toujours avant leur raison. En un mot, pour parler ici sans détour, je me fie encore plus à mon désintéressement, qu'aux lumieres de qui que ce puisse être.

Quoiqu'en général je fasse très-peu de cas des étiquettes de procédés, & que j'en aye depuis long-tems secoué le joug plus pesant qu'utile, je pense avec vous qu'il auroit convenu d'obtenir l'agrément de la République ou du Conseil, comme c'est assez l'usage en pareil cas; & j'étois si bien de cet avis, que mon voyage fut fait en partie dans l'intention de solliciter cet agrément; mais il me fallut peu de tems & d'observations pour reconnoître l'impossibilité de l'obtenir; je sentis que demander une telle permission c'étoit vouloir un refus, & qu'alors ma démarche qui péche tout au plus contre une certaine bienfiance dont plusieurs se sont dispensés, seroit par-là devenue une défobéissance condamnable si j'avois persisté, ou l'étourderie d'un sot si j'eusse abandonné mon dessein: car ayant appris que dès le mois de mai dernier il s'étoit fait à mon insu des copies de l'ouvrage & de la Dédicace, dont je n'étois plus le maître de prévenir l'abus, je vis que je ne l'étois pas non plus de renoncer à mon projet sans m'exposer à le voir exécuter par d'autres.

Votre lettre m'apprend elle-même que vous ne sentez pas moins que moi toutes les difficultés que j'avois prévues; or,

vous savez qu'à force de se rendre difficile sur les permissions indifférentes, on invite les hommes à s'en passer : c'est ainsi que l'excessive circonspection du feu Chancelier sur l'impression des meilleurs livres, fit enfin qu'on ne lui présentoit plus de manuscrits, & que les livres ne s'imprimoient pas moins quoique cette impression faite contre les loix fût réellement criminelle, au lieu qu'une Dédicace non communiquée n'est tout au plus qu'une impolitesse, & loin qu'un tel procédé soit blâmable par sa nature, il est au fond plus conforme à l'honnêteté que l'usage établi ; car il y a je ne sais quoi de lâche, à demander aux gens la permission de les louer, & d'indécent à l'accorder. Ne croyez pas non plus qu'une telle conduite soit sans exemple : je puis vous faire voir des livres dédiés à la nation Françoisë, d'autres au peuple Anglois, sans qu'on ait fait un crime aux Auteurs de n'avoir eu pour cela ni le consentement de la nation ni celui du Prince, qui sûrement leur eût été refusé, parce que dans toute Monarchie le roi veut être l'Etat lui tout seul, & ne prétend pas que le peuple soit quelque chose.

Au reste, si j'avois eu à m'ouvrir à quelqu'un sur cette affaire, ç'auroit été à M. le Premier moins qu'à qui que ce soit

au monde. J'honore & j'aime trop ce digne & respectable Magistrat, - pour avoir voulu le compromettre en la moindre chose, & l'exposer au chagrin de déplaire peut-être à beaucoup de gens en favorisant mon projet, ou d'être forcé peut-être à le blâmer contre son propre sentiment. Vous pouvez croire qu'ayant réfléchi long-tems sur les matieres de Gouvernement, je n'ignore pas la force de ces petites maximes d'Etat qu'un sage Magistrat est obligé de suivre, quoiqu'il en sente lui-même toute la frivolité.

Vous conviendrez que je ne pouvois obtenir l'aveu du Conseil, sans que mon ouvrage fût examiné; or pensez-vous que j'ignore ce que c'est que ces examens, & combien l'amour-propre des censeurs les mieux intentionnés & les préjugés des plus éclairés leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raison, & leur font rayer d'excellentes choses, uniquement parce qu'elles ne sont pas dans leur maniere de penser & qu'ils ne les ont pas méditées aussi profondément que l'Auteur? N'ai-je pas eu ici mille altercations avec les miens? Quoique gens d'esprit & d'honneur, ils m'ont toujours désole par de misérables chicanes, qui n'avoient ni le sens commun ni d'autre cause qu'une vile pu-

fillanimité, ou la vanité de vouloir tout favoir mieux qu'un autre. Je n'ai jamais cédé, parce que je ne cède qu'à la raison; le Magistrat a été notre juge, & il s'est toujours trouvé que les censeurs avoient tort. Quand je répondis au Roi de Pologne, je devois selon eux lui envoyer mon manuscrit, & ne le publier qu'avec son agrément: c'étoit, prétendoient-ils, manquer de respect au pere de la Reine que de l'attaquer publiquement, sur-tout avec la fierté qu'ils trouvoient dans ma réponse; & ils ajoutoient même que ma fureté exigeoit des précautions; je n'en ai pris aucune; je n'ai point envoyé mon manuscrit au Prince; je me suis fié à l'honnêteté publique, comme je fais encore aujourd'hui, & l'événement a prouvé que j'avois raison. Mais à Geneve il n'en iroit pas comme ici; la décision de mes censeurs seroit sans appel; je me verrois réduit à me taire, ou à donner sous mon nom le sentiment d'autrui; & je ne veux faire ni l'un ni l'autre. Mon expérience m'a donc fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique censeur; je n'en aurois jamais de plus sévère, & mes principes n'en ont pas besoin d'autres, non plus que mes mœurs: puisque tous ces gens-là regar-

dent toujours à mille choses étranges dont je ne me soucie point, j'aime mieux m'en rapporter à ce juge intérieur & incorruptible qui ne passe rien de mauvais & ne condamne rien de bon, & qui ne trompe jamais quand on le consulte de bonne foi. J'espère que vous trouverez qu'il n'a pas mal fait son devoir dans l'ouvrage en question, dont tout le monde sera content, & qui n'auroit pourtant obtenu l'approbation de personne.

Vous devez sentir encore que l'irrégularité qu'on peut trouver dans mon procédé, est toute à mon préjudice & à l'avantage du Gouvernement. S'il y a quelque chose de bon dans mon ouvrage, on pourra s'en prévaloir; s'il y a quelque chose de mauvais, on pourra le défayouer; on pourra m'approuver ou me blâmer selon les intérêts particuliers, ou le jugement du public. On pourroit même proscrire mon livre, si l'Auteur & l'Etat avoient ce malheur que le Conseil n'en fût pas content; toutes choses qu'on ne pourroit plus faire après en avoir approuvé la Dédicace. En un mot, si j'ai bien dit en l'honneur de ma Patrie, la gloire en sera pour elle: si j'ai mal dit, le blâme en retombera sur moi seul. Un bon citoyen

peut-il se faire un scrupule d'avoir à courir de tels risques ?

Je supprime toutes les considérations personnelles qui peuvent me regarder, parce qu'elles ne doivent jamais entrer dans les motifs d'un homme de bien, qui travaille pour l'utilité publique. Si le détachement d'un cœur qui ne tient ni à la gloire, ni à la fortune, ni même à la vie, peut le rendre digne d'annoncer la vérité, j'ose me croire appelé à cette vocation sublime : c'est pour faire aux hommes du bien selon mon pouvoir, que je m'abstiens d'en recevoir d'eux, & que je chéris ma pauvreté & mon indépendance. Je ne veux point supposer que de tels sentimens puissent jamais me nuire auprès de mes concitoyens ; & c'est sans le prévoir ni le craindre que je prépare mon ame à cette dernière épreuve, la seule à laquelle je puisse être sensible. Croyez que je veux être jusqu'au tombeau, honnête, vrai, & citoyen zélé ; & que s'il falloit me priver à cette occasion du doux séjour de la Patrie, je couronnerois ainsi les sacrifices que j'ai faits à l'amour des hommes & de la vérité, par celui de tous qui coûte le plus à mon cœur, & qui par conséquent m'honore le plus.

Vous comprendrez aisément que cette lettre est pour vous seul ; j'aurois pu vous

en écrire une pour être vue dans un style fort différent; mais outre que ces petites adresses répugnent à mon caractère, elles ne répugneroient pas moins à ce que je connois du vôtre; & je me saurai gré toute ma vie d'avoir profité de cette occasion de m'ouvrir à vous sans réserve, & de me confier à la discrétion d'un homme de bien qui a de l'amitié pour moi. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur avec attendrissement & respect.

LETTRE

A M. VERNES.

A Paris le 2 Avril 1755.

POUR le coup, Monsieur, voici bien du retard; mais outre que je ne vous ai point caché mes défauts, vous devez songer qu'un ouvrier & un malade ne disposent pas de leur tems comme ils aimeroient le mieux. D'ailleurs, l'amitié se plaît à pardonner, & l'on n'y met gueres la sévérité qu'à la place du sentiment. Ainsi je crois pouvoir compter sur votre indulgence.

Vous voilà donc, Messieurs, devenus Auteurs périodiques. Je vous avoue que ce projet ne me rit pas autant qu'à vous : j'ai du regret de voir des hommes faits pour élever des monumens se contenter de porter des matériaux, & d'architectes se faire manœuvres. Qu'est-ce qu'un livre périodique? Un ouvrage éphémère, sans mérite & sans utilité, dont la lecture négligée & méprisée par les gens de Lettres ne sert qu'à donner aux femmes & aux fots de la vanité sans instruction,

& dont le fort , après avoir brillé le matin sur la toilette , est de mourir le soir dans la garde-robe. D'ailleurs , pouvez-vous vous résoudre à prendre des piéces dans les journaux & jusques dans le *Mercur*e , & à compiler des compilations ? S'il n'est pas impossible qu'il s'y trouve quelque bon morceau , il est impossible que pour le déterrer vous n'ayez le dégoût d'en lire toujours une multitude de détestables. La philosophie du cœur coûtera cher à l'esprit , s'il faut le remplir de tous ces fatras. Enfin , quand vous auriez assez de zele pour soutenir l'ennui de toutes ces lectures , qui vous répondra que votre choix sera fait comme il doit l'être , que l'attrait de vos vues particulieres ne l'emportera pas souvent sur l'utilité publique , ou que si vous ne songez qu'à cette utilité l'agrément n'en souffrira point ? Vous n'ignorez pas qu'un bon choix littéraire est le fruit du goût le plus exquis , & qu'avec tout l'esprit & toutes les connoissances imaginables , le goût ne peut assez se perfectionner dans une petite ville , pour y acquérir cette sûreté nécessaire à la formation d'un recueil. Si le vôtre est excellent , qui le sentira ? S'il est médiocre & par conséquent détestable , aussi ridicule que le mercure Suisse , il mourra de sa mort naturelle après avoir

amufé pendant quelques mois les caillettes du pays de Vaud. Croyez-moi, Monsieur, ce n'est point cette espece d'ouvrage qui nous convient. Des ouvrages graves & profonds peuvent nous honorer ; tout le colifichet de cette petite philosophie à la mode nous va fort mal. Les grands objets tels que la vertu & la liberté étendent & fortifient l'esprit, les petits tels que la poésie & les beaux-arts lui donnent plus de délicatesse & de subtilité. Il faut un télescope pour les uns & un microscope pour les autres, & des hommes accoutumés à mesurer le ciel ne sauroient dissequer des mouches ; voilà pourquoi Geneve est le pays de la sagesse & de la raison, & Paris le siège du goût. Laissons - en donc les raffinemens à ces myopes de la littérature, qui passent leur vie à regarder des cirons au bout de leur nez ; sachons être plus fiers du goût qui nous manque qu'eux de celui qu'ils ont ; & tandis qu'ils feront des journaux & des brochures pour les ruelles, tâchons de faire des livres utiles & dignes de l'immortalité.

Après vous avoir tenu le langage de l'amitié, je n'en oublierai pas les procédés, & si vous persistez dans votre projet, je ferai de mon mieux un morceau tel que vous le souhaiterez pour y remplir un vide tant bien que mal.

L E T T R E

DE M. DE VOLTAIRE *).

Aux Délices près de Geneve 1755.

J'A I reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre-humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre foiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes: il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada, premièrement parce que les maladies auxquel-

*) L'Auteur de cette lettre la fit imprimer un peu changée & augmentée. La voici telle qu'il me l'écrivit.

les je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire ; secondement parce que la guerre est portée dans ce pays-là , & que les exemples de nos nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être.

J'avoue avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal.

Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans , pour avoir connu le mouvement de la terre , & ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique , ceux qui osoient être leurs rivaux les traitèrent de Déistes , d'Athées , & même de Jansénistes. Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense ; je vous ferois voir une troupe de misérables acharnés à me perdre , du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe , une bibliothèque de calomnies ridicules imprimée contre moi , un prêtre exjésuite que j'avois sauvé du

dernier supplice , me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avois rendu , un homme plus coupable encore faisant imprimer mon propre ouvrage du siecle de Louis XIV , avec des notes où la plus crasse ignorance débite les calomnies les plus effrontées , un autre qui vend à un Libraire une prétendue histoire universelle sous mon nom , & le Libraire assez avide ou assez sot pour imprimer ce tissu informe de bévues , de fausses dates , de faits & de noms estropiés , & enfin des hommes assez lâches & assez méchans pour m'imputer cette rapfodie. Je vous ferois voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité , qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de laquais soit de manœuvre , & sachant malheureusement lire & écrire , se font courtiers de la littérature ; volent des manuscrits , les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre qu'une plaisanterie faite il y a plus de trente ans sur le même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement , court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'infâme avarice de ces malheureux , qui l'ont défigurée avec autant de sottise que de malice , & qui au bout de trente ans vendent par-tout cet ouvrage , lequel certainement n'est plus le

mien, & qui est devenu le leur. J'ajouterois qu'en dernier lieu on a osé fouiller dans les archives les plus respectables, & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en dépôt lorsque j'étois Historiographe de France, & qu'on a vendu à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture, & la rapine me poursuivant jusqu'aux pieds des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau.

Mais, Monsieur, avouez aussi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécille Lépide, de ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St. Barthelemi, & que la tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la Fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan qui ne savoit pas

lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent, & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le pere Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Monfieur Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, & brouter nos herbes.

Je fais très-philosophiquement & avec la plus tendre estime, Monsieur, votre &c.



RÉPONSE.



R É P O N S E.

A Paris le 10 Septembre 1755.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, & j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons ; & vous qui savez si bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Mon-

sieur , ce retour feroit un miracle , si grand à la fois & si nuisible , qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans les Lettres ; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité , & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères , que quand le hasard en détourne quelqu'une ils n'en sont guères moins inondés. D'ailleurs , il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas , mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence , ni Cicéron , ni Virgile , ni Sénèque , ni Tacite , ce ne sont ni les savans ni les poètes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains : mais sans le poison lent & secret qui corrompt peu-à-peu le plus vigoureux Gouvernement dont l'histoire ait fait mention , Cicéron ni Luerece ni Salluste n'eussent point existé

ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste & d'Horace, & enfin les siècles horribles de Sénèque & de Néron, de Domitien & de Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicioeux à l'espèce, ceux de l'esprit & des connoissances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, & que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les Lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux: c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous; mais consultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans

nos écrits. Quoiqu'il faille des Philosophes, des Historiens, des Savans pour éclairer le monde & conduire les aveugles habitans, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convendez-en, Monsieur; s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions; si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps, & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses.

Mais en ce siècle savant on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits, & j'entends critiquer l'Orphelin *) parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société: nous trouverons que tous les maux des hommes leur vien-

*) Tragédie de M. de Voltaire qu'on jouoit dans ce tems-là.

ment de l'erreur bien plus que de l'ignorance, & que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs ; c'est l'empressement du public pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction. Méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal, qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera,

plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; & qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits , tant que vous n'en ferez que d'inimitables ?

Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie , j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches , & quant aux herbes de votre verger , je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos , qui n'est pas la pâture des bêtes , & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur & avec respect , &c.

BILLET

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR Rousseau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé dans cette lettre des dangers attachés à la littérature. Je suis dans le cas d'essuyer ces dangers : on fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom. Je dois saisir l'occasion la plus favorable de les défavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rousseau, & de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, & qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connoît si bien.



LETTRE
A M. DE VOLTAIRE,

En réponse au Billet précédent.

A Paris le 20 Septembre 1755.

EN arrivant, Monsieur, de la campagne où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité : car ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre & ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, & qu'elles font tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, & qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage ; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscretion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avois eue que pour une bonne fin. Heureusement, Monsieur, je vois par votre projet que le

mal est moins grand que je n'avois crain-
t. En approuvant une publication qui me
fait honneur & qui peut vous être utile,
il me reste une excuse à vous faire sur ce
qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la
promptitude avec laquelle ces lettres ont
couru, sans votre consentement ni le
mien.

Je suis avec les sentimens du plus sin-
cere de vos admirateurs, Monsieur, &c.

P. S. Je suppose que vous avez reçu
ma réponse du 10 de ce mois.

LETTRE

A M. DE BOISSI,

*de l'Académie Française, Auteur du
Mercure de France.*

A Paris le 4 Novembre 1755.


QUAND je vis, Monsieur, paroître dans le Mercure, sous le nom de M. de Voltaire, la lettre que j'avois reçue de lui, je supposai que vous aviez obtenu pour cela son consentement ; & comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer, je n'avois qu'à me louer de son procédé, sans avoir à me plaindre du vôtre. Mais que puis-je penser du galimathias que vous avez inféré dans le Mercure suivant sous le titre de ma réponse ? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte, je demanderai qui vous forçoit d'employer une lettre visiblement incorrecte, qui n'est remarquable que par son absurdité ? Vous abstenir d'insérer dans votre ouvrage des écrits ridicules, est un

égard que vous devez , sinon aux Auteurs , du moins au public.

Si vous avez cru , Monsieur , que je consentirois à la publication de cette lettre , pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir ? Si vous ne l'avez pas cru , pourquoi l'imprimer sous mon nom ? S'il est peu convenable d'imprimer les lettres d'autrui sans l'aveu des auteurs , il l'est beaucoup moins de les leur attribuer sans être sûr qu'ils les avouent , ou même qu'elles soient d'eux , & bien moins encore lorsqu'il est à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a. Le Libraire de M. de Voltaire qui avoit à cet égard plus de droit que personne , a mieux aimé s'abstenir d'imprimer la mienne que de l'imprimer sans mon consentement , qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me semble qu'un homme aussi justement estimé que vous ne devoit pas recevoir d'un Libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus , Monsieur , à me plaindre de votre en cette occasion , que dans le même volume où vous avez mis sous mon nom un écrit aussi mutilé , vous craignez avec raison d'imputer à M. de Voltaire des vers qui ne soient pas de lui. Si un tel égard n'étoit dû qu'à la considération , je me garderois d'y préten-

dre ; mais il est un acte de justice , & vous la devez à tout le monde.

Comme il est bien plus naturel de m'attribuer une fotte lettre qu'à vous un procédé peu régulier , & que par conséquent je resterois chargé du tort de cette affaire si je négligeois de m'en justifier , je vous supplie de vouloir bien inférer ce défaut dans le prochain Mercure , & d'agrèer , Monsieur , mon respect & mes salutations.



L E T T R E .

A M. V E R N E S .

Paris le 28 Mars 1756.

RECEVEZ, mon cher Concitoyen, une lettre très-courte, mais écrite avec la tendre amitié que j'ai pour vous ; c'est à regret que je vois prolonger le tems qui doit nous rapprocher, mais je désespere de pouvoir m'arracher d'ici cette année; quoi qu'il en soit, ou je ne ferai plus en vie, ou vous m'embrasserez au printems 57; voilà une résolution inébranlable.

Vous êtes content de l'article *Economie*; je le crois bien; mon cœur me l'a dicté, & le vôtre l'a lu. M. Labat m'a dit que vous aviez dessein de l'employer dans votre *Choix Littéraire*; n'oubliez pas de consulter l'*errata*. J'avois fait quelque chose que je vous destinois, mais ce qui vous surprendra fort, c'est que cela s'est trouvé si gai & si fol qu'il n'y a nul moyen de l'employer, & qu'il faut le réserver pour le lire le long de l'Arve avec son ami. Ma copie m'occupe

tellement à Paris, qu'il m'est impossible de méditer ; il faut voir si le séjour de la campagne ne m'inspirera rien pendant les beaux jours.

Il est difficile de se brouiller avec quelqu'un que l'on ne connoit pas, ainsi il n'y a nulle brouillerie entre Monsieur Paliffot & moi. On prétendoit cet hiver qu'il m'avoit joué à Nanci devant le Roi de Pologne, & je n'en fis que rire ; on ajoutoit qu'il avoit aussi joué feu Madame la marquise du Châtelet, femme considérable par son mérite personnel & par sa grande naissance, considérée principalement en Lorraine comme étant de l'une des grandes Maisons de ce pays-là, & à la cour du Roi de Pologne où elle avoit beaucoup d'amis, à commencer par le Roi même ; il me parut que tout le monde étoit choqué de cette imprudence, que l'on appelloit impudence. Voilà ce que j'en savois quand je reçus une lettre de M. le Comte de Tressan, qui en occasionna d'autres, dont je n'ai jamais parlé à personne, mais dont je crois vous devoir envoyer copie sous le secret, ainsi que de mes réponses ; car quelque indifférence que j'aye pour les jugemens du Public, je ne veux pas qu'ils abusent mes vrais amis. Je n'ai jamais eu sur le cœur la moindre chose contre M. Palif-

lot , mais je doute qu'il me pardonne aisément le service que je lui ai rendu.

Bonjour , mon bon & cher Conci-
toyen ; soyons toujours gens de bien , &
laissions bavarder les hommes. Si nous
voulons vivre en paix , il faut que cette
paix vienne de nous-mêmes.

LETTRE

A M. DE SCHEYB,

Secrétaire des Etats de la Basse-Autriche.

A l'Hermitage le 15 Juillet 1756.

Vous me demandez, Monsieur, des louanges pour vos Augustes Souverains, & pour les Lettres qu'ils font fleurir dans leurs Etats. Trouvez bon que je commence par louer en vous un zélé sujet de l'Impératrice & un bon citoyen de la République des Lettres. Sans avoir l'honneur de vous connoître, je dois juger à la ferveur qui vous anime que vous vous acquittez parfaitement vous-même des devoirs que vous imposez aux autres, & que vous exercez à la fois les fonctions d'homme d'Etat au gré de Leurs Majestés, & celles d'Auteur au gré du public.

A l'égard des soins dont vous me chargez, je fais bien, Monsieur, que je ne serois pas le premier Républicain qui auroit encensé le trône, ni le premier ignorant qui chanteroit les arts; mais je suis si peu propre à remplir dignement vos

intentions que mon insuffisance est mon excuse, & je ne fais comment les grands noms que vous citez vous ont laissé songer au mien. Je vois, d'ailleurs, au ton dont la flatterie usa de tout tems avec les Princes vulgaires, que c'est honorer ceux qu'on estime que de les louer sobrement, car on fait que les Princes loués avec le plus d'excès sont rarement ceux qui méritent le mieux de l'être. Or il ne convient à personne de se mettre sur les rangs avec le projet de faire moins que les autres, sur-tout quand on doit craindre de faire moins bien. Permettez-moi donc de croire qu'il n'y a pas plus de vrai respect pour l'Empereur & l'Impératrice-Reine dans les écrits des Auteurs célèbres dont vous me parlez que dans mon silence, & que ce seroit une témérité de le rompre à leur exemple, à moins que d'avoir leurs talens.

Vous me pressez aussi de vous dire si Leurs Majestés Impériales ont bien fait de consacrer de magnifiques établissemens & des sommes immenses à des leçons publiques dans leur Capitale, & après la réponse affirmative de tant d'illustres Auteurs, vous exigez encore la mienne. Quant à moi, Monsieur, je n'ai pas les lumières nécessaires pour me déterminer aussi promptement, & je ne

connois pas assez les mœurs & les talens de vos compatriotes pour en faire une application sûre à votre question. Mais voici là-dessus le précis de mon sentiment sur lequel vous pourrez mieux que moi tirer la conclusion.

Par rapport aux mœurs. Quand les hommes sont corrompus, il vaut mieux qu'ils soient savans qu'ignorans ; quand ils sont bons, il est à craindre que les sciences ne les corrompent.

Par rapport aux talens. Quand on en a, le savoir les perfectionne & les fortifie ; quand on en manque, l'étude ôte encore la raison, & fait un pédant & un sot d'un homme de bon sens & de peu d'esprit.

Je pourrois ajouter à ceci quelques réflexions. Qu'on cultive ou non les sciences, dans quelque siècle que naisse un grand homme, il est toujours un grand homme ; car la source de son mérite n'est pas dans les livres, mais dans sa tête, & souvent les obstacles qu'il trouve & qu'il surmonte ne font que l'élever & l'agrandir encore. On peut acheter la science, & même les savans, mais le génie qui rend le savoir utile ne s'achete point ; il ne connoît ni l'argent ni l'ordre des Princes ; il ne leur appartient point de le faire naître, mais seulement de l'hono-

rer ; il vit & s'immortalise avec la liberté qui lui est naturelle , & votre illustre Métafaste lui-même étoit déjà la gloire de l'Italie avant d'être accueilli par Charles VI. Tâchons donc de ne pas confondre le vrai progrès des talens avec la protection que les Souverains peuvent leur accorder. Les sciences régner pour ainsi dire à la Chine depuis deux mille ans & n'y peuvent fortir de l'enfance , tandis qu'elles sont dans leur vigueur en Angleterre où le gouvernement ne fait rien pour elles. L'Europe est vainement inondée de gens de Lettres , les gens de mérite y sont toujours rares ; les écrits durables le sont encore plus , & la postérité croira qu'on fit bien peu de Livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Quant à votre patrie en particulier , il se présente , Monsieur , une observation bien simple. L'Impératrice & ses Augustes Ancêtres n'ont pas eu besoin de gager des historiens & des poètes pour célébrer les grandes choses qu'ils vouloient faire , mais ils ont fait de grandes choses & elles ont été consacrées à l'immortalité comme celles de cet ancien Peuple qui favoit agir & n'écrivoit point. Peut-être manquoit-il à leurs travaux le plus digne de les couronner , parce qu'il est le plus dif-

ficile : c'est de soutenir à l'aide des Lettres tant de gloire acquise sans elles.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, assez d'autres donneront aux protecteurs des sciences & des arts des éloges que Leurs Majestés Impériales partageront avec la plupart des Rois : pour moi, ce que j'admire en Elles & qui leur est plus véritablement propre, c'est leur amour constant pour la vertu & pour tout ce qui est honnête. Je ne nie pas que votre pays n'ait été long-tems barbare, mais je dis qu'il étoit plus aisé d'établir les beaux-arts chez les Huns, que de faire de la plus grande Cour de l'Europe une école de bonnes mœurs.

Au reste, je dois vous dire que votre lettre ayant été adressée à Geneve avant de venir à Paris, elle a resté près de six semaines en route, ce qui m'a privé du plaisir d'y répondre aussi-tôt que je l'aurois voulu.

Je suis autant qu'un honnête homme peut l'être d'un autre,

Monsieur, &c.

LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci le 18 Février 1758.

OUI, mon cher Concitoyen, je vous aime toujours, & ce me semble plus que jamais; mais je suis accablé de mes maux; j'ai bien de la peine à vivre dans ma retraite d'un travail peu lucratif; je n'ai que le tems qu'il me faut pour gagner mon pain, & le peu qui m'en reste est employé pour souffrir & me reposer. Ma maladie a fait un tel progrès cet hiver, j'ai senti tant de douleurs de toute espece, & je me trouve tellement affoibli, que je commence à craindre que la force & les moyens ne me manquent pour exécuter mon projet; je me console de cette impuissance par la considération de l'état où je suis. Que me serviroit d'aller mourir parmi vous? Hélas, il falloit y vivre! Qu'importe où l'on laisse son cadavre? Je n'aurois pas besoin qu'on reportât mon cœur dans ma patrie; il n'en est jamais sorti.

Je n'ai point eu occasion d'exécuter

vosre commission auprès de M. d'Alembert. Comme nous ne nous sommes jamais beaucoup vus, nous ne nous écrivons point; & confiné dans ma solitude, je n'ai conservé nulle espece de relation avec Paris; j'en suis comme à l'autre bout de la terre, & ne fais pas plus ce qui s'y passe qu'à Peking. Au reste, si l'article dont vous me parlez est indiscret & répréhensible, il n'est assurément pas offensant. Cependant, s'il peut nuire à votre Corps, peut-être fera-t-on bien d'y répondre, quoi qu'à vous dire le vrai, j'aye un peu d'aversion pour les détails où cela peut entraîner, & qu'en général je n'aime gueres qu'en matiere de foi l'on assujettisse la conscience à des formules. J'ai de la religion, mon ami, & bien m'en prends; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant besoin que moi. J'ai passé ma vie parmi les incrédules, sans me laisser ébranler; les aimant, les estimant beaucoup, sans pouvoir souffrir leur doctrine. Je leur ai toujours dit que je ne les savois pas combattre, mais que je ne voulois pas les croire; la philosophie n'ayant sur ces matieres ni fond ni rive, manquant d'idées primitives & de principes élémentaires, n'est qu'une mer d'incertitudes & de doutes, dont le Métaphysicien ne se tire jamais. J'ai

donc laissé là la raison , & j'ai consulté la nature , c'est - à - dire , le sentiment intérieur qui dirige ma croyance , indépendamment de ma raison. Je leur ai laissé arranger leurs chances , leurs sorts , leur mouvement nécessaire ; & tandis qu'ils bâtissoient le monde à coups de dez , j'y voyois , moi , cette unité d'intention qui me faisoit voir , en dépit d'eux , un principe unique ; tout comme s'ils m'avoient dit que l'Iliade avoit été formée par un jet fortuit de caracteres , je leur aurois dit très - résolument , cela peut être , mais cela n'est pas vrai , & je n'ai point d'autre raison pour n'en rien croire si ce n'est que je n'en crois rien. Préjugé que cela ! disent-ils. Soit ; mais que peut faire cette raison si vague contre un préjugé plus persuasif qu'elle ? Autre argumentation sans fin contre la distinction des deux substances ; autre persuasion de ma part qu'il n'y a rien de commun entre un arbre & ma pensée ; & ce qui m'a paru plaisant en ceci , c'est de les voir s'acculer eux-mêmes par leurs propres sophismes , au point d'aimer mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une âme à l'homme.

• Mon ami , je crois en Dieu , & Dieu ne seroit pas juste si mon ame n'étoit immortelle. Voilà , ce me semble , ce que la

Religion a d'essentiel & d'utile ; laissons le reste aux disputeurs. A l'égard de l'éternité des peines , elle ne s'accorde ni avec la foiblesse de l'homme ni avec la justice de Dieu. Il est vrai qu'il y a des ames si noires que je ne puis concevoir qu'elles puissent jamais goûter cette éternelle béatitude, dont il me semble que le plus doux sentiment doit être le contentement de soi-même. Cela me fait soupçonner qu'il se pourroit bien que les ames des méchans fussent anéanties à leur mort , & qu'être & sentir fût le premier prix d'une bonne vie. Quoi qu'il en soit , que m'importe ce que seront les méchans ? il me suffit qu'en approchant du terme de ma vie je n'y voye point celui de mes espérances , & que j'en attends une plus heureuse après avoir tant souffert dans celle-ci. Quand je me tromperois dans cet espoir , il est lui-même un bien qui m'aura fait supporter tous mes maux. J'attends paisiblement l'éclaircissement de ces grandes vérités qui me sont cachées , bien convaincu cependant qu'en tout état de cause , si la vertu ne rend pas toujours l'homme heureux , il ne sauroit au moins être heureux sans elle , que les afflictions du juste ne sont point sans quelque dédommagement , & que les larmes même de l'innocence sont plus

plus douces au cœur que la prospérité du méchant.

Il est naturel, mon cher Vernes, qu'un solitaire souffrant & privé de toute société, épanche son ame dans le sein de l'amitié, & je ne crains pas que mes confidences vous déplaisent; j'aurois dû commencer par votre projet sur l'histoire de Geneve, mais il est des tems de peines & de maux où l'on est forcé de s'occuper de soi, & vous savez bien que je n'ai pas un cœur qui veuille se déguiser. Tout ce que je puis vous dire sur votre entreprise, avec tous les ménagemens que vous y voulez mettre, c'est qu'elle est d'un sage intrépide ou d'un jeune homme. Embrassez bien pour moi l'ami Roustan. Adieu, mon cher Concitoyen; je vous écris avec une aussi grande effusion de cœur que si je me séparois de vous pour jamais, parce que je me trouve dans un état qui peut me mener très-loin encore, mais qui me laisse douter pourtant si chaque lettre que j'écris ne sera point la dernière.



LETTRE

A UN JEUNE HOMME

*Qui demandoit à s'établir à Montmorenci,
(domicile alors de M. Rousseau) pour
profiter de ses leçons.*

Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé, qui n'est gueres en état de vous répondre, & qui le feroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, & vous êtes louable du motif qui vous la fait desirer ; mais sur ce motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez : & je ne pourrois vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être

vertueux il fuffit de vouloir l'être ; & fi vous avez bien cette volonté , tout eft fait , votre bonheur eft décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des confeils , le premier que je voudrois vous donner , feroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative , & qui n'eft qu'une pareffe de l'ame condamnable à tout âge , & furtout au vôtre. L'homme n'eft point fait pour méditer , mais pour agir : la vie laborieufe que Dieu nous impofe , n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir fon devoir , & la vigueur de la jeunefle ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oifives contemplations. Travaillez donc , Monsieur , dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez fuivre ; & fi le féjour de Paris joint à l'emploi que vous rempliffez , vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle , faites mieux , Monsieur , retournez dans votre province , allez vivre dans le fein de votre famille , fervez , foignez vos vertueux parens ; c'eft-là que vous remplirez véritablement les foins que la vertu vous impofe. Une vie dure eft plus facile à supporter en province , que la fortune à pourfuivre à Paris , fur-tout quand

on fait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gneux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait M. votre pere, & il n'y a point de fort que le travail, la vigilance, l'innocence, & le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y foumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci ; peut-être ne seront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre, mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un fort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles,

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

A M. DIDEROT.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels sont-ils donc, enfin, ces maux ? Seroit-ce de ne pas endurer assez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laisser tyranniser à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorsque vous l'avez promis ? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon ami ! Tout méchant, tout féroce que je suis, je mourrois de douleur si je croyois jamais en avoir fait à mon plus cruel ennemi autant que vous m'en faites depuis six semaines.

Vous me parlez de vos services ; je ne les avois point oubliés : mais ne vous y trompez pas ; beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête homme qui ne sent rien rend service & croit être ami ; il se trompe, il

n'est qu'honnête homme. Tout votre empressement, tout votre zèle pour me procurer des choses dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'est la seule chose qu'on me refuse. Ingrat, je ne t'ai point rendu de service, mais je t'ai aimé, & tu ne me payeras de ta vie ce que j'ai senti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demande-lui si, quand ma présence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faisoit pour aller à Vincennes *) consoler mon ami. Homme insensible & dur ! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde ; mais tu me les refuses, & te contentes de m'en arracher. Hé bien ! garde tout le reste ; je ne veux plus rien de toi.

*) Où M. Diderot étoit détenu prisonnier.

LETTRE

AU MÊME

2 Mars 1758.

IL faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé ; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à méinterpréter les discours & les actions de vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non, Diderot ; je sens que ce n'est pas par-là qu'il faut commen-

cer. Je veux d'abord proposer à votre bon sens des préjugés plus simples, plus vrais, mieux fondés que les vôtres, & dans lesquels je ne pense pas au moins que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

Je suis un méchant homme, n'est-ce pas? Vous en avez les témoignages les plus sûrs; cela vous est bien attesté. Quand vous avez commencé de l'apprendre, il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien, & quarante que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte? Si l'on peut porter à faux si longtems le masque d'un honnête homme, quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvre pas leur visage aussi bien que le mien? Est-ce un moyen bien propre à donner du poids à leur autorité que de charger en secret un homme absent, hors d'état de se défendre? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je suis un méchant; mais pourquoi le suis-je? Prenez bien garde, mon cher Diderot, ceci mérite votre attention. On n'est pas malfaisant pour rien. S'il y avoit quelque monstre ainsi fait, il n'attendroit pas quarante ans à satisfaire ses inclinations dépravées. Considérez donc

ma vie, mes passions, mes goûts, mes penchans. Cherchez, si je suis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être? Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop sensible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers? A quelle place ai-je aspiré, à quelles pensions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre, quels concurrens ai-je à écarter, que m'en peut-il revenir de mal faire? Moi qui ne cherché que la solitude & la paix, moi dont le souverain bien consiste dans la paresse & l'oïiveté, moi dont l'indolence & les maux me laissent à peine le tems de pourvoir à ma subsistance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agitations du crime, & m'embarquer dans l'éternel manège des scélérats? Quoique vous en disiez, on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire; le méchant peut méditer ses coups dans la solitude, mais c'est dans la société qu'il les porte. Un fourbe a de l'adresse & du sang-froid; un perfide se possède & ne s'emporte point: reconnoissez-vous en moi quelque chose de tout cela? Je suis emporté dans la colere, & souvent étourdi de sang-froid. Ces défauts font-ils le méchant? Non sans doute; mais le mé-

chant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous pussiez aussi réfléchir un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle ; mais savez-vous à quel point l'exemple & l'erreur peuvent la corrompre ? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer grossièrement en face , que pour s'emparer plus adroitement de vous sous l'appât d'une feinte sincérité ? Quel sort pour le meilleur des hommes d'être égaré par sa candeur même , & d'être innocemment dans la main des méchans l'instrument de leur perfidie ! Je fais que l'amour-propre se révolte à cette idée , mais elle mérite l'examen de la raison.

Voilà des considérations que je vous prie de bien peser. Pensez y long-tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas , nous n'avons plus rien à nous dire ; mais si elles font quelque impression sur vous , alors nous entrerons en éclaircissement ; vous retrouverez un ami digne de vous , & qui peut-être ne vous aura pas été inutile. J'ai pour vous exhorter à cet examen un motif de grand poids , & ce motif , le voici.

Vous pouvez avoir été séduit & trompé. Cependant, votre ami gémit dans sa solitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le désespoir, y mourir enfin, maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit tant verser de larmes, & qui l'accable indignement dans la sienne; il se peut que les preuves de son innocence vous parviennent enfin, que vous soyez forcé d'honorer sa mémoire *), & que l'image de votre ami mourant ne vous laisse pas des nuits tranquilles. Diderot, pensez-y. Je ne vous en parlerai plus.

*) Voyez, Lecteurs, les notes insérées dans *la vie de Sénèque*.

LETTRE

A M. VERNES.

Montmerenci le 25 Mars 1753.

OUI, mon cher Vernes, j'aime à croire que nous sommes tous deux bien aimés l'un de l'autre & dignes de l'être : voilà ce qui fait plus au soulagement de mes peines que tous les trésors du monde. Ah, mon ami, mon Concitoyen ! fache m'aimer & laisse-là tes inutiles offres ; en me donnant ton cœur, ne m'as-tu-pas enrichi ? Que fait tout le reste aux maux du corps & aux soucis de l'ame ? Ce dont j'ai faim, c'est d'un ami ; je ne connois point d'autre besoin auquel je ne suffise moi-même. La pauvreté ne m'a jamais fait de mal ; soit dit pour vous tranquilliser là-dessus une fois pour toutes.

Nous sommes d'accord sur tant de choses, que ce n'est pas la peine de nous disputer sur le reste. Je vous l'ai dit bien des fois ; nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Evangile, c'est, à

mon gré, le plus sublime de tous les livres ; quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaisir, & quand toutes les consolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux fientes. Mais enfin c'est un livre, un livre ignoré des trois quarts du monde : croirai-je qu'un Scythe ou un Africain, soient moins chers au Pere commun que vous & moi, & pourquoi croirai-je qu'il leur ait ôté plutôt qu'à nous les ressources pour le connoître ? Non, mon digne ami ; ce n'est point sur quelques feuilles éparfes qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme, où sa main daigne l'écrire. O homme ! qui que tu sois, rentre en toi-même, apprends à consulter ta conscience & tes facultés naturelles ; tu feras juste, bon, vertueux, tu t'inclineras devant ton maître, & tu participeras dans son ciel à un bonheur éternel. Je ne me fie là-dessus ni à ma raison ni à celle d'autrui, mais je sens à la paix de mon ame, & au plaisir que je sens à vivre & penser sous les yeux du grand Etre, que je ne m'abuse point dans les jugemens que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. Au reste, mon cher Concitoyen, j'ai voulu verser mon cœur

le plus sublime de tous les li-
vres, quand tous les autres m'ennuient,
c'est toujours celui-là avec un
plaisir, & quand toutes les con-
suetudes humaines m'ont manqué, ja-
mais n'ai recouru vainement aux sien-
nes, enfin c'est un livre, un livre
des trois quarts du monde : croi-
rais-tu un Scythe ou un Africain, soient-
ils chers au Pere commun que vous
êtes, & pourquoi croirai-je qu'il leur
plutôt qu'à nous les ressources
de la vie à connoître ? Non, mon digne
Pere n'est point sur quelques feuilles
de papier qu'il faut aller chercher la loi de
Dieu, mais dans le cœur de l'homme,
c'est sa main daigne l'écrire. O homme !
c'est de toi que tu fais, rentre en toi-même,
c'est de toi à consulter ta conscience & tes
lois naturelles ; tu feras juste, bon,
c'est de toi seul, tu t'inclineras devant ton
Dieu, & tu participeras dans son ciel
c'est de ton bonheur éternel. Je ne me fie là-
dessus ni à ma raison ni à celle d'autrui,
c'est de moi que je sens à la paix de mon ame, &
c'est de moi que je sens à vivre & penser
c'est de moi que je sens les yeux du grand Etre, que je ne
c'est de moi que je sens point dans les jugemens que je
c'est de moi que je sens de lui, ni dans l'espoir que je fonde
c'est de moi que je sens la justice. Au reste, mon cher Con-
c'est de moi que je sens ven, j'ai voulu verser mon cœur

dans votre
lice avec
vous plaisir
ne se p
ment r
J'é
com
pri
de

OUI, mon
croire que nous
aimés l'un de l'autre
voilà ce qui fait
de mes peines que
monde. Ah, mon ami,
fache m'aimer & laisse-là
fres; en me donnant ton co
tu-pas enrichi? Que fait tout
maux du corps & aux soucis
Ce dont j'ai faim, c'est d'un
connois point d'autre besoin
ne suffise moi-même. La pauvreté
m'a jamais fait de mal; soit dit pour
tranquilliser là-dessus une fois pour
toutes.

Nous sommes d'accord sur tant de cho
ses, que ce n'est pas la peine de nous dis
puter sur le reste. Je vous l'ai dit bien
des fois; nul homme au monde ne res
pecte plus que moi l'Evangile, c'est, à

Prenez garde , mon ami ; vous voulez le justifier d'un tort chimérique , & vous aggravez l'accusation. Souvenez-vous sur-tout que dans cette dispute, c'est vous qui attaquez mon sentiment , & que je ne fais que le défendre ; car d'ailleurs , je suis très-éloigné de désapprouver le vôtre , tant que vous ne voudrez contraindre personne à l'embrasser.

Quoi ! cette aimable & chere Parente est toujours dans son lit ! Que ne suis-je auprès d'elle ! Nous nous consolerions mutuellement de nos maux & j'apprendrois d'elle à souffrir les miens avec constance ; mais je n'espere plus faire un voyage si désiré , je me sens de jour en jour moins en état de le soutenir. Ce n'est pas que la belle saison ne m'ait rendu de la vigueur & du courage ; mais le mal local n'en fait pas moins de progrès ; il commence même à se rendre intérieurement très-sensible ; une enflure qui croît quand je marche m'ôte presque le plaisir de la promenade , le seul qui m'étoit resté , & je ne reprends des forces que pour souffrir ; la volonté de Dieu soit faite ! cela ne m'empêchera pas , j'espere , de vous faire voir les environs de ma solitude , auxquels il ne manque que d'être autour de Geneve pour me paroître délicieux. J'embrasse le cher

Roustan , mon prétendu disciple ; j'ai lu avec plaisir son *Examen des quatre beaux siècles* , & je m'en tiens avec plus de confiance à mon sentiment en voyant que c'est aussi le sien. La seule chose que je voudrois lui demander , seroit de ne pas s'exercer à la vertu à mes dépens , & de ne pas se montrer modeste en flattant ma vanité. Adieu , mon cher Vernes : je trouve de jour en jour plus de plaisir à vous aimer.

LETTRE

DE M. LE ROY.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, je me persuade que vous ne me faurez pas mauvais gré de vous faire part d'une observation que j'ai faite sur votre dernier ouvrage. Je l'ai lu avec grand plaisir, & j'ai trouvé que vous y établissiez votre opinion avec beaucoup de force. Mais je vous avouerai qu'ayant parcouru la Grece, & ayant fait une étude particuliere des théâtres que l'on trouve encore dans les ruines de ses anciennes villes, j'ai lu avec surprise dans votre Livre p. 142*) le passage qui suit. *Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; Et Sparte qui ne souffroit point de théâtre n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.* Non-seulement il y avoit un théâtre à Sparte, absolument semblable à celui de Bacchus à

*) *Mélanges. Tome I.*

Athenes, mais il étoit le plus bel ornement de cette ville, si célèbre par le courage de ses habitans. Il subsiste même encore en grande partie, & Pausanias & Plutarque en parlent : c'est d'après ce que ces deux auteurs en disent que j'en ai fait l'histoire que je vous envoie, dans l'ouvrage que je viens de mettre au jour. Comme cette erreur qui vous est échappée pourroit être remarquée par d'autres que par moi, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché que je vous en avertisse, & je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien recevoir cet avis comme une marque de l'estime & de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

R É P O N S E

A LA LETTRE

DE M. L E R O Y.

A Montmorenci le 4 Novembre 1758.

JE vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous avez de m'avertir de ma bévue au sujet du théâtre de Sparte, & de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me donner cet avis. Je suis si sensible à ce procédé que je vous demande la permission de faire usage de votre lettre dans une autre édition de la mienne. Il s'en faut peu que je ne me félicite d'une erreur qui m'attire de votre part cette marque d'estime, & je me sens moins honteux de ma faute que fier de votre correction.


Voilà, Monsieur, ce que c'est que de se fier aux Auteurs célèbres. Ce n'est gueres impunément que je les consulte, & de manière ou d'autre ils manquent rarement de me punir de ma confiance. Le savant Cragius, si versé dans l'antiquité, avoit dit la chose avant moi, & Plutarque lui-même affirme que les La-

cédémoniens n'alloient point à la comédie, de peur d'entendre des choses contre les loix, soit sérieusement, soit par jeu. Il est vrai que le même Plutarque dit ailleurs le contraire, & il lui arrive si souvent de se contredire, qu'on ne devoit jamais rien avancer d'après lui sans l'avoir lu tout entier. Quoi qu'il en soit, je ne puis ni ne veux récuser votre témoignage, & quand ces Auteurs ne seroient pas démentis par les restes du théâtre de Sparte encore existans, ils le seroient par Pausanias, Eustathe, Suidas, Athénée, & d'autres anciens. Il paroît seulement que ce théâtre étoit plutôt consacré à des jeux, des danses, des prix de musique, qu'à des représentations régulières, & que les piéces qu'on y jouoit quelquefois étoient moins de véritables drames, que des farces grossières convenables à la simplicité des spectateurs; ce qui n'empêchoit pas que Sossybius Lacon n'eût fait un traité de ces sortes de parades. C'est la Guilletiere qui m'apprend tout cela; car je n'ai point de livres pour le vérifier. Ainsi rien ne manque à ma faute en cette occasion, que la vanité de la méconnoître.

Au reste, loin de souhaiter que cette faute reste cachée à mes lecteurs, je serai

fort aisé qu'on la publie & qu'ils en soient instruits : ce sera toujours une erreur de moins. D'ailleurs , comme elle ne fait tort qu'à moi seul , & que mon sentiment n'en est pas moins bien établi, j'espere qu'elle pourra servir d'amusement aux critiques ; j'aime mieux qu'ils triomphent de mon ignorance que de mes maximes , & je serai toujours très-content que les vérités utiles que j'ai soutenues soient épargnées à mes dépens.

Recevez , Monsieur , les assurances de ma reconnoissance , de mon estime & de mon respect.



L E T T R E

A M. V E R N E S.

Montmorenci le 18 Novembre 1759.

JE favois, mon cher Vernes, la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de St. Nom, que vous l'aviez fêté, que vous l'aviez présenté à M. de Voltaire, en un mot, que vous l'aviez reçu comme recommandé par un ami; il est parti le cœur plein de vous, & sa reconnoissance a débordé dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela? N'avez-vous pas eu le plaisir de m'obliger? Ne me devez-vous pas aussi de la reconnoissance? N'est-ce pas à vous désormais de vous acquitter envers moi?

Il n'y a rien de moi sous la presse; ceux qui vous l'ont dit vous ont trompé. Quand j'aurai quelque écrit prêt à paroître, vous n'en ferez pas instruit le dernier. J'ai traduit tant bien que mal un livre de Tacite & j'en reste là. Je ne fais pas assez de Latin pour l'entendre, & n'ai pas assez de talent pour le rendre. Je m'en tiens à cet essai; je ne fais même
G

si j'aurai jamais l'effronterie de le faire paroître ; j'aurois grand besoin de vous pour l'en rendre digne. Mais parlons de l'histoire de Geneve. Vous savez mon sentiment sur cette entreprise ; je n'en ai pas changé ; tout ce qui me reste à vous dire, c'est que je souhaite que vous fassiez un ouvrage assez vrai, assez beau, & assez utile pour qu'il soit impossible de l'imprimer ; alors, quoi qu'il arrive, votre manuscrit deviendra un monument précieux qui fera bénir à jamais votre mémoire par tous les vrais citoyens, si tant est qu'il en reste après vous. Je crois que vous ne doutez pas de mon empressement à lire cet ouvrage, mais si vous trouvez quelque occasion pour me le faire parvenir, à la bonne heure ; car, pour moi, dans ma retraite, je ne suis point à portée d'en trouver les occasions. Je sais qu'il va & vient beaucoup de gens de Geneve à Paris & de Paris à Geneve, mais je connois peu tous ces voyageurs, & n'ai nul dessein d'en beaucoup connoître. J'aime encore mieux ne pas vous lire.

Vous me demandez de la musique : eh Dieu, cher Vernes ! de quoi me parlez-vous ? Je ne connois plus d'autre musique que celle des Rossignols ; & les Chouettes de la forêt m'ont dédomma-


gé de l'Opéra de Paris. Revenu au seul goût des plaisirs de la nature, je méprise l'appât des amusemens des villes. Redevenu presque enfant, je m'attendris en rappelant les vieilles chansons de Geneve, je les chante d'une voix éteinte, & je finis par pleurer sur ma patrie en songeant que je lui ai survécu. Adieu.

L E T T R E

A M. DE SILHOUETTE.

Le 2 Décembre 1759.

DAIGNEZ, Monsieur, recevoir l'hommage d'un solitaire qui n'est pas connu de vous, mais qui vous estime par vos talens, qui vous respecte par votre administration, & qui vous a fait l'honneur de croire qu'elle ne vous resteroit pas long-tems. Ne pouvant sauver l'Etat qu'aux dépens de la capitale qui l'a perdu, vous avez bravé les cris des gagners d'argent. En vous voyant écraser ces misérables, je vous enviois votre place; en vous la voyant quitter sans vous être démenti, je vous admire. Soyez content de vous, Monsieur, elle vous laisse un honneur dont vous jouirez long-tems sans concurrent. Les malédictions des fripons sont la gloire de l'homme juste.



L E T T R E

A M. V E R N E S.

Montmorenci 9 Février 1760.

IL y a une quinzaine de jours, mon cher Vernès, que j'ai appris par M. Favre votre infortune; il n'y en a gueres moins que je suis tombé malade & je ne suis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre; mes maux actuels ne sont que physiques; & moi, dont la vie n'est qu'une alternative des uns & des autres, je ne fais que trop que ce n'est pas les premiers qui transpercent le cœur le plus vivement. Le mien est fait pour partager vos douleurs, & non pour vous en consoler. Je fais trop bien par expérience que rien ne console que le tems, & que souvent ce n'est encore qu'une affliction de plus de songer que le tems nous consolera. Cher Vernès, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore; le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond de son cœur ce qui lui fut cher! Oh, croyez-moi, vous ne connoissez pas la maniere la

plus cruelle de le perdre ; c'est d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami, vos peines me font songer aux miennes ; c'est un retour naturel aux malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une sensibilité plus désintéressée ; mais personne, j'en suis bien sûr, ne les partagera plus sincèrement.

LETTRE

A M. DUCHESNE LIBRAIRE,

En lui renvoyant la Comédie des Philosophes.

EN parcourant, Monsieur, la pièce que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible présent. Je suis persuadé qu'en me l'envoyant vous n'avez pas voulu me faire une injure ; mais vous ignorez ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme respectable, indignement noirci & calomnié dans ce libelle.

L E T T R E

A MADAME D'AZ***.

*Qui m'avoit envoyé l'estampe encadrée de
son portrait avec des vers de son mari
au-dessous.*

Le 10 Février 1761.

VOUS m'avez fait, Madame, un présent bien précieux; mais j'ose dire que le sentiment avec lequel je le reçois ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractère; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre inestimable. Il semble dire: je fais le bonheur d'un tendre époux, je suis la muse qui l'inspire, & je suis la bergere qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'est qu'avec un peu de scrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laisse plus aussi solitaire qu'auparavant. J'apprends aussi que vous avez payé le port & même à très-haut prix: quant à cette dernière générosité, trouvez bon

qu'elle ne soit point acceptée, & qu'à la première occasion je prenne la liberté de vous rembourser vos avances *).

Agréez, Madame, toute ma reconnaissance & tout mon respect.

*) Elle avoit donné un baiser au porteur.

L E T T R E

A MADAME C***.

A Montmorenci 12 Février 1761.

VOUS avez beaucoup d'esprit, Madame, & vous l'aviez avant la lecture de la Julie : cependant je n'ai trouvé que cela dans votre lettre ; d'où je conclus que cette lecture ne vous est pas propre, puisqu'elle ne vous a rien inspiré. Je ne vous en estime pas moins, Madame ; les ames tendres sont souvent foibles, & c'est toujours un crime à une femme de l'être. Ce n'est point de mon aveu que ce livre a pénétré jusqu'à Geneve ; je n'y en ai pas envoyé un seul exemplaire, & quoique je ne pense pas trop bien de nos mœurs actuelles, je ne les crois pas encore assez mauvaises pour qu'elles gagnassent de remonter à l'amour.

Recevez, Madame, mes très-humbles remerciemens, & les assurances de mon respect.

L E T T R E
A U N A N O N Y M E.

Montmorenci 15 Février 1761.

J' A I reçu le 12 de ce mois par la poste une lettre anonyme sans date, timbrée de Lille, & franche de port. Faute d'y pouvoir répondre par une autre voie, je déclare publiquement à l'auteur de cette lettre que je l'ai lue & relue avec émotion, avec attendrissement, qu'elle m'inspire pour lui la plus tendre estime, le plus grand desir de le connoître & de l'aimer, qu'en me parlant de ses larmes il m'en a fait répandre, qu'enfin jusqu'aux éloges outrés dont il me comble, tout me plaît dans cette lettre, excepté la modeste raison qui le porte à se cacher.

L E T T R E

A M * * *

A Montmorenci le 13. Février 1762.

JE n'ai reçu qu'hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois. Vous avez raison de croire que l'harmonie de l'ame a aussi ses dissonances qui ne gâtent point l'effet du tout : chacun ne fait que trop comment elles se préparent ; mais elles sont difficiles à sauver. C'est dans les ravissans concerts des spheres célestes qu'on apprend ces savantes successions d'accords. Heureux, dans ce siecle de cacophonie & de discordance, qui peut se conserver une oreille assez pure pour entendre ces divins concerts !

Au reste, je persiste à croire, quoiqu'on en puisse dire, que quiconque après avoir lu la nouvelle Héloïse la peut regarder comme un livre de mauvaises mœurs, n'est pas fait pour aimer les bonnes. Je me réjouis, Monsieur, que vous ne soyez pas au nombre de ces infortunés, & je vous salue de tout mon cœur.

LETTRE

A M * * *.

A Montmorenci 15 Février 1761.

JE suis charmé, Monsieur, de la lettre que vous venez de m'écrire, & bien loin de me plaindre de votre louange, je vous en remercie, parce qu'elle est jointe à une critique franche & judicieuse qui me fait aimer l'une & l'autre comme le langage de l'amitié. Quant à ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'opposition entre ma lettre sur les Spectacles & la nouvelle Héloïse, je suis bien sûr qu'ils ne vous en imposent pas. Vous savez que la vérité, quoiqu'elle soit une, change de forme selon les tems & les lieux, & qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Geneve: mais à présent les scrupules ne sont plus de saison, & par-tout où séjournera long-tems M. de Voltaire, on pourra jouer après lui la comédie & lire des romans sans danger. Bonjour, Monsieur, je vous embrasse, & vous remercie de chef de votre lettre; elle me plaît beaucoup.

LETTRE

A M. D E * * *

Montmorenci le 19 Février 1761.

VOILA, Monsieur, ma réponse aux observations que vous avez eu la bonté de m'envoyer sur la nouvelle Héloïse. Vous l'avez élevée à l'honneur auquel elle ne s'attendoit gueres, d'occuper des théologiens; c'est peut-être un sort attaché à ce nom & à celles qui le portent d'avoir toujours à passer par les mains de ces Messieurs là. Je vois qu'ils ont travaillé à la conversion de celle-ci avec un grand zele, & je ne doute point que leurs soins pieux n'en aient fait une personne très-orthodoxe; mais je trouve qu'ils l'ont traitée avec un peu de rudesse; ils ont flétri ses charmes, & j'avoue qu'elle me plaisoit plus, aimable quoiqu'hérétique, que bigote & maussade comme la voilà. Je demande qu'on me la rende comme je l'ai donnée, ou je l'abandonnerai à ses directeurs.

LETTRE

A MADAME BOURETTE.

Qui m'avoit écrit deux lettres consécutives avec des vers, & qui m'invitoit à prendre du café chez elle dans une tasse incrustée d'or que M. de Voltaire lui avoit donnée.

Montmorenci 12 Mars 1761.

JE n'avois pas oublié, Madame, que je vous devois une réponse & un remerciement; je serois plus exact si l'on me laissoit plus libre, mais il faut malgré moi disposer de mon tems bien plus comme il plaît à autrui que comme je le devrois & le voudrois. Puisque l'anonyme vous avoit prévenue, il étoit naturel que sa réponse précédât aussi la vôtre; & d'ailleurs je ne vous dissimulerai pas qu'il avoit parlé de plus près à mon cœur que ne font des complimens & des vers.

Je voudrois, Madame, pouvoir répondre à l'honneur que vous me faites de me demander un exemplaire de la Julie, mais tant de gens vous ont encore ici préve-

nue, que les exemplaires qui m'avoient été envoyés de Hollande par mon Libraire font donnés ou destinés, & je n'ai nulle espece de relation avec ceux qui les débitent à Paris. Il faudroit donc en acheter un pour vous l'offrir, & c'est, vu l'état de ma fortune, ce que vous n'approuveriez pas vous-même : de plus, je ne fais point payer les louanges, & si je faisois tant que de payer les vôtres, j'y voudrois mettre un plus haut prix.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec grand plaisir vous rendre visite & prendre du café chez vous ; mais ce ne fera pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de M. de Voltaire ; car je ne bois point dans la coupe de cet homme-là.

Agréez, Madame, que je vous réitere mes très-humbles remerciemens & les assurances de mon respect.

LETTRE

A M. M***.

Montmorenci, Mars 1761.

IL faudroit être le dernier des hommes pour ne pas s'intéresser à l'infortunée Louison. La pitié, la bienveillance que son honnête historien m'inspire pour elle, ne me laissent pas douter que son zèle à lui-même ne puisse être aussi pur que le mien ; & cela supposé, il doit compter sur toute l'estime d'un homme qui ne la prodigue pas. Graces au Ciel, il se trouve dans un rang plus élevé des cœurs aussi sensibles, & qui ont à la fois le pouvoir & la volonté de protéger la malheureuse mais estimable victime de l'infamie d'un brutal. M. le Maréchal de Luxembourg & Madame la Maréchale à qui j'ai communiqué votre lettre, ont été émus ainsi que moi à sa lecture ; ils sont disposés, Monsieur, à vous entendre & à consulter avec vous ce qu'on peut & ce qu'il convient de faire pour tirer la jeune personne de la détresse où elle est. Ils retournent à Paris après Pâques. Allez,

Monſieur , voir ces dignes & reſpectables Seigneurs ; parlez-leur avec cette ſimplicité touchante qu'ils aiment dans votre lettre ; ſoyez avec eux ſincere en tout , & croyez que leurs cœurs bienfaiſans ſ'ouvriront à la candeur du vôtre. Louiſon ſera protégée , ſi elle mérite de l'être , & vous , Monſieur , vous ferez eſtimé comme le mérite votre bonne action. Que ſi dans cette attente , quoiqu'afſez courte , la ſituation de la jeune perſonne étoit trop dure , vous devez ſavoir que quant à préſent je puis payer , modiquément à la vérité , le tribut dû par quiconque a ſon néceſſaire aux indigens honnêtes qui ne l'ont pas.

LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci 24 Juin 1761.

J'ÉTOIS presque à l'extrémité, cher Concitoyen, quand j'ai reçu votre lettre, & maintenant que j'y réponds, je suis dans un état de souffrances continuelles qui selon toute apparence ne me quitteront qu'avec la vie. Ma plus grande consolation dans l'état où je suis est de recevoir des témoignages d'intérêt de mes compatriotes, & sur-tout de vous, cher Vernes, que j'ai toujours aimé & que j'aimerai toujours. Le cœur me rit, & il me semble que je me ranime au projet d'aller partager avec vous cette retraite charmante, qui me tente encore plus par son habitant que par elle-même. Oh, si Dieu raffermissoit assez ma santé pour me mettre en état d'entreprendre ce voyage, je ne mourrois point sans vous embrasser encore une fois !

Je n'ai jamais prétendu justifier les innombrables défauts de *la Nouvelle Héloïse* ; je trouve qu'on l'a reçue trop fa-

véritablement. & dans les jugemens du public j'ai bien senti à une plainte de la rigueur que à me louer de son indulgence; mais vos griefs contre *Wolmar* ne prouvent que j'ai mal rempli l'objet de l'ivre, ou que vous ne l'avez pas bien lu. Cet objet étoit de rapprocher les parties opposées, par une estime réciproque; s'aprendre aux *Philosophes* qu'on peut croire en Dieu sans être leppreux, & aux *croysans* qu'on peut être irrévérent sans être un coquin. *J'ai* donc de une leçon pour les *Philosophes*. & *Wolmar* athée en est une pour les *irrévérens*. Voilà le vrai but de l'ivre. C'est vous de voir si je m'en suis écarré. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de système à *Wolmar* sur la fin de l'*ivre*; mais, mon cher *Vernes*, voyez pas lu cette fin; car la convention est indiquée avec une clarté qui ne pouvoit souffrir un plus grand développement sans vouloir faire une capucine.

Adieu, cher *Vernes*; je fais un intervalle de mieux pour vous écrire. Je vous prie d'informer de ce mieux ces de vos amis qui pensent à moi, & ces tr'autres *Messieurs* *Moultou* & *Koetan*, que j'embrasse de tout mon cœur ainsi que vous.

LETTRE

A M. H U B E R.

A Montmorenci le 24 Décembre 1761.

J'ÉTOIS, Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre & vos Idylles; après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussi-tôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gefsner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son traducteur & de son ami par lequel seul il m'est connu. Je vous fais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot & précieux jargon, qui ôte toute vérité aux images, & toute vie aux sentimens. Ceux qui veulent embellir & parer la nature, sont des gens sans ame & sans goût, qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans que je coule dans ma retraite une vie assez semblable à celle de Ménalque & d'Amynatas, au bien près, que j'aime comme

eux , mais que j'en fais pas faire ; & je puis vous protester , Monsieur , que j'ai plus vécu durant ces six ans , que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites desirer de revoir encore un printems , pour faire avec vos charmans pasteurs de nouvelles promenades , pour partager avec eux ma solitude , & pour revoir avec eux des asyles champêtres qui ne sont pas inférieurs à ceux que M. Gessner & vous avez si bien décrits. Saluez-le de ma part , je vous supplie , & recevez aussi mes remerciemens & mes salutations :

Voulez-vous bien , Monsieur , quand vous écrirez à Zurich , faire dire mille choses pour moi à M. Usteri ? J'ai reçu de sa part une lettre que je ne me laisse point de relire ; & qui contient des relations d'un paysan plus sage , plus vertueux , plus sensé que tous les Philosophes de l'univers ; je suis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme respectable. Je lui voulois répondre un peu au long ; mais mon déplorable état m'en a empêché jusqu'ici.

LETTRE

A MESSIEURS

De la Société Economique de Berne.

A Montmorenci le 29 Avril 1762.

VOUS êtes moins inconnus, Messieurs, que vous ne pensez, & il faut que votre Société ne manque pas de célébrité dans le monde, puisque le bruit en est parvenu dans cet asyle à un homme qui n'a plus aucun commerce avec les gens de Lettres. Vous vous montrez par un coté si intéressant que votre projet ne peut manquer d'exciter le public & surtout les honnêtes gens à vouloir vous connoître; & pourquoi voulez-vous dérober aux hommes le spectacle si touchant & si rare dans notre siècle, de vrais citoyens aimant leurs freres & leurs semblables, & s'occupant sincèrement du bonheur de la patrie & du genre humain?

Quelque beau cependant que soit votre plan, & quelques talens que vous ayez pour l'exécuter, ne vous flattez pas

d'un succès qui répond entièrement à vos vues. Les préjugés qui ne tiennent qu'à l'erreur se peuvent détruire, mais ceux qui sont fondés sur nos vices ne tomberont qu'avec eux. Vous voulez commencer par apprendre aux hommes la vérité pour les rendre sages, & tout au contraire, il faudroit d'abord les rendre sages pour leur faire aimer la vérité. La vérité n'a presque jamais rien fait dans le monde, parce que les hommes se conduisent toujours plus par leurs passions que par leurs lumières, & qu'ils font le mal approuvant le bien. Le siècle où nous vivons est des plus éclairés, même en morale; est-il des meilleurs? Les livres ne sont bons à rien; j'en dis autant des académies & des sociétés littéraires; on ne donne jamais à ce qui en sort d'utile qu'une approbation stérile; sans cela la nation qui a produit les Fenelons, les Montesquieux, les Mirabeaux, ne seroit-elle pas la mieux conduite & la plus heureuse de la terre? En vaut-elle mieux depuis les écrits de ces grands hommes, & un seul abus a-t-il été redressé sur leurs maximes? Ne vous flattez pas de faire plus qu'ils n'ont fait. Non, Messieurs: vous pourrez instruire les peuples, mais vous ne les rendrez ni meilleurs ni plus heureux. C'est une des choses qui m'ont

le plus découragé durant ma courte carrière littéraire, de sentir que, même me supposant tous les talens dont j'avois besoin, j'attaquerois sans fruit des erreurs funestes, & que quand je les pourrois vaincre les choses n'en iroient pas mieux. J'ai quelquefois charmé mes maux en satisfaisant mon cœur, mais sans m'en imposer sur l'effet de mes soins. Plusieurs m'ont lu, quelques-uns m'ont approuvé même, & comme je l'avois prévu, tous sont restés ce qu'ils étoient auparavant. Messieurs, vous direz mieux & davantage, mais vous n'aurez pas un meilleur succès, & au lieu du bien public que vous cherchez, vous ne trouverez que la gloire que vous semblez craindre.

Quoi qu'il en soit, je ne puis qu'être sensible à l'honneur que vous me faites de m'affocier en quelque sorte par votre correspondance à de si nobles travaux. Mais en me la proposant, vous ignoriez sans doute que vous vous adressiez à un pauvre malade, qui après avoir essayé dix ans du triste métier d'auteur pour lequel il n'étoit point fait, y renonce dans la joie de son cœur, & après avoir eu l'honneur d'entrer en lice avec respect, mais en homme libre, contre une tête couronnée, ose dire en quit-

tant la plume pour ne la jamais reprendre ,

Viſor ceſtus artemque repono.

Mais ſans aspirer aux prix donnés par votre munificence, j'en trouverai toujours un très-grand dans l'honneur de votre eſtime, & ſi vous me jugez digne de votre correſpondance, je ne refuſe point de l'entretenir, autant que mon état, ma retraite & mes lumieres pourront le permettre; & pour commencer par ce que vous exigez de moi, je vous dirai que votre plan, quoique très-bien fait, me paroît généraliſer un peu trop les idées, & tourner trop vers la métaphyſique des recherches qui deviendroient plus utiles ſelon vos vues, ſi elles avoient des applications pratiques, locales & particuliers. Quant à vos queſtions, elles ſont très-belles; la troiſieme *) ſur-tout me plaît beaucoup; c'eſt celle qui me tenteroit, ſi j'avois à écrire. Vos vues en la propoſant ſont aſſez claires, & il faudra que celui qui la traitera, ſoit bien maladroit ſ'il ne les remplit pas. Dans la premiere qu vous demandez *quels ſont les moyens de tirer un*
peuple.

*) Quel peuple a jamais été le plus heureux ?

peuple de la corruption, outre que ce mot de corruption me paroît un peu vague, & rendre la question presque indéterminée, il faudroit commencer peut-être par demander s'il est de tels moyens : car c'est de quoi l'on peut tout au moins douter. En compensation vous pourriez ôter ce que vous ajoutez à la fin, & qui n'est qu'une répétition de la question même, ou en fait une autre tout-à-fait à part *).

Si j'avois à traiter votre seconde question †), je ne puis vous dissimuler que je me déclarerois avec Platon pour l'affirmative, ce qui sûrement n'étoit pas votre intention en la proposant. Faites comme l'Académie Française qui prescrit le parti que l'on doit prendre, & qui se garde bien de mettre en problème les questions sur lesquelles elle a peur qu'on ne dise la vérité.

La quatrième *) est la plus utile, à

*) Voici la suite de cette question. *Et quel est le plan le plus parfait qu'un Législateur puisse suivre à cet égard ?*

†) Est-il des préjugés respectables qu'un bon citoyen doive se faire un scrupule de combattre publiquement ?

*) Par quels moyens pourroit-on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens des diverses Républiques qui composent la confédération Helvétique ?

cause de cette application locale dont j'ai parlé ci-devant ; elle offre de grandes vues à remplir. Mais il n'y a qu'un Suisse ou quelqu'un qui connoisse à fond la constitution physique , politique & morale du Corps Helvétique , qui puisse la traiter avec succès. Il faudroit voir soi-même pour oser dire : *O utinam !* Hélas ! c'est augmenter ses regrets de renouveler des vœux formés tant de fois & devenus inutiles. Bonjour , Monsieur ; je vous salue , vous & vos dignes collègues , de tout mon cœur & avec le plus vrai respect.

Fin du premier Volume des Pièces diverses.



T A B L E

DES PIÈCES ET LETTRES

Contenues dans ce Volume.

S UITE du deuxième Dialogue. Page	3
TROISIÈME Dialogue.	139
HISTOIRE du précédent Ecrit.	250
LET. de J. J. Rousseau à M. Philopolis.	279
LET. à M***.	292
LET. à M. d'Offrcville à Douai.	320
LET. à M. Usteri Professeur à Zurich.	330
LET. au Prince Louis Eugene de Wirtemberg.	336
PREMIÈRE LET. à M. le Maréchal de Luxembourg.	356
SECONDE LET. au même.	379
LET. à Madame de T***.	398
LETTRE à M. l'Abbé Raynal.	404
LET. au même.	407
LET. à M. M***. à Geneve.	414
LET. à M. Vernes.	425
LET. de M. de Voltaire.	428
RÉPONSE à la lettre précédente.	433
BILLET de M. de Voltaire.	439
LET. à M. de Voltaire en réponse au billet précédent.	440

504 LETTRE A LA SO
tant la plume pour ne
prendre,

Videtur cæsus artem

Mais sans aspirer au
votre munificence, j'
jours un très-grand
votre estime, & si
de votre correspondance
point de l'entretien
état, ma retraite
ront le permettrai
par ce que vous
dirai que votre
fait, me parois
les idées, & to
physique des
droient plus
elles avoient
locales & par
tions, elles
sieme *) si
c'est celle qu
écrire. Vos
assez claires,
la traitera. so
remplit pas.
demandez qu

*) Quel peuple

simple de la corruption, outre
 e corruption me paroît un
 rendre la question presc
 inée, il faudroit comm
 tre par demander s'il
 ioyens : car c'est de qu
 u moins douter. En cor
 ourriez ôter ce que
 n, & qui n'est qu'un
 uestion même, ou
 ut-à-fait à part

Si j'avois à trait
 on †), je ne
 me déclarero
 native, ce qu
 e intention
 omme l'Ac
 e parti qu
 arde bi
 uestion
 ie dise

La

L E

T LETTRES

ce Volume.

<i>Dialogue.</i>	Page 3
<i>e.</i>	139
<i>nt Ecrit.</i>	250
<i>à M. Philopolis.</i>	279
<i>.</i>	292
<i>ille à Douai.</i>	320
<i>esseur à Zurich.</i>	330
<i>is Eugene de Wirtem-</i>	
<i>.</i>	336
<i>à M. le Maréchal de</i>	
<i>.</i>	356
<i>u même.</i>	379
<i>le T***.</i>	398
<i>bbé Raynal.</i>	404
<i>.</i>	407
<i>à Geneve.</i>	414
<i>s.</i>	425
<i>Voltaire.</i>	428
<i>ettre précédente.</i>	433
<i>de Voltaire.</i>	439
<i>oltaire en réponse au billet</i>	
<i>.</i>	440



